

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

Présentation des nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux
Dessin de couverture de Lucien Lepiez
illustrant la nouvelle « Des filles, à pleins tiroirs... »

7e Année — N° 66 Mai 1959

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France, 140 frs ; Belgique, 20 frs ; Suisse, 1 fr. 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs.* (*Recom.*, 1.030 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.*, 2.020 *frs.*)

Des filles, à pleins tiroirs...

(*A deskful of girls*)

par FRITZ LEIBER

Avec le récit que vous allez lire, nous publions pour la première fois ce qu'on peut appeler une œuvre de science-fiction érotique. A vrai dire, il nous est déjà arrivé de présenter des histoires de S. F. assez « gauloises » : ainsi, « La ceinture du robot », *d'Yves Dermèze (« Fiction » n°* 21). *Mais Fritz Leiber, qui est germano-américain et non français, prend les choses du cœur et de la chair avec la même gravité que le faisait Freud.*

A la conférence de parapsychologie de Saint-Paul de Vence, il y a quelques années, des psychiatres sérieux ont suggéré que certains fantômes peuvent être des manifestations extérieures au corps humain, des désirs refoulés. Fritz Leiber, lui, imagine que la concentration du désir masculin sur nos grandes vedettes « sexy » du cinéma peut créer de véritables fantômes, et que de tels fantômes peuvent être capturés par un magicien moderne.

Ce texte plaira ou déplaira violemment. Mais « Fiction » est la revue littéraire *de l'étrange, et ces deux qualités nous semblent représentées de façon singulière dans la nouvelle de Leiber. De plus, au moment où le Rayon Fantastique vient de publier un de ses romans,* « A l'aube des ténèbres », *nous jugeons utile de mettre en vedette cet écrivain de premier plan, dont nos lecteurs n'auront sans doute pas oublié :* « Le Jeu du Silence » *(dans notre numéro* 11). *Nous souhaitons de voir un jour traduit en France son étonnant roman* « Conjure wife », *où il prétend que les femmes sont* toutes *des sorcières...*



OUI, j'ai bien dit des filles-fantômes, et excitantes, avec ça. Personnellement je n'ai jamais vu d'autres fantômes qu'elles, bien que j'en aie vu pas mal de leur genre, mais seulement pendant une soirée et dans le noir, avec l'assistance d'un éminent (et je devrais ajouter trop connu) psychologue. Ce fut une expérience intéressante, pour dire le moins, et cela m'ouvrit un domaine ignoré de la psychophysiologie, mais je ne voudrais recommencer à aucun prix.

Mais en principe, les fantômes devraient être terrifiants ? Eh bien, qui a jamais dit que la sexualité ne le soit pas ? Elle l'est bien pour le néophyte, fille ou garçon, et ne vous en laissez pas compter sur ce point par les mâles ! D'abord, c'est le sexe qui dévoile l'inconscient, lequel n'a rien d'un jardin d'enfants. Le sexe, c'est à la fois une force et un rituel fondamental, suprême ; l'homme des cavernes — et la femme idem — qui existent en chacun de nous sont fichtrement plus puissants que ne le donnent à penser

les blagues et les dessins humoristiques auxquels ils donnent naissance. C'était la sexualité que cachait la sorcellerie, et les sabbats n'étaient qu'orgies sexuelles. La sorcière était une créature sexuelle. Et le fantôme l'est aussi.

Après tout, qu'est-ce qu'un fantôme, selon les points de vue accoutumés, sinon la coquille d'un être humain... une peau qui s'anime ? Et la peau, ce n'est que sexualité... c'est le toucher, c'est la frontière, le masque de la chair.

C'est mon éminent psychologue, le Dr. Emyl Slyker, qui m'a communiqué cette idée de la peau, le premier et dernier soir où je l'ai connu, au Club du Contresigne, bien que la conversation n'eût pas encore démarré sur les fantômes. Il avait pas mal bu et dessinait des symboles dans la petite mare de Martini, sur la table.

Il me sourit largement et me dit :

— « Ecoutez donc, Machin... ah ! oui, Carr Mackay, monsieur *Justine* soi-même. Ecoutez, Carr, j'ai un plein bureau de filles dans ce bâtiment, et elles ont besoin de soins. Grimpons les voir. »

Immédiatement, mon imagination désespérément naïve m'évoqua une table-bureau dont les tiroirs fourmillaient de filles de dix à douze centimètres de hauteur. Elles n'étaient pas habillées — mon imagination n'habille jamais les femmes, sauf en vue d'effets spéciaux, après mûres réflexions — mais elles ressemblaient aux dessins d'Heinrich Kley ou de Mahlon Blaine. Littéralement des Vénus de poche, impudentes et entreprenantes. Pour le moment, elles tentaient une évasion en masse de leur bureau, en se servant de limes à ongles en guise de scies, et elles avaient déjà découpé des trappes dans les tiroirs pour pouvoir circuler de l'un à l'autre. Un groupe s'était fabriqué un chalumeau avec un vaporisateur empli de carburant à briquets, un autre s'efforçait de faire tourner une clef de l'intérieur, en utilisant une pince à épiler comme clef à molette. Et elles abattaient et détruisaient de petites pancartes — grandes à côté d'elles — qui proclamaient : VOUS APPARTENEZ AU DOCTEUR EMIL SLYKER.

Mon esprit, qui méprise mon imagination et se refuse à s'associer à elle, examinait le Dr. Slyker et s'assurait qu'extérieurement au moins je me comportais bien en admirateur fervent, en pseudo-apprenti-sorcier. Cette attitude, l'alcool aidant, paraissait propice à le mettre dans l'état d'esprit que je désirais : une condescendance vantarde. Slyker est un gros boudin de bonhomme qui se suce les lèvres sans arrêt, il a passé de peu la cinquantaine, il a le teint clair, les cheveux blonds et clairsemés, des rides autour des yeux et au coin des narines. Et il portait cette expression pour photographes qui trahit que son possesseur connaît le Succès. Des yeux faibles, comme le démontraient ses verres foncés, mais sans cesse à la recherche de quelqu'un à plumer ou à intimider. Il n'entendait pas très bien non plus, car il sursauta quand le barman se fut approché et eut tendu sa main, munie d'un torchon, pour essuyer le liquide renversé.

Emil Slyker, « docteur » par la grâce de quelques universités européennes, avec un culot à toute épreuve, chroniqueur, extirpant jusqu'à la dernière goutte de prestige de ce mot de rebut : « psychologue », chercheur

psychique à quelques mystérieux pas en avance sur Wilhelm Reich avec son orgone et Rhine avec sa PES, conseiller psychologique de starlets devenant étoiles et d'autres dames bien nanties, et surtout, expert éloquent de ce ragoût de psychanalyse, de mysticisme et de magie qui est le chef-d'œuvre de notre époque. *Et,* je le présumais, maître chanteur particulièrement prospère. Un salaud à prendre très au sérieux.

Mon objectif réel, en rencontrant Slyker — et j'espérais bien qu'il n'en avait pas encore le moindre soupçon — était de lui offrir suffisamment d'argent pour submerger un petit transatlantique de croisière contre une liasse de documents dont il se servait pour faire chanter Evelyn Cordew, l'actuelle élue universelle entre toutes nos déesses du sexe. Je travaillais pour le compte d'une autre vedette de cinéma, Jeff Crain, l'ex-mari d'Evelyn, mais qui n'avait plus rien « d'ex » quand il s'agissait de la protéger. Jeff prétendait que Slyker ne mordait pas directement à l'hameçon, et qu'il avait des soupçons tellement paranoïdes que c'était de la psychose. Aussi devais-je m'en faire d'abord un ami. Un paranoïaque pour ami !

C'est donc à la recherche de cette distinction dangereuse et équivoque que je devais de me trouver au Club du Contresigne, en hochant respectueusement la tête après la suggestion du Maître. Je lui demandai : « Des filles qui ont besoin de soins ? »

Il me fit son sourire de maquereau et de garde-chiourme :

— « Naturellement, les femmes ont besoin de soins, quelle que soit la forme sous laquelle elles se présentent. Elles sont comme des perles dans un coffre, elles se ternissent et meurent à moins de se trouver en contact régulièrement avec la chaleur de la chair humaine. »

Il avala la moitié de ce qui lui restait de Martini et nous nous en allâmes sans même discuter pour l'addition ; je m'étais attendu à ce qu'il me la laisse régler, mais évidemment, je n'étais pas encore un acolyte assez sérieux pour me voir accorder cet honneur.

C'était tout à fait dans la norme que j'aie trouvé Emil Slyker au Club du Contresigne, qui est aux autres clubs ce que ces derniers sont par rapport à un bar de luxe. Rien que pour les parvenus, pour leur fournir le luxe, l'isolement et la tranquillité. Surtout cette dernière : je m'étais laissé dire que le Contresigne donnait des gardes du corps même à ses membres non buveurs qui rentraient tard, seuls ou avec une compagne de rencontre, mais je ne l'aurais pas cru si un costaud silencieux et sans doute solidement armé ne nous avait accompagnés dans l'ascenseur de l'immeuble, au milieu de la nuit, pour ne nous lâcher qu'à la porte du Dr. Slyker. Naturellement, on ne m'aurait pas laissé entrer au Club tout seul — c'était Jeff qui m'avait fourni le sésame. Une édition illustrée de la *Justine* du Marquis de Sade, annotée dans les marges par un fameux psychiatre récemment décédé. Je l'avais envoyé à Slyker avec une lettre lui exprimant en style fleuri « mon admiration pour votre œuvre dans le domaine de la psycho-physiologie sexuelle ».

La porte du bureau de Slyker était une vaste surface sombre... du teck ou bois de fer. On y lisait, gravé au burin : EMIL SLYKER, PSYCHOLOGUE-CONSEIL. Pas de serrure Yale, mais une grande entrée de clef avec un

abattant étrange, en argent, que la clef poussait de côté. Slyker me montra sa clef avec un sourire modeste ; les créneaux brillants étaient les plus compliqués que j'eusse jamais vus et la tige représentait Pasiphaë et le taureau. Il était vraiment décidé à payer le prix pour se créer une atmosphère.

Il y eut trois bruits : d'abord, le grattement doux de la clef qui tournait, puis le claquement ferme des pênes qui se rentraient, et enfin un faible grincement des gonds.

Ouverte, la porte se révéla avoir dix centimètres d'épaisseur, comme celle d'un coffre-fort ou d'un caveau, avec tout un système de verrous commandé par la clef. Juste avant qu'elle se referme, il se passa quelque chose de très étrange. Une feuille de plastique transparent se déclencha du jambage de la porte et s'adapta si étroitement aux pênes que je soupçonnai l'intervention d'un magnétisme statique. Ce n'est que par endroits qu'elle atténuait un peu l'éclat des ferrures et il fallait y regarder de près pour la distinguer. Cela n'empêchait nullement la porte de se refermer ni les pênes de l'insérer de nouveau dans leurs gaines.

Le docteur dut sentir — ou il l'escomptait — que j'étais intéressé, aussi m'expliqua-t-il par-dessus son épaule, dans le noir : « C'est ma ligne Siegfried. Il y a plus d'un voleur audacieux, plus d'un meurtrier fanatique qui a tenté de franchir cette porte. Hommes ou femmes, ils n'ont pas eu de veine. C'est impossible. En ce moment, il n'y a personne au monde qui pourrait passer cette porte sans se servir d'explosifs — et encore faudrait-il les placer au bon endroit. Pratique ! »

Intérieurement, je n'étais pas d'accord. Sans en faire une histoire, j'aurais néanmoins préféré me sentir un peu plus proche des couloirs silencieux, de l'autre côté du battant, même s'ils ne renfermaient que les fantômes de dactylos malheureuses et de dames névrosées que mon imagination avait évoqués en montant.

— « Cette feuille de plastique fait partie du système d'alarme ? » demandai-je.

Le docteur ne me répondit pas. Il me tournait le dos. Je me rappelai qu'il était un peu dur d'oreille. Mais je n'eus pas le temps de répéter ma question. Une lumière indirecte jaillit, bien que Slyker ne fût pas à proximité d'un interrupteur quelconque. (« C'est notre conversation qui la déclenche, » me dit-il). Et tout mon intérêt se concentra sur le bureau.

Naturellement, ce fut la table-bureau que je regardai d'abord, bien que je me fisse l'effet d'un imbécile. C'était une grande masse, profonde, avec un éclat doux et foncé, qui pouvait trahir aussi bien un bois au grain fin ou du métal. Les tiroirs avaient la dimension de classeurs et non la petite taille que je leur avais donnée en imagination, et il y en avait trois rangées à la droite de l'endroit où s'asseoir... suffisamment de place pour une paire de filles grandeur nature qui auraient pu se plier en deux, selon les formules adoptées pour l'opérateur caché de l'automate joueur d'échecs de Maelzel. Mon imagination, qui n'apprendra jamais à se contenir, tendait l'oreille dans l'espoir de percevoir des piétinements ténus et le cliquetis de petits

instruments. Il n'y eut même pas de courses de souris, ce qui aurait fait du bien à mes nerfs, j'en ai la certitude.

Le bureau était en forme d'L, avec la porte au bout du petit jambage. Les murs qui s'offraient à ma vue étaient couverts de livres, bien qu'il y eût en quelques endroits des dessins au trait — mon imagination ne s'était pas trompée pour Heinrich Kley, bien que je ne connusse pas ces originaux, et il y avait aussi des Fuseli qu'on ne verra jamais en reproduction dans les livres de vente courante.

La table-bureau était dans le coin de l'L, avec un système de haute fidélité, contre les rayonnages. Tout ce que je voyais pour le moment de l'autre jambage de l'L, c'était un grand fauteuil surréaliste face au bureau, dont il était cependant séparé par une grande table basse et nue. Ce fauteuil me déplut au premier coup d'œil, bien qu'il parût très confortable. Slyker était près du bureau, à présent, et il y avait la main posée quand il se retourna vers moi. J'eus l'impression que le fauteuil avait changé de forme depuis que j'étais entré... qu'il ressemblait davantage à un divan, au début, alors que maintenant, le dossier était presque droit.

Mais le docteur me le désigna du pouce gauche et je ne voyais pas d'autre siège dans la pièce, en dehors du tabouret rembourré sur lequel il était présentement en train de s'installer : un de ces sièges de sténo, avec un dossier minuscule qui vous prend l'échine comme la main d'un masseur à la coule. Dans l'autre jambage de l'L, outre le fauteuil, il y avait encore des livres, un store à lourdes lattes qui obturait la fenêtre, deux portes étroites qui devaient donner l'une dans un placard et l'autre dans les toilettes, et quelque chose qui ressemblait à une cabine téléphonique en réduction, sans vitres, mais que je finis par deviner être une de ces boîtes à orgone que Reich a inventées pour faire renaître la libido quand le patient est à l'intérieur. Je me posai rapidement sur le fauteuil, pour ne pas montrer ma méfiance. Il était incroyablement confortable, presque comme si ses dimensions se fussent adaptées à ma conformation au dernier moment. Le dossier était étroit à la base, mais allait s'élargissant et se rabattait presque en une sorte de dais au-dessus de ma tête et de mes épaules. Le siège s'élargissait également vers l'avant, et les pieds trapus étaient très écartés. Les bras massifs jaillissaient du dossier et épousaient exactement la forme des miens, bien qu'ils s'incurvassent un peu comme pour une étreinte ébauchée. Le cuir — ou une matière que j'ignorais — était ferme et frais comme une jeune chair et était aussi doux sous mes doigts.

— « Un fauteuil historique, » dit le docteur, « conçu et construit pour moi par von Helmholtz de la Bauhaus. Tous mes meilleurs médiums l'ont occupé pendant ce qu'on appelle leurs transes. C'est dans ce fauteuil que j'ai pu me prouver absolument l'existence réelle de l'ectoplasme — cette élaboration de la membrane muqueuse et parfois de tout l'épiderme qui ressemble de loin à l'enveloppe de la naissance, qui est le fait réel sur lequel on a bâti les légendes d'êtres humains qui perdraient leur peau transparente comme les serpents, et que les charlatans spirites essaient sans cesse de truquer au moyen de mousseline fluorescente et de négatifs truqués. L'orgone, l'énergie sexuelle primordiale ? Reich défend sa cause avec con-

viction, pourtant... Mais l'ectoplasme ? Ça oui ! Angna est entrée en transe, assise au même endroit que vous en ce moment ; elle avait tout le corps recouvert d'une poudre spéciale, où les traînées et les taches isolées révélèrent par la suite les mouvements et l'origine de l'ectoplasme... surtout dans la région génitale. L'expérience était concluante et a conduit à de nouvelles recherches, très intéressantes et tout à fait révolutionnaires, dont aucune n'a été rendue publique ; mes confrères écument chaque fois que je mêle le psychique à la psychanalyse... Ils semblent oublier que c'est l'hypnotisme qui a permis à Freud de démarrer et que pendant un certain temps, il était très en faveur de la cocaïne. Oui, vraiment, c'est un fauteuil historique. »

Naturellement, je l'examinai, et pendant un instant, je crus que j'avais disparu, car je ne voyais plus mes jambes. Puis je me rendis compte que le rembourrage avait pris un ton gris foncé exactement assorti à mon complet, à l'exception de l'extrémité des bras, qui se fondaient progressivement en une teinte vague où se perdait le contour de mes mains.

— « J'aurais dû vous avertir qu'il est à présent recouvert de plastique-caméléon, » dit Shyler en souriant. « Il change de couleur pour s'assortir à l'occupant. Le tissu m'a été fourni il y a plus d'un an par le chimiste amateur français Henri Artois. Ce fauteuil a donc pris bien des nuances : noir profond quand Mrs. Fairlee — vous vous souvenez de cette affaire ? — est venue me dire qu'elle venait de prendre le deuil et de tuer d'une balle son mari, le chef d'orchestre... un hâle charmant, de Côte d'Azur, au cours de mes dernières expériences avec Angna. Cela aide mes patients à s'oublier eux-mêmes pendant qu'ils font de l'association d'idées spontanée, et cela en amuse certains. »

Je n'étais pas de ceux-là, mais je réussis à esquisser un sourire qui, je l'espérais, n'était pas trop jaune. Je me dis de m'en tenir à mon affaire : le boulot d'Evelyn Cordew et de Jeff Crain. Il fallait que j'oublie ce fauteuil et les autres détails, pour me concentrer sur le Dr. Emil Slyker et sur ce qu'il disait... car je n'ai pas cité toutes ses observations, mais seulement les plus importantes. Il se révélait comme le genre de causeur qui vous parle pendant deux heures d'affilée, puis qui, lorsque vous entamez à peine une réponse, vous coupe d'un air offensé en disant : « Excusez-moi, mais si vous me permettiez de placer un mot... » et qui continue pendant deux heures encore. L'alcool y était peut-être pour une part, mais j'en doute. Quand nous avions quitté le Club du Contresigne, il s'était mis à me raconter les cas de trois de ses clientes — la femme d'un chirurgien, une étoile vieillissante qui avait peur de revenir sur la scène, et une étudiante en mauvaise posture — et la présence du garde du corps ne l'avait pas empêché de me donner tous les détails les plus sanglants.

Maintenant, assis à son bureau, en train de jouer avec la serrure d'un tiroir de classeur, comme s'il se fût demandé s'il allait l'ouvrir, il en était arrivé au moment où la femme du chirurgien était venue de bonne heure un matin pour rendre publiques ses infidélités, où l'étoile avait poignardé son impresario avec les ciseaux de son habilleuse et où l'étudiante était tombée amoureuse de son avorteur. Comme les bavards incontinents, il

avait l'art de suivre une demi-douzaine de récits à la fois, allant de l'un à l'autre sans cesse, sans jamais en achever un.

Et en outre, c'était un allumeur dans son genre. Il ouvrit d'un coup le tiroir où il prit quelques dossiers qu'il pressa contre son ventre tout en m'observant comme pour se demander : « Dois-je ? »

Après une pause prolongée pour me maintenir en haleine, il décida que oui, et voilà comment j'entendis le commencement de l'histoire des filles du Dr. Emil Slyker, pas des trois premières, naturellement — qui en restèrent figées au moment le plus pathétique, en attendant que leurs dossiers viennent au jour — mais des autres.

Je mentirais si j'affirmais que je ne fus pas déçu. Je m'attendais à voir sortir je ne sais quoi de son bureau, et tout ce que j'en récoltais, c'étaient les habituels aperçus dans le jardin enfantin de la fixation paternelle, de la rivalité incestueuse, ainsi que les *Sturm und Drang* de l'adolescence tardive. Les dossiers ne paraissaient rien renfermer d'autre que les cas classiques de la psychiatrie, ainsi que des mensurations physiques et d'autres détails extérieurs, une étude étonnamment pénétrante des ressources pécuniaires de chaque client, des notes éparses sur les talents psychiques, le cas échéant, et sur les autres possibilités extra-sensorielles, et peut-être quelques instantanés, à en juger par sa façon de s'interrompre parfois pour examiner quelque chose d'un air pensif, puis de me sourire en levant les sourcils.

Pourtant, au bout d'un moment, je me laissai impressionner rien que par leur nombre. Il y avait ce courant, ce torrent, cette inondation de femmes, des jeunes et de pas si jeunes, mais qui toutes se voyaient en jeunes filles et qui portaient le masque de la fille même quand elles n'en avaient plus le visage réel, convergeant toutes sur le bureau du Dr. Slyker, avec de l'argent volé à leurs parents, ou arraché à leurs amants mariés, ou barboté à leurs petits copains du syndicat du crime, ou touché lors de la signature du contrat de six ans avec option tous les six mois, ou reçu en une seule fois au lieu de pension alimentaire, ou économisé chaque quinzaine pendant des années de misère sur leur salaire puis retiré d'un geste large, ou jeté à leur visage par leurs maris le matin même comme autant de confetti, ou, c'est encore possible, versé à titre d'avance sur leurs romans à demi rédigés. Oui, il y avait quelque chose de très impressionnant dans ce flot rose de féminité débordant d'argent et de billets verts mené infailliblement, comme si tous les couloirs et toutes les rues eussent été des conduits de ciment, jusque dans le bureau du Dr. Slyker, non pas pour y agir sur des génératrices, sauf d'ordre financier, mais bien pour se faire exploiter par un homme-dynamo qui les renvoyait écumantes et en folie, ou à l'état de loques, ou encore qui les gardait stagnantes mais excités pendant des mois, leurs âmes ressemblant aux eaux noires d'un marécage où passaient de mystérieuses lueurs.

Slyker s'interrompit net avec un rire sec.

— « Il nous faudrait de la musique d'accompagnement, non ? » fit-il. « Je pense que le *Casse-Noisette* est sur mon appareil. » Il toucha un bouton parmi la rangée qui s'alignait sur son bureau.

Il n'y eut pas le moindre bruit, pas le moindre frottement de disque ou de bande magnétique quand jaillirent les premiers accords évocateurs, riches, sensuels et cependant mystérieux, mais ce n'était pas le début d'un passage quelconque du *Casse-Noisette* tel que je le connaissais, et pourtant, bon sang ! j'avais l'impression que ç'aurait dû l'être. Puis les notes cessèrent brusquement comme si l'on eût coupé la bande. Je regardai Slyker : il était livide et une de ses mains se retirait de la rangée de boutons pendant que l'autre se crispait sur les dossiers comme s'ils eussent pu lui échapper. Ses deux mains tremblaient et un frisson me parcourut le dos.

— « Excusez-moi, Carr, » dit-il lentement, en respirant avec peine, « mais c'est de la musique à haut voltage, très dangereuse psychiquement, que je n'utilise que pour des buts spéciaux. Au fait, cela fait bien partie du *Casse-Noisette*... c'est la Pavane des Filles-Fantômes que Tchaïkowski a supprimée entièrement sur l'ordre de Mme Sesostris, la voyante de Saint-Petersbourg. Elle a été enregistrée pour moi par... non, je ne vous connais pas assez pour vous le dire. Néanmoins, nous allons passer de la bande au disque et écouter les parties connues de l'œuvre, jouées par les mêmes artistes. »

Je ne sais si c'était l'enregistrement lui-même ou les circonstances, mais je n'avais jamais éprouvé les mêmes sentiments voluptueux et délicieusement menaçants en écoutant la « Danse arabe » ou la « Valse des fleurs » ou la « Danse des flûtes »... ces morceaux de musique tintinnabulante et superficiellement sucrée au son desquels classe après classe de petites filles aspirantes ballerines ont dansé, titubé, jusqu'à en avoir la nausée, mais derrière lesquels on devine les fantaisies sombres mais tentantes d'un érotomane accompli. Comme Slyker, devinant ma pensée, le dit : « Tchaïkowsky met en lumière chaque instrument... la flûte, les anches plus graves, les carillons d'argent, les bulles d'or de la harpe... comme s'il était en train de parer de belles femmes de joyaux et de plumes et de fourrures uniquement pour éveiller le désir et l'envie chez les autres hommes. »

Parce que, bien entendu, nous n'écoutions la musique que comme toile de fond aux réminiscences érotiques, zigzagantes et écrémées du Dr. Slyker. Le flot de filles défilait en tailleurs élégants, en robes fleuries, en corsages bouffants et culottes de toréador, avec leurs improbables amours, leurs haines insoupçonnées, leurs ambitions incroyables, les hommes qui leur donnaient de l'argent, ceux qui leur donnaient de l'amour, ceux qui leur prenaient l'un et l'autre, les frayeurs banales mais paralysantes que dissimulait leur façade savamment chic ou lamentablement rafraîchie, leurs petites manières ravissantes et enrageantes, leurs appas de l'œil, de la lèvre, des cheveux, du poignet ou du sein qui pour chacune d'elles constituait le point focal de la sexualité.

Car Slyker était capable d'évoquer ses filles de façon très vivante, je dois l'avouer, comme s'il y eût eu autre chose pour déclencher ses souvenirs que des cas cliniques, des photos et des notes, comme s'il eût eu l'essence de chacune d'elles concentrée en un petit flacon, comme un parfum, et qu'il les ouvrît l'un après l'autre pour m'en faire respirer une bouffée. J'acquis progressivement la certitude qu'il y avait plus que des papiers et des photos dans

ses dossiers, bien que cette révélation, comme la première quand j'avais vu le bureau, m'eût causé d'abord une déception. Pourquoi me serais-je excité à la pensée que le Dr. Slyker conservait des souvenirs tangibles de ses clientes ?... même s'il s'agissait de gages d'amour : mouchoirs de dentelle et écharpes transparentes, fleurs fanées, rubans, bas très fins, boucles de cheveux, peignes et épingles, bouts de tissu peut-être arrachés à des robes, morceaux de soie délicate comme fantôme de fleur... Qu'est-ce que cela pouvait me faire qu'il conservât jalousement ce fatras ou que cela lui donnât le sentiment de sa puissance ou que cela fît partie de son arsenal de maître chanteur ? Pourtant, cela me faisait quelque chose, car, tout comme la musique, tout comme les petits sursauts apeurés qu'il avait périodiquement depuis l'incident de la « Pavane des Filles-Fantômes », cela contribuait à rendre tout très réel, comme si, en un sens supra-ordinaire, il eût eu effectivement un plein bureau de filles. A présent, quand il ouvrait ou fermait les dossiers, il s'en échappait souvent un petit nuage de poudre, un pâle petit nuage, comme d'un poudrier qu'on heurte, et les morceaux de soie qui en débordaient paraissaient plus grands qu'ils ne pouvaient l'être, comme les mouchoirs de couleur d'un prestidigitateur, sauf que la plupart d'entre eux étaient couleur chair, et je commençais à entrevoir ce qui ressemblait à des radioscopies et à des vues transparentes dites « artistiques », peut-être grandeur nature, mais astucieusement repliées, ainsi que d'autres choses pâles et molles qui m'évoquaient les masques de caoutchouc extra-mince que, dit-on, les actrices vieillissantes portent parfois, et aussi toutes sortes de petites lueurs et d'étincelles.

*
* *

Il avait maintenant ouvert deux tiroirs et je distinguais tout juste le mot gravé sur le devant. Le mot ressemblait bien à PRESENT, et deux des tiroirs fermés semblaient marqués PASSE et FUTUR. J'ignorais quel galimatias devait bénéficier de ces termes, mais, parallèlement au monologue prolongé de Slykér, ils me donnaient bien l'impression de flotter dans une rivière de filles de tous les temps et de tous les endroits, et mon illusion qu'il y avait effectivement une fille dans chaque dossier devint si puissante que j'avais envie de dire : « Allez, Emil, faites-les sortir, que je les voie. »

Il devait savoir exactement quels sentiments il était en train de faire naître en moi, car il s'interrompit en plein milieu de l'histoire d'une starlet mariée à un joueur noir de base-ball pour me regarder, de ses yeux un peu trop écarquillés :

— « Très bien, Carr, » dit-il, « cessons de faire les idiots. Au Contresigne, je vous ai dit que j'avais un plein bureau de filles, et ce n'était pas de la blague... bien que la vérité à laquelle correspond cette affirmation soit de nature à me faire enfermer par tous les réducteurs de têtes et par les sacs-à-vent de Vienne, sauf qu'ils en feraient dans leur culotte de frousse, d'abord. Je vous ai parlé d'ectoplasme et de la preuve de son existence

réelle. Il se dégage des femmes stimulées de façon appropriée, lorsqu'elles sont en transe profonde, mais ce n'est pas seulement une mousse vaguement fluorescente qui flotte dans les chambres noires des spirites. Il affecte la forme d'une enveloppe, d'un ballon mou, fermé vers le haut, mais ouvert dans le bas, il pèse moins qu'un bas de soie, mais il reproduit la personne jusque dans ses traits et ses cheveux, suivant le maître-plan de la surface du corps qui gît dans la matière génétique des cellules. C'est vraiment une peau détachée, mais elle est vaguement vivante, comme un mannequin en toile d'araignée. Un souffle peut la froisser, une brise l'emporter, mais dans certaines circonstances, elle devient étonnamment stable et souple, une véritable apparition. Elle est invisible et presque impalpable le jour, mais la nuit, quand les yeux se sont accoutumés, on peut tout juste arriver à la distinguer. En dépit de sa fragilité elle est pratiquement indestructible, sauf par le feu, et elle est immortelle, virtuellement. Que cette enveloppe soit dégagée dans le sommeil ou sous l'hypnose, en transe spontanée ou causée, elle reste reliée à sa source par un mince fil que j'appelle « umbilicus » et elle y retourne et se retrouve absorbée dans l'individu quand cesse l'état de transe. Mais il arrive qu'elle se détache et alors elle reste aux alentours comme une coquille vide, toujours vaguement vivante, aperçue parfois, ce qui constitue la base réelle des histoires de maisons hantées qui nous viennent de tous les siècles et de toutes les civilisations... en fait, ces enveloppes détachées, je les appelle des « fantômes ». C'est généralement à la suite d'un choc que le fantôme se détache de son propriétaire, mais on peut également le détacher artificiellement. Un fantôme est extrêmement docile pour qui sait le manier et le chérir — par exemple, on peut le plier sous un volume incroyablement réduit et le ranger dans une enveloppe, et cependant, de jour, vous ne verriez rien du tout dans cette enveloppe. « Détaché artificiellement, » ai-je dit. Et c'est bien ce que je fais dans ce bureau, et vous savez avec quoi je procède, Carr ? » Il saisit quelque chose de long, et de brillant, comme une dague et le tint serré dans sa main grasse, pointée vers le plafond. « Des ciseaux d'argent, Carr, de l'argent pour la même raison qu'on se sert d'une balle en argent pour tuer un loup-garou, quoique mes paroles feraient hurler les disciples de Freud. Mais hurleraient-ils parce que leur conscience scientifique serait offensée, Carr, ou par jalousie, ou simplement de peur ? De même qu'on ne peut savoir pourquoi ils hurleraient, tout en étant certain qu'ils hurleraient, si je leur disais que dans un dossier sur cinq dans tous ces classeurs, j'ai une ou plusieurs filles-fantômes. »

Il n'avait pas besoin de parler de peur... j'étais moi-même pas mal effrayé, avec toutes ses histoires de revenants, avec son jargon spiritualiste beaucoup plus précis que celui des spirites habituels, avec son illusion parfaitement entretenue et évidemment rendue rationnelle pour lui, ce parfait symbole d'un désir vraiment insensé de puissance sur les femmes — les classer dans des enveloppes ! — et puis voilà qu'il se mettait à écarquiller les yeux en brandissant des ciseaux acérés longs de trente centimètres... Jeff Crain m'avait prévenu que Slyker était cinglé, « brillant, mais complètement cinglé et sans aucun doute dangereux », et je ne l'avais pas cru,

je ne m'étais pas réellement vu immobilisé sur ce trône à médiums, enfermé (« personne qui n'ait pas sa charge d'explosifs ») avec le fou lui-même. Il m'en coûta de gros efforts pour conserver le masque de l'acolyte et murmurer mon adoration au Maître, d'une voix susurrante.

Mon attitude paraissait encore le tromper, bien qu'il m'examinât de façon étrange, car il reprit : « C'est bon, Carr, je vais vous les montrer, les filles, ou au moins une, mais il va falloir que j'éteigne les lumières au bout d'un moment — c'est pour cela que la fenêtre est si hermétiquement fermée — et nous attendrons que nos yeux se soient accoutumés à l'obscurité. Mais laquelle sera-ce ?... nous avons un large choix. Je pense que, comme ce sera votre première et aussi votre dernière, ce devrait être quelqu'un d'extraordinaire, vous ne pensez pas ? Quelqu'un qui soit un peu spécial ? Attendez une seconde... je sais. » Et sa main s'avança sous le bureau où elle dut toucher un bouton caché, car un petit tiroir jaillit d'un endroit où il ne semblait pas y avoir la place d'un tiroir. Il y prit un unique dossier, bien épais, qui y était posé à plat, et le mit sûr ses genoux.

Puis il se remit à parler de sa voix de souvenir et je veux bien être pendu si elle n'était pas calme et sagace au point que cela me remit dans l'idée le fleuve de filles et me donna à penser que l'homme n'était pas réellement fou, mais seulement très excentrique, peut-être de l'excentricité du génie ; peut-être qu'il avait vraiment découvert un phénomène inconnu jusqu'alors, reposant sur les propriétés les plus mystérieuses de l'esprit et de la matière, me le décrivant dans un jargon fleuri à fantaisie, peut-être qu'il avait réellement trouvé quelque chose dans un des coins obscurs de la science moderne et de l'image psychologique de l'univers.

— « Les stars, Carr. Les femmes en vedette. Les reines du cinéma. Les princesses royales de la grisaille du fantomatique clair-obscur. Les impératrices des ombres. Elles sont plus réelles que les gens, Carr, plus réelles que les grandes actrices ou les championnes du déshabillage qu'elles ont été d'abord, parce qu'elles sont des symboles, Carr, des symboles de nos aspirations les plus profondes et — oui — de nos peurs les mieux cachées et de nos rêves les plus secrets. Chaque dizaine d'années en a plusieurs qui parviennent à cette existence plus-que-vivante et moins-que-vivante, mais il y en a généralement une qui est le symbole essentiel, le fantôme-chef, le rêve qui entraîne les hommes à l'accomplissement et à la destruction. Pendant les années vingt, c'était Garbo, Garbo l'Ame Libérée — c'est le nom que je donne au symbole qu'elle est devenue ; son masque romantique a annoncé la Grande Dépression. A la fin des années trente et au début des quarante, c'était Bergman, la Courageuse Libérale ; son allure vaporeuse et son sourire « suédois moderne » nous ont aidés à accepter la Seconde Guerre mondiale. Et maintenant, c'est — il toucha le gros dossier qu'il avait sur les genoux — Evelyn Cordew, l'Appât au Bon Cœur, la môme qui accepte sa sexualité encombrante avec un haussement d'épaules résigné et un petit rire idiot ; quant à la catastrophe générale qu'elle annonce, nous l'ignorons encore. Mais elle est ici, et en cinq modèles de fantômes. Vous êtes content, Carr ? »

J'étais tellement surpris que je ne trouvai rien à dire pendant un moment.

— « Ah ! » fit-il, « cela vous en bouche un coin, hein ? Je perçois qu'en dépit de votre flegme modéré, vous êtes un des millions de mâles qui ont songé avec regret à ce que serait la vie sur une île déserte avec la Délectable Evvie. Un phénomène complexe de la civilisation, Eva-Lynn Korduplewski. Fille d'un mineur, seule instruction : les cinémas de quartier — formée par les rêves, comme vous le voyez, pour devenir un maître-rêve, l'image rêvée d'une impératrice. Une hystérique, Carr, en réalité l'exemple le plus classique qu'il m'ait été donné de rencontrer, avec des capacités de médium inégalées et aussi une ambition hypertrophiée et sans la moindre pitié. Ravagée d'hypocondrie, mais avec plus de dynanisme réel qu'un million d'autres écolières avides prises au piège du labyrinthe des ambitions de la pellicule. Aussi bête que possible, pas la moindre raison, mais dix fois l'intuition d'Einstein... suffisamment d'intuition au moins pour comprendre que le symbole que désirait notre civilisation, qui repose sur l'exploitation du sexe, était une fille qui accepterait comme un heureux martyre la sexualité incandescente que lui imposent les hommes et la Nature... et avec assez de patience et de malléabilité pour se laisser transformer en ce symbole par les coups de plume caressants du blanc et noir dans un cinéma de pauvres. Je pense parfois à elle comme à une fille vêtue d'une robe bon marché debout au bord d'une grand-route, les yeux presque aveuglés par les phares d'un autobus qui approche. Le bus s'arrête et elle y monte, traînant une chèvre apprivoisée, et donne en gloussant à perdre haleine des explications au chauffeur. Cet autobus, c'est la Civilisation.

» Tout le monde connaît l'histoire de sa vie, qu'on a pu reconstituer avec une exactitude surprenante, jusqu'à un certain point : ses jours de figuration, les photos assez embarassantes intitulées « *Fille dans le pétrin* » pour lesquelles elle a posé, ses petits rôles, le succès étonnamment opportun des films *La Blonde à l'Hydrogène* et *L'Histoire de Jean Arlow,* son mariage rompu avec Jeff Crain... qu'y a-t-il, Carr ? Oh, il m'avait semblé que vous vouliez dire quelque chose... et son avidité de la scène, la vraie, et de la distinction intellectuelle et de la puissance. Vous ne pouvez vous imaginer combien cette fille a eu envie d'un cerveau et de la puissance *après* avoir atteint le sommet.

» J'ai fait partie de l'histoire de cette avidité, Carr, et je me glorifie d'avoir fait davantage pour la satisfaire que tous les spécialistes de la culture qu'elle payait. Evelyn Cordew a appris beaucoup de choses sur elle-même dans ce fauteuil où vous êtes, et elle a réussi à se tirer de deux crises de psychose. L'ennui, c'est que lorsque la troisième s'est annoncée, menaçante, elle n'est pas venue à moi, elle a décidé de mettre sa confiance dans le germe de blé, et dans le yaourt, si bien que maintenant, elle me déteste. Elle a tenté par deux fois de me tuer, Carr, et elle m'a fait suivre par des gangsters... et par d'autres individus. Elle a parlé de moi à Jeff Crain, qu'elle voit encore de temps en temps, et à Jerry Smyslow et à Nick De Grazia, leur racontant que j'ai un dossier de renseignements sur l'époque où elle jouait dans les beuglants, ainsi que sur quelques récentes aventures, et la

vérité sur ses déclarations d'impôts, et que je m'en sers pour la faire chanter et la saigner à blanc. Ce qu'elle veut en réalité, ce sont ses cinq fantômes, et je ne peux pas les lui rendre, parce qu'ils pourraient la tuer. Oui, la tuer, Carr. » Il brandit les ciseaux pour donner de la force à son affirmation. « Elle prétend que les fantômes que je lui ai pris lui ont fait perdre du poids en permanence — « j'ai l'air d'un squelette », dit-elle — et lui ont occasionné des crises d'absence mentale, une sorte de fading psychique... alors qu'en réalité les fantômes lui ont extrait un tas de pensées méchantes et d'émotions destructrices, qui pourraient littéralement la tuer (ou quelqu'un d'autre !) si elle les réabsorbait... ils sont imprégnés de souhaits mortels. Néanmoins, je me suis laissé dire qu'elle a l'air un peu hagard, un peu effacé, dans son dernier film, en dépit de toutes les ressources médico-fardeuses d'Hollywood, si bien qu'elle a peut-être une raison de m'accuser. Je n'ai pas vu son film, mais j'imagine que vous y êtes allé. Qu'en pensez-vous, Carr ? »

Je me rendis compte que j'avais exagéré mes hésitations et mes flatteries silencieuses, aussi répondis-je vivement : « A mon avis, c'est de l'anémie. Je pense que l'anémie suffit à expliquer la perte de poids et son air de fatigue. »

— « Ah ! Vous vous êtes trahi, Carr, » rétorqua-t-il, en pointant vers moi ces ciseaux ridicules et horribles. « Son anémie est une des choses qu'on a le plus jalousement gardées secrètes, seuls quelques-uns de ses intimes sont au courant. Même dans ses bulletins de santé semi-comiques c'est une maladie qu'on n'a jamais mentionnée. J'ai soupçonné que vous veniez de sa part en recevant votre mot au Contresigne — l'écriture sentait le déguisement — mais la *Justine* m'a amusé — c'était assez astucieux — et votre rôle d'apprenti-sorcier m'a aussi amusé, et puis, j'avais envie de bavarder. Mais je n'ai pas cessé de vous étudier, surtout vos réactions à certaines observations-tests que j'ai placées de temps à autre, et maintenant, vous vous êtes réellement trahi. » Il parlait fort et distinctement, mais il tremblait et gloussait en même temps et l'on voyait le blanc de ses yeux autour des prunelles. Il recula un peu les ciseaux, mais crispa davantage les doigts dessus, comme sur une dague, en me disant avec un rire : « Notre chère petite Evvie en a envoyé de toutes les sortes contre moi, pour me marchander ses fantômes, ou pour m'effrayer ou m'assassiner, mais c'est la première fois qu'elle m'adresse un idéaliste imbécile. Carr, pourquoi n'avez-vous pas eu l'intelligence de ne pas vous en mêler ? »

— « Ecoutez, Dr. Slyker, » contrai-je avant qu'il ait eu le temps de répondre à ma place, « c'est exact que j'avais un but particulier en venant. Je ne l'ai jamais nié. Mais je ne sais rien de fantômes ni de gangsters. Je suis ici pour une mission simple, envoyé par ce même homme qui m'a prêté la *Justine* et qui ne poursuit d'autre but que de protéger Evelyn Cordew. Je représente Jeff Crain. »

Cela aurait dû le calmer. Il cessa effectivement de trembler et ses yeux revinrent sur moi, mais seulement pour m'examiner comme deux petits projecteurs. Le rire disparut de sa voix.

— « Jeff Crain ! Evvie ne souhaite que m'assassiner, mais cet Heming-

way de cinéma, cet énorme garde, ce Saint-Bernard humain qui lèche les croûtes séchées de leur mariage... il veut mettre à mes trousses les hommes du Trésor, et les uniformes bleus et les hommes en blanc aussi. Les agents d'Evvie, je me contente de plaisanter avec eux, même les gangsters, mais pour les agents de Jeff, je n'ai qu'une réponse. »

Les ciseaux d'argent étaient pointés droit sur ma poitrine et je voyais ses muscles se contracter comme ceux d'un gros tigre. Je me préparai à bondir moi-même au premier mouvement que ferait ce fou dans ma direction.

Mais il recula sa main libre sur le bureau. Je décidai que le moment était bon pour me mettre debout, à tout hasard, mais à l'instant même où mes muscles se préparaient, je me sentis saisi à la taille, empoigné à la gorge et pris par les poignets et les chevilles. Par quelque chose de doux, mais de ferme.

Je baissai les yeux. Des crochets rembourrés en forme de croissant avaient jailli de cachettes ménagées dans l'épaisseur du fauteuil et me maintenaient aussi confortablement mais aussi fermement qu'une équipe d'infirmiers entraînés. Même mes mains étaient tenues par des menottes larges et veloutées qui étaient sorties des bras. Tout était d'un gris terne, mais, sous mon regard, cela changea de couleur pour s'assortir à mon complet et à ma peau, selon les cas.

Je n'avais pas peur. J'étais seulement mortellement effrayé.

— « Surpris, Carr ? Vous ne devriez pas. » Slyker se renversait comme un aimable professeur et agitait doucement les ciseaux, comme une règle. « La discrétion aérodynamique et la télécommande sont l'essence de notre époque, surtout pour le mobilier médical. Les boutons sur mon bureau peuvent faire encore plus. Des seringues peuvent glisser... ce n'est pas hygiénique, mais on craint trop les microbes. Ou des électrodes de choc. Vous voyez, il est nécessaire d'imposer des contraintes dans mon travail. La transe médiumnique profonde peut causer parfois des convulsions aussi violentes que l'électrochoc, surtout quand on coupe un fantôme. Et il m'arrive aussi d'administrer des électrochocs comme tout charlatan du modèle courant. En outre, le fait de se sentir saisi soudain et fermement constitue un stimulant profond pour l'inconscient et permet d'arracher parfois des faits étroitement gardés aux patients récalcitrants. Bref, il m'est nécessaire de disposer d'un moyen de faire tenir mes patients absolument tranquilles... quelque chose de rapide, sûr, de bon goût et de préférence sans avertissement. Vous seriez étonné, Carr, des situations dans lesquelles j'ai dû avoir recours à ces contraintes. Cette fois, je vous ai aiguillonné pour voir à quel point vous êtes dangereux. J'ai été assez surpris de vous trouver prêt à user de la force contre moi. Alors j'ai pressé sur le bouton. Maintenant, nous allons pouvoir tranquillement régler le problème Jeff Crain... et le vôtre. Mais d'abord, je dois tenir ma promesse. Je vous ai dit que je vous montrerais un des fantômes d'Evelyn Cordew. Cela va prendre un peu de temps, et il faudra éteindre ensuite. »

— « Dr. Slyker, » commençai-je, le plus calmement possible, « je... »

— « Silence ! Activer un fantôme pour qu'il devienne visible comporte

certains risques. Le silence est essentiel, bien qu'il soit nécessaire d'utiliser — très brièvement — la musique supprimée de Tchaïkowsky que j'ai arrêtée si brusquement tout à l'heure. » Il s'affaira après son appareil sonore pendant quelques instants. « Mais en partie à cause de cela, il sera nécessaire de ranger tous les autres dossiers et les quatre fantômes d'Evvie dont nous n'avons pas besoin, et de fermer les tiroirs. Autrement, il pourrait se produire des complications. »

Je décidai de faire encore une tentative. « Avant d'aller plus loin, Dr. Slyker, je voudrais vraiment vous expliquer... »

Il ne prononça pas un mot de plus, mais tendit de nouveau la main sous son bureau. Mes yeux perçurent quelque chose qui s'abattait sur mon épaule et l'instant d'après, cela se colla sur ma bouche et sur mon nez, sans tout à fait me recouvrir les yeux, mais en bordure... quelque chose de doux et de sec, qui collait un peu et j'en eus le souffle coupé. Je sentis le bâillon qui s'enfonçait dans ma bouche, sans laisser passer d'air. Cela m'effraya encore plus, naturellement, et je me figeai. Puis je tentai prudemment de respirer : un peu d'air passa. Il était étonnamment frais, au contact de mes poumons brûlants, ce peu d'air... j'avais l'impression de n'avoir plus respiré depuis une semaine.

Slyker me contemplait avec un petit sourire. « Je ne répète jamais deux fois « silence », Carr. Ce bâillon en mousse plastique est encore de l'invention d'Henri Artois. Il se compose de millions de petites soupapes. Tant que vous respirez doucement — très très doucement, Carr — elles laissent passer l'air, mais si vous vous étouffez, si vous tentez de crier, elles se ferment étroitement. Un truc calmant merveilleux. Calmez-vous, Carr, votre vie en dépend. »

Je ne me suis jamais senti aussi impuissant. La moindre contraction musculaire, le repli d'un doigt, rendaient ma respiration irrégulière au point que les soupapes commençaient à se fermer et que j'étais au bord de la suffocation. Je voyais et j'entendais ce qu'il se passait, mais je n'osais pas réagir, j'osais à peine penser. Il me fallait faire comme si la plus grande partie de mon corps avait été absente (le plastique-caméléon y aidait !) pour n'être plus qu'une paire de poumons travaillant sans arrêt, mais avec des précautions infinies.

Slyker venait de remettre le dossier Cordew dans son tiroir, sans le refermer, et avait commencé à rassembler les autres dossiers, quand il toucha de nouveau son bureau et que les lumières s'éteignirent. J'ai dit que la pièce était hermétiquement close à toute lumière. L'obscurité était totale.

— « Ne vous agitez pas, Carr, » fit la voix de Slyker, avec un ricanement. « J'ai l'ouïe et la vue faibles, mais mon toucher ne peut pas me tromper, quand je manœuvre un bouton. Je vous le répète, Carr, n'ayez pas peur... surtout des fantômes. »

Je ne l'aurais pas cru, mais malgré la position où je me trouvais, (et qui d'ailleurs paraissait effectivement me calmer déjà), j'eus une petite émotion — très petite — à la pensée que j'allais voir en quelque sorte un aspect secret d'Evelyn Cordew, réel en un sens, ou alors truqué par un maître illusionniste. Pourtant, en même temps, et en dehors de toute crainte

pour ma propre personne, j'éprouvais un dégoût pour la façon qu'avait Slyker de ramener toutes les impulsions et tous les désirs des hommes à une avidité de puissance, dont le fauteuil qui me tenait prisonnier, la porte « Ligne Siegfried » et les classeurs de fantômes, réels ou imaginaires, étaient des symboles parfaits.

Parmi mes soucis les plus immédiats, bien que je fisse effort avec un certain succès pour les écarter, celui qui me tourmentait le plus était que Slyker avouait l'insuffisance des deux sens importants de la vue et de l'ouïe. Je ne pense pas qu'il aurait trahi ces faiblesses devant quelqu'un qui eût encore dû vivre longtemps.

Les sombres minutes se traînaient. De temps à autre, j'entendais un froissement de papiers, puis un choc de tiroir qu'on referme, et je savais donc qu'il n'avait pas encore terminé ses rangements.

Je concentrai la partie libre de mon esprit — la minuscule part que j'osais ne pas consacrer à ma respiration — à tendre l'oreille, aux écoutes d'autre chose, mais le bruit même de la ville ne me parvenait pas. Le bureau devait être insonorisé, tout comme il était clos à toute lumière. Cela n'avait d'ailleurs pas d'importance puisque j'étais dans l'incapacité d'envoyer un signal de détresse.

Puis un bruit me parvint quand même... un claquement que je n'avais entendu qu'une fois, mais que je reconnus aussitôt. C'était le bruit des pênes qui se rétractaient dans la porte. Il me fallut un instant pour découvrir ce que ce bruit avait eu d'étrange : il n'y avait pas eu de grattement de clef auparavant.

Je pensai que Slyker s'était glissé sans bruit jusqu'à la porte, puis je me rendis compte que le froissement de papiers au bureau n'avait pas cessé.

Et cela continuait. Je devinai que Slyker n'avait pas entendu la porte. Il n'exagérait nullement sa surdité.

Il y eut un, puis deux grincements légers des gonds — comme si la porte s'ouvrait et se refermait — puis de nouveau le claquement puissant des pênes. Cela m'intrigua car j'aurais pû percevoir la lumière du couloir... à moins qu'on n'eût éteint toutes les lumières.

Après cela, je n'entendis plus que le froissement des dossiers, bien que je tendisse l'oreille de mon mieux, étant donné mes difficultés respiratoires... et, d'une façon étrange, les précautions que je prenais pour respirer m'aidaient à entendre car j'étais obligé de me tenir tranquille sans oser me contracter. Je savais qu'il y avait quelqu'un d'autre dans le bureau et que Slyker l'ignorait. Ces sombres moments me paraissaient une éternité.

Il y eut soudain un sifflement, comme si un drap se fût agité très vite dans l'air, et Slyker poussa un grognement de surprise qui était presque un cri, et qui fut coupé net comme si on l'eût bâillonné comme je l'étais. Puis me parvinrent des bruits de pas, le roulement d'un fauteuil, des bruits de lutte, non pas de deux personnes entre elles, mais d'une seule se débattant contre des liens quelconques, un halètement, des soupirs frénétiques. Je me demandai si le petit fauteuil de Slyker avait fait jaillir aussi des prolongements pour le maintenir, mais ce n'aurait pas été normal.

Et soudain, j'entendis son souffle, comme si on lui avait libéré les narines, mais non la bouche. Il haletait par le nez. Je l'imaginai ficelé dans les ténèbres, les yeux écarquillés dans le noir, tout comme moi.

Finalement une voix monta des ténèbres, une voix que je connaissais bien pour l'avoir souvent entendue au cinéma et sur le magnétophone de Jeff Crain. Il y avait dans la voix la caresse accoutumée et le gloussement bien connu, et l'expérience, la naïveté, la chaleur, le sang-froid, le charme de l'écolière et de la sibylle. C'était bien la voix d'Evelyn Cordew.

— « Oh, bon sang, Emmy, cessez donc de vous agiter. Vous ne réussirez pas à vous débarrasser de ce drap et vous avez l'air si drôle. J'ai bien dit vous « avez l'air », Emmy... vous seriez étonné de savoir combien la la vue s'améliore quand on a perdu cinq fantômes... c'est comme si l'on vous ôtait autant de voiles de devant les yeux.

» Et n'essayez pas de faire appel à ma pitié en faisant semblant de suffoquer. J'ai abaissé le drap sous vos narines, même si je vous ai laissé la bouche couverte. Je ne supporterais pas de vous entendre parler en ce moment. Ce drap, c'est de l'enveloppement plastique... moi aussi, j'ai un ami chimiste, même s'il n'est pas Parisien. L'an prochain, ce sera l'emballage numéro un, d'après ce qu'il dit. Transparent, encore plus que la cellophane, mais très résistant. Un plastique électronique, ni plus ni moins. Un côté positif et l'autre négatif. Appliquez-le simplement à quelque objet et il s'enveloppe tout autour, se rejoint et se scelle hermétiquement. De même que j'ai à peine dû vous en effleurer. Pour s'en débarrasser rapidement, il suffit de le bombarder d'électrons avec un petit accu statique — c'est ce que dit la brochure publicitaire de mon ami, Emmy — et il s'aplatit, *pouf !* Si on le bombarde d'électrons en nombre suffisant, il devient plus dur que l'acier.

» Nous en avons utilisé un petit morceau de cette manière, Emmy, pour franchir votre porte. On l'a plaqué à l'extérieur pour qu'il enveloppe les pênes une fois la porte ouverte. Et à l'instant, après avoir éteint dans le couloir, nous l'avons bombardé d'électrons et il s'est aplati, repoussant tous les pênes. Excusez-moi, très cher, mais vous savez comme vous aimez nous instruire de vos plastiques à soupapes et de vos autres instruments de contrainte, et vous ne m'en voudrez pas de vous faire un petit cours sur mon plastique. Et de me vanter aussi de mes amis. J'en ai dont vous n'avez jamais entendu parler, Emmy. Connaissez-vous le nom de Smyslov, ou de l'Arain ? Certains d'entre eux ont isolé des fantômes, eux aussi, et ils ont été mécontents d'apprendre vos activités, surtout sous l'aspect passé-futur. »

Il y eut un petit bruit de roulettes, comme si Slyker se fût efforcé de se déplacer sur son fauteuil.

« Ne partez pas, Emmy, vous savez sûrement pourquoi je suis ici. Oui, très cher, je les reprends tous, dès maintenant. Les cinq. Et peu m'importe leurs désirs de tuer, parce que j'ai mes idées sur ce point. Alors, excusez-moi, Emmy, pendant que je me prépare à rendosser mes fantômes. »

Il n'y eut plus d'autre bruit que la respiration difficile de Slyker, un ou deux froissements de soie, le son d'une fermeture-éclair, et des chutes de molles étoffes.

— « Nous y voilà, Emmy, tout est prêt. Etape suivante, mes cinq sœurs perdues. Tiens, votre petit tiroir secret qui est ouvert... vous ne pensiez pas que j'étais au courant, Emmy très cher ? Voyons... je ne pense pas avoir besoin de musique... elles connaissent mon contact ; cela devrait les faire dresser et luire. »

Elle cessa de parler. Un instant après, je perçus une lueur très pâle près du bureau, comme une étoile à la limite de la visibilité, puis elle prit une forme définie, bien que restant à la limite de visibilité, allant et venant, tandis que je la suivais des yeux, n'ayant pas d'autre point de repère.

C'était un bandeau angulaire marquant faiblement trois côtés d'un rectangle, le bord supérieur plus long que les deux bords verticaux, alors que celui du bas faisait défaut. Sous mes yeux, la forme devint un peu plus distincte et je vis que le bandeau lumineux était plus brillant vers l'intérieur. Puis je perçus que les deux coins étaient arrondis tandis que sur le grand rectangle se dressai un plat petit, comme une étiquette.

L'étiquette me fit comprendre que ce que je voyais était une chemise-dossier silhouettée par quelque chose qui luisait vaguement à l'intérieur.

Puis le bord supérieur s'assombrit en son milieu, comme si une main s'était plongée à l'intérieur, et s'éclaircit de nouveau comme si la main se fût retirée. Alors, hors du dossier, comme guidée par l'invisible main, s'éleva quelque chose qui ne brillait pas plus que les bandeaux lumineux.

C'était une forme féminine, mais constamment mouvante, la tête, les bras et le torse conservant davantage les proportions humaines que le ventre et les jambes, qui ressemblaient à des draperies traînantes, ou à une longue jupe transparente. C'était extrêmement pâle, aussi clignai-je continuellement les yeux.

C'était comme une femme silhouettée en phosphorescence, et sur la tête il y avait même une apparence de cheveux d'argent. Et pourtant, c'était encore davantage. Bien que cela se déplaçât dans l'air avec la grâce d'une lingerie qu'une femme s'apprête à revêtir, cela avait aussi une vie ondulante bien particulière.

Mais en dépit de toutes les déformations, tandis que la chose s'élevait, puis redescendait, elle restait séduisante et belle, et le visage était reconnaissable. C'était celui d'Evelyn Cordew.

La descente cessa, puis l'objet remonta, flottant un instant en l'air, comme une chemise transparente qu'une femme tient au-dessus de sa tête avant de la passer.

Puis cela se mit à descendre vers le plancher et je distinguai vraiment une femme qui se tenait au-dessous et qui le tirait sur sa tête, bien que son corps ne m'apparût que vaguement à la lueur réfléchie du fantôme dont elle se revêtait.

La femme leva les mains, en les passant le long de son corps, et elle se trémoussa vivement, baissa la tête, et la rejeta en arrière, comme elles font quand elles mettent une robe étroite, et la chose luisante perdit ses déformations en s'adaptant autour d'elle.

Pendant un moment, la lueur se fit plus brillante quand la femme et son fantôme se fondirent, et je vis Evelyn Cordew dans l'éclat de sa propre

chair... ses chevilles fines, l'évasement de ses hanches, le pincement de sa taille, ses seins insolents aux larges auréoles... un bref instant, et la lueur-fantôme s'éteignit comme autant d'étincelles blanches qui meurent, et les ténèbres absolues régnèrent de nouveau.

Les ténèbres, et une voix qui chantonnait :

— « Oh, c'était comme de la soie, Emmy, du bas de soie fin sur tout le corps. Vous vous rappelez quand vous l'avez isolé, Emmy ? Je venais d'avoir mon premier succès à l'écran et j'avais signé un contrat de sept ans et je savais que le monde était à moi et je me sentais merveilleusement heureuse et soudain, je me suis sentie affreusement étourdie, sans raison, et je suis venue vous voir. Et vous m'avez rétablie pour un temps en m'ôtant par persuasion mon bonheur. Vous m'aviez dit que ce serait un peu comme donner de mon sang, et c'était vrai. C'était mon premier fantôme, Emmy, seulement le premier. »

Mes yeux, réadaptés maintenant que le fantôme était retourné à ses origines, distinguaient de nouveau le dossier aux trois côtés phosphorescents. Et de nouveau, il en sortit une femme phosphorescente qui s'agitait follement, suivie de traînes de gaze. Le visage était toujours celui d'Evvie, mais il se déformait sans cesse, l'œil tantôt aussi gros qu'une orange, tantôt comme un pois, les lèvres se tordant en d'impossibles sourires et grimaces, le front se réduisant et se dilatant tour à tour, comme un visage vu dans une vitre où ruisselle la pluie. Quand ce visage second se surperposa à celui d'Evelyn, il y eut un instant pendant lequel ils ne se fondirent pas, comme deux visages jumeaux dans la même vitre mouillée. Puis le visage unique, comme épongé, s'éclaira et, au moment où l'obscurité revenait, elle se caressa les lèvres du bout de la langue.

Et je l'entendais dire : « Celui-ci était comme du velours brûlant, Emmy, lisse, mais ardent. Vous me l'aviez pris deux jours après la présentation en privé de *La Blonde à l'Hydrogène,* lors de notre petite fête après la réunion officielle ; la miss Amérique du moment étant présente et je lui ai montré ce que c'était qu'un corps qui avait vraiment de la valeur. C'est alors que j'ai compris que j'avais atteint le sommet et que cela ne m'avait changé ni en déesse ni en quoi que ce soit. J'avais toujours les mêmes ignorances, et la même gaucherie devant les cameramen et les monteurs, qu'il me fallait dissimuler... sauf que c'était pire, parce que j'occupais le centre de la galerie... et qu'il me faudrait lutter tout le reste de ma vie pour conserver à mon corps sa forme d'alors, avant de commencer à mourir, ride après ride, à perdre mes sucs, cellule après cellule, comme tout le monde . »

Le troisième fantôme monta vers le plafond et redescendit en vagues de phosphorescence qui scintillaient sans arrêt. Les bras minces ondulaient comme de pâles serpents et les mains, doigts réunis par le bout, semblaient des têtes de serpents curieux... jusqu'au moment où les doigts se disjoignirent pour prendre l'apparence de petites mares d'encre phosphorescente. Puis, à l'intérieur se glissèrent les doigts et les bras réels, comme dans de longs gants de soie ivoirine. Les mains, les premières à se fondre, devinrent brièvement les points les plus lumineux de la silhouette et je les regardai s'entraider à s'ajuster l'une l'autre, puis glisser devant le front et le

visage pour les adapter, les annulaires tirant légèrement vers les tempes. Puis ils remontèrent en arrière pour emmêler les deux chevelures. Les cheveux de ces fantômes étaient très foncés et, en se mélangeant, ils atténuèrent la blondeur d'Evelyn.

— « Celui-ci était gluant, Emmy, comme la surface d'un marécage. Rappelez-vous, je venais d'exciter les gars pour qu'ils se battent pour moi, au Troc. Jeff avait fait plus de mal à Lester qu'on n'a voulu le dire, et même le vieux Sammy a eu l'œil au beurre noir. Je venais de découvrir qu'en haut de l'échelle, on a tous les plaisirs ordinaires que les ballots désirent toute leur vie, et que cela ne signifie rien, et qu'il faut travailler et comploter à chaque minute pour se procurer les plaisirs au-delà du plaisir qui vous sont nécessaires pour empêcher votre vie de se dessécher. »

Le quatrième fantôme s'éleva vers le plafond comme un plongeur qui remonte des profondeurs. Puis, comme si toute la pièce avait été emplie de l'eau qui lui convenait, il parut faire surface au plafond, s'y replier, et replonger, pour changer encore de direction et planer un instant au-dessus de la tête de la vraie Evelyn, puis couler doucement autour d'elle comme un nageur qui se noie. Cette fois, j'observai les mains brillantes qui appliquaient les seins du fantôme sur les vrais, comme un soutien-gorge de filet étincelant. Puis la transparence fantômale se contracta sur son buste comme une robe de coton bon marché sous une averse.

Quand les ténèbres revinrent pour la quatrième fois, Evelyn dit doucement :

— « Ah, c'était froid, cette fois, Emmy. J'en frissonne. Je revenais de mon premier film en Europe et j'étais malade d'impatience de revoir Broadway, et, avant de le couper, vous m'avez fait revivre la réunion sur le yacht où j'avais entendu Rico et l'auteur rire de la façon dont j'avais cafouillé à ma première lecture d'une vraie pièce de théâtre, et nous avions nagé au clair de lune et Monica avait failli se noyer. C'est alors que j'ai compris que personne, pas même les derniers ballots de l'assistance, ne vous respectait réellement parce que vous aviez la royauté du sexe. Il respectaient la petite imbécile assise à leurs côtés davantage que vous. Parce que vous n'étiez que quelque chose sur un écran, qu'ils pouvaient manipuler à leur guise en imagination. Et les grands patrons ne vous estiment pas plus. Pour eux, on n'est qu'un défi, un prix, quelque chose à exhiber aux autres pour les rendre furieux, mais jamais quelque chose à aimer. Eh bien, cela fait quatre, Emmy, et quatre plus un, ce sera tout. »

Le dernier fantôme monta en tourbillonnant et en s'enflant comme une robe de soie dans le vent, traînant derrière lui des gazes vaporeuses, tels les fantômes habituellement décrits et dépeints. Je regardai la chose se resserrer quand Evelyn l'attrapa, puis lui enserrer soudain les cuisses. L'éclat final fut un peu plus vif, comme s'il y eût eu plus de vitalité dans la femme lumineuse qu'au début.

— « Ah, c'était comme une caresse d'ailes, Emmy, comme des plumes au vent. Vous l'aviez coupé après la fête dans l'avion de Sammy lorsque nous avions célébré le fait que j'étais la star la plus payée. J'ennuyais le

pilote en lui demandant de nous écraser au sol en piqué. Ce fut alors que je compris que je n'étais qu'un bien... quelque chose qui permettait à des hommes de gagner de l'argent (et à moi aussi, évidemment), de la vedette qui m'avait épousée pour augmenter sa propre valeur au propriétaire d'un cinéma de campagne qui espérait que je lui ferais vendre davantage de billets. Je découvris que mon amour le plus profond — qui avait autrefois été pour vous, Emmy — n'était pour un homme qu'un capital. Que tout homme, si gentil ou si fort fût-il, ne pouvait finir qu'en maquereau. Comme vous, Emmy. »

Rien que les ténèbres et le silence pendant un moment, et des friselis soyeux.

Enfin sa voix : « Et maintenant, j'ai récupéré mes images, Emmy. Tous les négatifs originaux, pourrait-on dire, car vous ne pouvez pas en tirer de reproductions, je ne crois pas. Ou bien y a-t-il un moyen, Emmy... peut-on faire un double des femmes ? Pas la peine de vous le demander... vous ne pourriez répondre que oui, pour me faire peur.

» Et que faire de vous, à présent, Emmy ? Je sais ce que vous me feriez si vous le pouviez, car vous l'avez déjà fait. Vous avez gardé des parties de moi-même — non, cinq vraies moi — collées dans des enveloppes pendant longtemps, quelque chose à regarder, ou à rouler entre vos doigts, chaque fois que vous vous ennuyiez l'après-midi ou le soir. Ou peut-être à montrer à des amis spéciaux ou même à faire porter par d'autres filles — vous ne pensiez pas que je connaissais ce tour, hein, Emmy ? — j'espère que je les ai empoisonnées, que je les ai brûlées ! Rappelez-vous, Emmy, je suis remplie de souhaits mortels maintenant, jusqu'à concurrence de cinq fantômes ! Oui, Emmy, que va-t-on faire de vous à présent ? »

Pour la première fois depuis l'apparition des fantômes, j'entendis la respiration nasale du Dr. Slyker, ses grognements étouffés et les craquements quand il se tendait contre le drap qui l'enserrait.

« Cela vous donne à réfléchir, hein, Emmy ? Je regrette de ne pas avoir demandé à mes fantômes que faire de vous quand je le pouvais... si seulement j'avais su comment leur parler ! Ils auraient pris la décision. Maintenant, ils sont trop mêlés à moi.

» Nous allons laisser les autres filles décider... les autres fantômes. Combien de douzaines y en a-t-il, Emmy ? Combien de centaines ? Je me fierai à leur jugement. Est-ce qu'ils vous aiment, vos fantômes, Emmy ? »

J'entendis le cliquetis de ses talons, suivi de froissements qui finirent en chocs... c'étaient les tiroirs qu'on ouvrait. Slyker s'agita davantage.

« Vous ne pensez pas qu'ils vous aiment, Emmy ? Ou peut-être que si, mais que leurs démonstrations d'affection ne seront ni très agréables ni très rassurantes pour vous ? Nous allons voir. »

Les talons, de nouveau, en quelques pas.

« Et maintenant, musique. Le quatrième bouton, Emmy ? »

De nouveau me parvinrent ces accords fantomatiques et sensuels qui ouvraient la « Pavane des Filles-Fantômes » et cette fois, ils conduisirent progressivement à une musique qui semblait tourbillonner, très lentement,

avec une grâce paresseuse — la musique de l'espace, la musique de la chute libre. Cela me facilita la lente respiration qui me sauvait la vie.

Je perçus de vagues fontaines. Chaque tiroir de classeur était dessiné par une lueur phosphorescente qui s'en élevait.

Par-dessus le bord d'un tiroir, une main pâle coula. Elle revint en arrière, mais il y en eut une autre, puis une autre encore.

La musique prit de la force, tout en se déroulant encore plus lentement, et des tiroirs aux bords phosphorescents commencèrent à s'écouler des flots de femmes pâles. Des visages sans cesse changeants qui étaient les masques impalpables de la folie, de l'ivrognerie, du désir et de la haine ; des bras comme des nœuds de serpents ; des corps qui se contorsionnaient, se convulsaient sans cesser pour autant de se répandre comme du lait au clair de lune.

Elles tournoyaient en cercle comme des nuages effilés, un cercle qui se pencha sur moi, curieusement, tandis qu'une centaine d'yeux en amande paraissaient me regarder. Les formes tournoyantes devinrent plus brillantes.

A leur lueur, je commençai à voir le Dr. Slyker, le bas du visage serré dans le plastique transparent, ses narines dilatées, ses yeux exhorbités qui regardaient en tous sens, ses bras serrés contre ses flancs.

La première spirale du cercle accéléra et commença à s'enrouler autour de sa tête et de son cou. Il se mit à pivoter lentement sur son siège, comme une mouche prise dans une toile d'araignée que cette dernière enroule en cocon. Il avait la figure alternativement éclairée et obscurcie par les formes brillantes et vaporeuses qui passaient devant lui. Il avait l'air de s'étrangler dans la fumée de sa propre cigarette, dans un film qu'on aurait projeté à l'envers.

Son visage s'assombrit quand le cercle luisant se referma sur lui.

Une fois de plus les ténèbres absolues régnèrent.

Puis il y eut un grincement et un déclic et une petite pluie d'étincelles, par trois fois, puis une minuscule flamme bleue. Elle bougea, s'arrêta, se déplaça, laissant derrière elle d'autres petites flammes silencieuses, jaunes, cette fois. Elles grandirent. Evelyn mettait systématiquement le feu aux dossiers.

Je savais que je risquais d'y rester, mais je criai — cela fit une sorte de hoquet — et j'eus le souffle instantanément coupé quand les soupapes de mon bâillon se refermèrent.

Toutefois, Evelyn se retourna. Elle était penchée sur la poitrine d'Emil et la lumière des flammes croissantes éclairait son sourire. A travers le voile rouge qui m'obscurcissait la vue, je me rendis compte que les flammes sautaient d'un tiroir à l'autre. Il y eut soudain un grondement sourd, comme lorsqu'un film ou de l'acétate brûle.

Evelyn tendit soudain le bras sur le bureau et toucha un bouton. Je commençais à perdre connaissance, quand le bâillon tomba et que les liens se relâchèrent.

Je me mis péniblement sur pied, parcouru de douleurs dans tous les membres. La pièce était pleine de scintillements irréguliers sous un nuage

sale qui se renflait sous le plafond. Evelyn avait arraché le drap de plastique de Slyker et le froissait. Il tomba en avant, très lentement. Elle me regarda et me dit : « Dites à Jeff qu'il est mort. » Mais avant même que Slyker eût touché le plancher, elle avait passé la porte. Je fis un pas dans la direction de Slyker et sentis la chaleur piquante des flammes. J'avais les jambes tremblantes en allant vers la porte. Appuyé au chambranle, je jetai un dernier coup d'œil en arrière, puis je m'en allai.

Il n'y avait pas de lumière dans le couloir. La lueur des flammes m'aidait un peu.

Le haut de l'ascenseur disparaissait quand je parvins à la cage. Je pris les marches. Ce fut une descente pénible. Alors que je sortais au trot — c'était ma vitesse maximum pour le moment — j'entendais les sirènes qui se rapprochaient. Evelyn avait dû téléphoner... ou un de ses « amis », bien que Jeff Crain lui-même n'eût pu me renseigner sur eux : qui était son chimiste et qui était l'Arain... c'est un mot ancien pour l'araignée, mais cela ne me menait nulle part. Je ne sais même pas comment elle avait appris que je travaillais pour Jeff ; il est plus difficile que jamais de voir Evelyn Cordew et je n'ai jamais essayé. Je ne crois pas que Jeff l'ait revue ; bien que je me sois souvent demandé si je n'avais pas été chargé de tirer les marrons du feu.

Je reste en dehors... tout comme j'ai laissé aux pompiers le soin de découvrir le Dr. Slyker « suffoqué par la fumée » d'un incendie dans son « étrange » bureau privé, incendie qui, disait-on, n'avait guère qu'écorché le mobilier et brûlé le contenu de ses classeurs ainsi que les bandes magnétiques de sa collection.

Je pense qu'il y a eu autre chose de brûlé. En regardant en arrière pour la dernière fois, j'avais vu le docteur étendu dans une camisole de force constituée de flammes pâles. C'étaient peut-être des papiers éparpillés ou le plastique électronique. Mais je crois que c'étaient des filles-fantômes qui flambaient.



■ *Le cinéma à 360°.*

Dans notre numéro de novembre 1958, nous avons publié une nouvelle de Charles Beaumont, *« Le Quadriopticon »,* basée sur une expérience de « cinéma total », et nous citions en référence, dans notre introduction à cette nouvelle, le cinéma à 360° qui était en démonstration à l'Exposition de Bruxelles. A cette occasion, un chercheur français, M. Jean-Pierre Desty, nous a signalé que le « cinéma circulaire » avait été conçu en détail par lui en 1953, sous le nom de « phonorama » (la presse française à l'époque : *« Science et Vie », « Tout Savoir »,* etc., avait fait écho à ce projet). Nous avons eu sous les yeux les maquettes et les plans réalisés à ce moment par M. Desty. Hélas ! les Américains, auxquels il avait soumis le principe de son invention, l'avaient assimilée à une utopie !...

Fréquence critique

(*Natural frequency*)

par RAYMOND E. BANKS

On appelle fréquence naturelle d'un système un nombre mesurant par secondes la période des ondes le faisant vibrer. C'est ainsi que la note produite par une corde de violon peut pulvériser un verre et le pas rythmé d'une escouade de soldats faire s'effondrer un pont. Dans cette comédie interstellaire, Raymond Banks imagine une race humanoïde sur une planète d'un autre Soleil. Cette race a des cordes vocales et une cage thoracique tellement développées que tout s'effondre lorsque les Maria Callas de cette espèce chantent ou même parlent. Et ces êtres interstellaires adorent *parler*...(1).



SOUS prétexte que j'étais allé sur Sétem, qui est la seconde planète d'Alpha du Centaure, le Département d'Etat m'avait désigné pour escorter la charmante Gayla à l'occasion de sa première visite à la Terre. Elle était la première extra-terrestre à venir sur notre planète et c'était un événement historique. Un attrait supplémentaire s'ajoutait à cette visite du fait qu'elle avait choisi de se rendre chez les habitants du monde libre plutôt que chez les Russes.

C'était pour moi une grande chance... à en croire mon chef.

— « Je donne ma démission, » dis-je.

Ben Fairchild, mon chef, est habitué à ma manière dépourvue de diplomatie. J'avais fait une longue carrière comme pilote de l'espace et j'en avais commencé une seconde au Département d'Etat moins de deux ans auparavant. Quand on approche de la quarantaine, il est difficile d'apprendre de nouveaux tours.

— « Danny, vous êtes maboul ! » dit-il. « Les Russes en crèvent de jalousie. Ils vont suivre les cérémonies... tous les postes de télé du monde vont fonctionner. Et vous serez présent... à côté d'elle. Obscur et inconnu, vous allez vous trouver subitement au centre de la scène. »

— « Je donne ma démission, » répétai-je. Mais je n'en fis rien, car il me menaça de me faire passer en jugement pour haute trahison.

Je comprenais son embarras. Il avait parlé de moi avec fierté à son chef, lequel en avait parlé à son tour au sien et ainsi de suite jusqu'au Président. Et c'est ainsi que, seul membre du Département d'Etat à être allé sur Sétem, je n'avais plus qu'à m'exécuter.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *Cantiques de Noël* » (n° 14); « *Les Myrmidons* » (n° 27).

C'est entendu, j'étais allé sur Sétem. Une fois... pour y rester environ trois heures, lors de la première expédition vers Alpha du Centaure. Cela m'avait suffi. Je n'étais pas un savant, comme les hommes de Harvard qui se trouvaient dans un astronef près de la Lune, en train d'étudier tout un groupe d'habitants de Sétem, et qui étaient trop occupés avec des faits pour penser aux conséquences. Et je n'étais plus le pilote insouciant qui accepte la mauvaise fortune comme la bonne et n'en a plus souvenance quand il part pour le voyage suivant.

Je savais ce qui se passerait le lendemain, à l'arrivée de Gayla. Mais il était trop tard pour mettre en garde quiconque. Le programme prévoyait qu'elle serait accueillie par le gouvernement de l'Etat de New York et par le maire de la ville, et qu'elle inaugurerait un pont. Mon chef et moi, nous étions venus à New York envoyés en avant-garde de Washington, où elle se rendrait ensuite. Mais j'avais une idée assez nette de l'endroit où Fairchlid et moi-même irions ensuite... le surlendemain.

Nous serions nommés consuls dans la plus petite ville du Congo Belge.

Je fis ce que je pus. J'allai dans un grand magasin et fis quelques emplettes qui auraient stupéfié le contrôleur des dépenses du Département d'Etat. Puis je passai chez un marchand de spiritueux et rentrai chez moi où je m'enivrai proprement et diplomatiquement.

*
* *

Le lendemain, quand elle apparut, au terrain d'atterrissage, Gayla fit sensation. Environ un mètre soixante-dix, d'immenses yeux bleus et une chevelure dorée aux reflets de soleil déclinant. Le genre de fille à réchauffer l'atmosphère glacée de Pluton. Et avec cela un sourire qui valait le voyage de quatre années-lumière jusqu'à Alpha du Centaure.

Elle portait le vêtement des filles de Sétem, une robe qui lui moulait tout le corps et dont le bas frémissait au vent de la façon la plus provocante.

— « Sapristi ! Regardez un peu ces... cette poitrine, » dit Fairchild dont les yeux luisaient comme des charbons ardents.

— « Je vois, » grognai-je.

Il me regarda d'un drôle d'œil et s'avança. Tout le monde s'avança, mais mes pieds se traînaient au sol. Certes, c'était un grand jour pour l'espèce humaine, cette arrivée d'une autre forme de vie d'une planète du système d'Alpha, exactement semblable aux formes de vie de la Terre. Le cycle du carbone se déroulant parallèlement et tout le bataclan. Certes, cette fille était splendide, et moi, célibataire, j'étais chargé de l'escorter. Il n'était même pas question de la barrière des langues ; elle connaissait l'anglais pour l'avoir appris pendant ses quatre années de voyage, dans son long sommeil. Car on l'avait maintenue dans un état d'hibernation pour ce saut dans l'espace et elle arrivait fraîche comme un matin sur Sétem.

Mais je me rappelais mon séjour de trois heures sur Sétem et mes pieds se traînaient.

*
* *

— « Dire un seul mot aux Terriens qu'on rencontre pour la première fois est considéré comme une grossière offense, » dis-je à Gayla quand elle eut mis pied à terre et fait quelques pas.

Ses yeux graves se dilatèrent.

— « Oh ! » dit-elle simplement, puis elle se tut. Elle fit un signe de tête à chacun et chacun lui répondit de la même façon.

Je pris à part le gouverneur et le maire.

— « Dire un seul mot à un habitant de Sétem qu'on rencontre pour la première fois est considéré comme une grossière offense, » leur dis-je. « Elle-même va vouloir observer le silence pendant le premier mois environ. »

Le maire acquiesça, mais le gouverneur s'emporta.

— « Tradition ou pas tradition, » dit-il, « il faudra qu'elle parle à l'inauguration du pont. On ne peut pas plus permettre à une nouvelle forme de vie qu'à quelqu'un d'autre de décevoir les électeurs de l'Etat de New York. »

— « Surtout à New York même ! » fit le maire en écho.

— « Pour ne rien dire de notre devoir diplomatique de faire parvenir ses paroles aux nations moins fortunées de la Terre, » dit Ben qui s'était approché de nous. « Danny, prévenez-la qu'elle aura à dire quelques mots à notre arrivée là-bas. »

J'estimais avoir fait de mon mieux du point de vue patriotique. J'acquiesçai de la tête et lui transmis le message. Elle sortit une liasse de quatorze pages manuscrites et murmura :

— « Il se trouve que j'ai préparé quelques notes. »

Ben Fairchild me tira à l'écart.

— « Danny, c'est un pacte de cinq puissances qu'on nous a dépêché, dans un emballage un peu là ! Quel sourire ! Bon Dieu ! c'est le début d'une ère nouvelle ! Vous savez ce que j'ai fait ? Dès que j'ai vu qu'elle pouvait vivre dans notre atmosphère, j'ai fait inviter aux Etats-Unis les cent Sétemiens arrivés près de la Lune pour étudier avec les savants de Harvard. Je sais qu'ils accepteront. » Il se frotta les mains. « Et ce sont les Etats-Unis qui les recevront les premiers ! »

— « Vous avez fait *quoi ?* » m'écriai-je.

— « Nous appellerons cela le Groupe de l'Amitié, » dit-il, exultant.

Je frémis.

Sur les lieux de la cérémonie, le gouverneur présenta Gayla. Elle s'avança, belle comme une poupée, ses cheveux blonds resplendissant au soleil et flottant au vent comme une écharpe soyeuse, son corps alerte dans sa robe étincelante, ses joues colorées d'une saine rougeur, ses lèvres entrouvertes...

Je pris mon harmonica, une des acquisitions dont j'ai parlé, et me mis à en jouer doucement. Fairchild, assis à côté de moi, me regarda avec stupéfaction.

— « Que faites-vous ? »

J'avais cru tenir l'harmonica bien caché dans ma main. Mais il en avait vu le métal briller au soleil.

— « Oh ! je joue de l'harmonica, c'est tout, » dis-je.

Dans son visage, un nerf, sous un œil courroucé, se mit à battre. Je compris que j'avais été trop téméraire et je remisai mon instrument.

Pendant ce temps, tout le monde écoutait Gayla. La foule, les invités de marque. Un plaisir sans mélange colorait les visages autour de moi. Ces Sétemiens ont un coffre peu ordinaire, c'est-à-dire qu'ils ont de belles et bonnes voix. Des voix profondes et sonores. On se sent tout entier pris sous le charme en entendant ces voix de stentor monter et descendre les octaves. Qu'un son si pur et si fluide puisse sortir de lèvres quasi humaines est tout bonnement stupéfiant. Même moi, sachant ce que je savais, j'étais fasciné et me trouvais reporté à ma première expérience de ces êtres doués d'un si magnifique organe.

Personne ne bougeait tandis que les riches intonations de Gayla se déversaient par le système de sonorisation. J'observais le maire. Echauffée par son discours, Gayla commença à toucher la fréquence naturelle de la charpente osseuse du maire. Les Sétemiens adorent faire tout entrer en résonance ; c'est plus fort qu'eux.

Le cher vieil homme se mit à vibrer légèrement, par-ci par-là, et à gigoter dans son fauteuil comme s'il avait découvert une semence de tapissier. Il jeta un regard surpris autour de lui pour voir qui secouait l'estrade, mais tous les autres étaient immobiles, car le squelette de chaque individu, comme tout le reste d'ailleurs, est un peu différent de celui du voisin. Gayla ne touchait que la fréquence du maire et ne faisait peut-être qu'effleurer celle de quelques autres membres de l'assistance.

Il prit son mouchoir et s'épongea le front. Je voyais ses dents s'entre-choquer, vibrant à l'unisson de ces accents oratoires d'une puissance sur-prenante. Puis ce fut au tour de ses talons de faire les claquettes tandis que Gayla poursuivait son discours. Soudain, elle s'accorda en plein sur sa fréquence critique de résonance et mit en branle son squelette tout entier. Il fit un bond comme s'il avait reçu une décharge de chevrotines et se mit à brosser ses vêtements du plat de ses deux mains et à se frapper par tout le corps comme un mordu du be-bop.

Tout le monde connaît la puissance de certains effets vibratoires, tels que, par exemple, celui d'un grand orgue dans une église. Elle peut être irrésistible. Eh bien, on avait là un effet semblable multiplié par mille. Le maire transpirait comme un homme de l'espace sur Mercure. En même temps, il se forçait à sourire, parce que, s'il ne semble pas autrement désagréable de vibrer ainsi, on se sent terriblement ridicule.

Une nouvelle fois, je tirai discrètement mon harmonica. Je m'imaginais annuler les harmoniques de Gayla en jouant un petit air destiné aux seules oreilles du maire ; juste de quoi briser le rythme. Mais Fairchild se dressa devant moi.

— « Danny ! Vous n'êtes pas fou ! Si nous voulons de la musique, nous avons une fanfare de quarante exécutants ! »

Je désignai le maire qui continuait de se trémousser sur place. Ses adjoints venaient de penser à l'instant qu'il essayait d'éteindre du pied

une cigarette et regardaient attentivement l'estrade, certains d'entre eux se mettant à trépigner aussi.

Fairchild sortit son calepin. C'était celui sur lequel il inscrivait les réprimandes officielles. Je rangeai mon harmonica, laissant le maire à sa danse.

Ce n'était que le commencement. Gayla quitta la fréquence du maire et celui-ci s'affala dans son fauteuil avec un soupir. Mais elle s'en prit aussitôt à la verrerie et aux lampadaires. Le gouverneur venait de porter à ses lèvres un verre d'une boisson alcoolisée quand elle fit éclater le fragile récipient en un millier de cristaux, provoquant une inondation sur le gilet de l'intéressé. Il fit un saut de carpe et, à ce moment précis, le globe d'un lampadaire partit en morceaux avec un bruit sec. Le gouverneur baissa la tête comme pour esquiver un coup et s'élança vers le fauteuil de mon patron.

— « Quelqu'un tire ! » lui lança-t-il à l'oreille.

— « Personne ne tire, » dit Fairchild, comprenant immédiatement à quelle publicité à rebours une telle perturbation risquait de donner lieu. De toute manière, le gouverneur n'était pas de son parti.

— « Quelqu'un a tiré sur le verre que j'avais dans la main, » dit le gouverneur à l'un des adjoints d'une voix angoissée.

— « Il faut que j'aide à éteindre une cigarette, » dit l'adjoint d'un ton d'excuse.

Les auxiliaires du gouverneur fouinaient de tous côtés sur l'estrade, causant une confusion générale. Je m'approchai du gouverneur.

— « Contraction due à la chaleur, » dis-je. « J'ai déjà vu le cas une douzaine de fois sur ces estrades surchauffées. »

— « Ce doit être ça, » dit-il, tout pâle, mais soulagé. « Personne ne voudrait me tuer. »

Ce n'était pas l'affirmation la plus convaincante qu'il eût jamais prononcée, mais je souris et lui pressai le bras pour le rassurer.

Le chef de la police de son Etat arrivait :

— « Vous n'avez pas eu de mal, monsieur ? »

— « Non, tout va bien, » dit le gouverneur. « Petite contraction due à la chaleur. »

Le chef de la police était un mastodonte aux cheveux gris et aux yeux durs derrière des lunettes à monture noire. Gayla, qui ne manquait pas un objectif, venait de prendre l'intonation appropriée et les deux verres de lunettes du chef refusèrent de rester plus longtemps en place. *Ping ! Ping !* Dans la trajectoire qu'ils tracèrent par-dessus les épaules du gouverneur, les deux verres lui frôlèrent le visage, à droite et à gauche.

— « Que disiez-vous ? » fit d'une voix éraillée le gouverneur en reculant devant le chef de la police.

— « Hé ! Qu'est-ce qui se passe ! » hurla le chef. Il fit volte-face, roulant des yeux furibonds, mais il n'y avait que moi à portée. « Nous l'attraperons ! » fit-il en me foudroyant du regard. Il se retourna pour se lancer à la poursuite de l'hypothétique agresseur et essaya d'enjamber

Ben Fairchild qui avait à peu près sa corpulence. Fiasco complet ; deux cents kilos de carcasses officielles mirent en accordéon le fauteuil fourni par l'entreprise de pompes funèbres à l'occasion de la cérémonie.

Chacun se tourna vers ces trublions pour les faire taire. Pendant ce temps quelque chose bondissait par-dessus mon épaule. Gayla venait de passer à la phase suivante de son programme, celle qui visait les réseaux de télévision. Elle s'attaqua à la NBC, puis à la CBS et à l'ABC et termina par les compagnies indépendantes. Les écrans des téléviseurs sautèrent de leur cadre avec un bang ! retentissant.

Un écran tombé à mes pieds continuait de trembler comme une matière vivante, pointant sur moi son œil triste et vitreux.

Malheureusement, la voix de l'oratrice ne parvenait pas à décrocher les microphones. Construits pour vibrer, ils acceptaient tout ce qu'elle leur donnait et en redemandaient même... ce en quoi elle leur donna satisfaction.

Je fus le premier à entendre trembler le nouveau pont.

De sa voix puissante trois mille fois amplifiée par le système de sonorisation, Gayla éprouva son pouvoir sur l'ouvrage d'art et prit un plaisir extrême à lui secouer les entrailles. Le milliard de dollars de matériaux commença à entrer en transe avec un bruit de tonnerre lointain et le maire regarda anxieusement le ciel et tendit la main pour prendre son parapluie.

On aurait pu croire que toutes ces bouffonneries allaient lui couper le fil du discours, mis ç'eut été méconnaître les caractéristiques diaboliques de la voix d'un Sétemien s'adressant à la foule. Il y a là un effet hypnotique. Le gouverneur lui-même s'était presque excusé que quelqu'un lui eût tiré dessus, ne voulant pas arrêter le cours fluide de cette merveilleuse parole quasi humaine.

Mon patron et le policier, s'époussetant mutuellement tout en s'invitant à ne pas faire de bruit, s'entreregardèrent à travers leurs lunettes sans verres comme si c'eût été pour eux la chose la plus naturelle du monde.

Gayla continuait de tonner. Elle repassa par la fréquence du maire et l'éjecta de son fauteuil pour une nouvelle exhibition de jitterbug.

— « Pour l'amour de Dieu, il a encore laissé tomber sa cigarette sur ses genoux. Pourquoi ne cesse-t-il pas de fumer ? » grommela un adjoint d'un ton las en se levant pour se joindre à la gigue.

Je m'approchai du maire et lui tendis un peu de coton pour se boucher les oreilles. Du coton acheté avec mes autres emplettes et que, vous pouvez en être sûrs, j'avais apporté bien bourré dans mes propres oreilles.

— « Je me sens nerveux comme un chat aujourd'hui, » dit-il en me remerciant avec un sourire.

— « Vous n'êtes pas le seul, » dis-je. Après tout, si mon patron m'avait seulement écouté...

Dans la foule, des gens s'évanouissaient sous l'effet d'une extase vibratoire et la police allait les chercher. Mais notre jeune invitée levait la tête avec ravissement et chantait presque sa harangue.

— « La grrrrrande frrrrrrrraternité de nos deux peuples... »

Le pont commença à donner des signes de folie. Une onde légère se propagea le long des câbles de suspension. Le ruban barrant l'entrée et destiné à être coupé se mit à trembler. Le pont se défendait maintenant, mais il faisait entendre de méchants grondements et la foule était effrayée et gagnée par la panique sans cesser pour cela d'être sous le charme de cette voix d'or.

C'est alors que je m'avançai et me mis à jouer l'hymne national du plus fort que je pus sur mon harmonica. Par bonheur, l'orchestre de quarante musiciens, croyant le discours terminé, se joignit à moi. Gayla, enfin, se tut.

Le reste de la cérémonie se passa bien jusqu'au moment de couper le ruban. Gayla le trancha avec adresse et s'écria d'une voix extasiée :

— « Je vous prrrrrrrrésente votre nouveau pont ! »

A ce bruit, le pylone le plus proche se lézarda en réaction amicale à sa voix, se dissocia du reste de la construction et s'écroula dans l'eau.

Gayla regarda le phénomène avec surprise et chacun fit de même.

— « Comme c'est habile, » dit-elle d'une voix offusquée, se demandant quel pont à la manque nous essayions de lui faire inaugurer. « Extrêmement habile ! » Des larmes lui montèrent aux yeux. « Est-ce une plaisanterie ? Etes-vous en train de vous moquer de moi ? »

— « Veuillez m'excuser, » dit le maire, épuisé et le visage congestionné. « Je viens d'apprendre que des vandales ont cassé quarante-huit globes de lampadaires le long de Riverside Drive et que quelqu'un se promène au milieu de cette grande foule en cassant avec un marteau tout le verre à glace qui lui tombe sous la main. Excusez-moi. » Et sur ces mots il partit.

Le gouverneur jeta au pont un regard douloureux.

— « Ma chère demoiselle, » dit-il, « il n'y a pas de plaisanterie là-dedans, si ce n'est aux dépens de l'Etat de New York. Quelqu'un vend au Service des Ponts et Chaussées du ciment composé de farine et d'eau. Et on a essayé de m'assassiner. Je vous promets qu'il y aura un procès pour corruption comme vous n'en avez jamais vu. »

Et il s'éloigna, dignement suivi de ses auxiliaires.

— « C'est magnifique, ma petite, » lui dis-je en lui étreignant le bras. « Il ne manque pas de gens célèbres en l'honneur de qui on a construit des ponts, mais jusqu'à présent, on n'a pas encore eu de personnages assez importants pour leur faire un pont qui se casse en leur honneur. Vous êtes en haut de l'échelle et de loin ! »

*
* *

Ben Fairchild et moi-même tînmes une conférence d'urgence.

— « Des harmonicas pour tous les membres du Congrès, comme contre-harmonie, pour le discours de demain, » suggérai-je. « A moins que nous n'annulions tout. »

— « On ne peut pas, » grogna-t-il. « Deux mondes nous observent, et le Congrès me retirerait mes fonctions si j'arrêtais la cérémonie. Mais je ne peux pas mettre un harmonica dans les mains du Président ! »

— « Si vous tenez à votre place, c'est pourtant ce que vous devriez faire. »

Il passa sa langue sur ses lèvres.

— « Le Vice-Président a un appareil de prothèse auditive, » dit-il. « Quel effet pensez-vous que Gayla puisse lui faire ? »

— « Il va s'envoler, » dis-je en frissonnant. « Il va traverser le dôme du Capitole comme une fusée et retomber en morceaux sur la pelouse. »

— « Nous allons lui dire de parler dans un murmure, » suggéra-t-il.

— « Impossible, » dis-je. « Si on fait cela, on va la vexer. Et si on la vexe, elle va se mettre à pleurer. Et quand une Sétemienne pleure... »

Je lui tapotai la poitrine pour mieux me faire comprendre. Il pâlit.

— « Et puis, » ajoutai-je, « n'oubliez pas le Groupe de l'Amitié. Cent Sétemiens que vous venez d'inviter à venir parler aux Etats-Unis. Ils sont déjà en route. »

— « Ils ne tiendront peut-être pas à parler, » dit-il.

— « Un Sétemien, » répliquai-je, « n'a qu'un désir dans la vie. Parler. Toute la civilisation des Sétemiens est fondée sur le verbe. Leurs maisons sont construites en matériaux élastiques qui amortissent le son. Ils parlent aux naissances, aux mariages et aux funérailles. Leurs diplômes de fin d'études leur sont accordés s'ils surpassent leurs professeurs en éloquence. Pour obtenir un emploi, c'est la sonorité de la voix qui est prise pour critère. Et dans un mariage sétemien heureux, » (je lui tapotai de nouveau la poitrine), « ce ne sont pas les considérations sexuelles qui priment. C'est l'aptitude à ronfler. Quand un Sétemien ronfle... »

Il leva la main d'un geste las.

— « Danny, » dit-il, « en cette heure critique, le pays a besoin de nous. »

*
* *

Vous avez peut-être vu cela à la télévision. L'accueil que lui fit le Président des Etats-Unis. Dans sa réponse, Gayla toucha la fréquence naturelle de son ossature et le Président se leva et exécuta un boogie fort réussi tout seul sur l'estrade. L'ambiance était vraiment détendue. Après cela, elle le laissa tranquille et s'attaqua au menu fretin.

Je dois reconnaître que le Vice-Président se montra à la hauteur de la situation. Quand son amplificateur pour sourds lui transmit cette voix jusque dans les os, il se leva calmement et se dirigea vers les lavabos sans rien perdre de sa dignité.

En bas, au parterre, une petite sauterie s'organisa spontanément lorsque Gayla eut commencé à toucher la fréquence de résonance de l'assistance et à la secouer de belle manière. Des sénateurs qui ne s'étaient pas adressé la parole depuis des années dansaient la gigue bras dessus, bras dessous

dans les couloirs et le Président de la Chambre reçut la secousse juste au moment où il essayait vainement de rétablir l'ordre en frappant sur son pupitre. Après cela, il continua de manier son maillet sur une mesure à deux-quatre. Certains pleuraient, d'autres riaient et les galeries étaient soulevées d'enthousiasme.

Au milieu de cette frénésie collective, je m'approchai de Gayla et lui déversai dessus le contenu d'une carafe d'eau. (Elle avait négligé la verrerie ce jour-là.) Ce geste, vous l'avez peut-être vu, mais je parie que vous ne m'avez pas vu orienter le ventilateur de manière qu'il lui souffle dans le dos, de la nuque au bas des reins. Cela ne l'arrêta pas ; elle n'y fit même pas attention, bien qu'elle se mît aussitôt à éternuer et à parler du nez. Mais elle n'en poursuivit pas moins son discours.

Il est heureux qu'une démocratie soit une institution impérissable. Le Capitole se mit à craquer et à se fendiller un peu, mais il ne fut jamais en danger.

Ce fut finalement mon patron qui fit le sacrifice suprême. En désespoir de cause, il se pencha vers Gayla et lui pinça les fesses avec la dernière énergie. Ce fut le geste le plus patriotique de la journée. Elle poussa un hurlement et la verrière éclata, inondant l'assistance de débris de verre, mais après s'être retournée et avoir giflé le malotru, Gayla se sentit trop mouillée, trop enchifrenée et trop offensée pour continuer, aussi nous hâtâmes-nous de clore la cérémonie.

Plus tard, beaucoup plus tard, nous eûmes une autre réunion au Département d'Etat. Cette fois, le Secrétaire en personne y assistait.

— « J'ai le pénible devoir de vous informer, » dit le Secrétaire, « que le médecin personnel du Président a examiné Gayla et qu'elle souffre d'un mauvais refroidissement. Sa tournée devra être annulée pour cause de laryngite. »

— « Larrrrryngite ! » Mr. Fairchild fit rouler le mot avec amour sur la pointe de sa langue. « Nous allons être obligés de la renvoyer se faire soigner sur Sétem immédiatement. » Il pensa à prendre de nouveau un air triste. « Naturellement, ma femme envisage de divorcer. »

— « Mais cette attaque qu'a eue le Président ? » demanda le Secrétaire d'un ton lugubre. « Je ne vois pas comment elle peut s'expliquer. »

— « Il se remettra pourvu qu'il renonce à tout exercice pendant quelques jours, » dit Mr. Fairchild. « Il est encore un peu insensible pour l'instant... »

— « Ç'a toujours été un gros... » commença le Secrétaire. Puis, se reprenant : « C'est bon, messieurs. Rien d'autre ? »

— « Au sujet des cent autres Sétemiens qui viennent sur Terre, » dit Ben Fairchild. « C'est-à-dire le Groupe de l'Amitié. Euh... Je viens d'être informé qu'ils ont changé leurs plans. Danny et moi leur avons malheureusement adressé un message au texte altéré et ils se sont sentis gravement offensés. Ils ne *viennent pas* aux Etats-Unis. Mais comme vous le savez, les diplomates de tous les pays ont cherché à les dissuader de venir chez nous. »

Pour la première fois de la journée, le Secrétaire d'Etat montra un visage réjoui.

— « Et à quel pays avons-nous la malchance de... laisser cet honneur ? »

— « Messieurs, » dit Fairchild, « je ne puis mieux répondre à cette question qu'en vous disant que je n'ai jamais beaucoup aimé l'école d'architecture massive de la Russie Soviétique, et que maintenant j'ai des raisons de croire qu'il pourrait y être porté remède sous peu... »

(*Traduit par Roger Durand.*)



Contes d'ailleurs

par ANNE MERLIN

Cette jeune femme de vingt-cinq ans nous a procuré avec ses contes le « petit choc » qu'on n'éprouve pas souvent en littérature fantastique — que nous n'avions plus éprouvé, peut-être, depuis la découverte de « La géométrie dans l'impossible » *de Sternberg. Son talent est frais, il ne s'embarrasse pas de formules, il défriche une voie personnelle et même certainement intime — bref, elle a su trouver un ton, ce qui est rare, et ce ton est neuf, poétique, frappant, même s'il n'est pas soutenu encore par l'habileté professionnelle.*

C'est la première fois qu'Anne Merlin se trouve publiée. Elle poursuit en ce moment ses études, préparant un Diplôme d'Etudes Supérieures, et pense en même temps à deux romans dont elle dit, pessimiste, qu'ils ont peu de chances de voir le jour. Elle écrit ses contes toujours de la même manière : en quelques minutes, née d'une phrase ou d'un fait insolite, elle a une histoire toute armée dans sa tête, qu'elle raconte à ses amis; mais il lui faut ensuite très longtemps pour la rédiger. Nous espérons que le temps ne lui manquera pas dans l'avenir !



L'ENFANT GREC

C'ÉTAIT un petit garçon ; un petit garçon grec ; un petit garçon qui habitait Delphes.

Comme à tous les enfants de Delphes, depuis que le monde est monde, on lui avait dit que Delphes était le nombril du monde, et il était très fier d'habiter dans le nombril du monde.

Si son père et sa mère n'avaient pas eu douze enfants, et s'il n'avait pas été le dixième des douze, rien ne serait arrivé, bien entendu.

Mais, voilà, il était le dixième. Et tout a commencé, un soir de juin. Le petit garçon est entré dans la cuisine en brandissant à bout de bras une statuette qu'il venait de faire avec de la boue ; sa mère lavait les couches du dernier. Elle a crié : « Va-t'en, tu vas salir toute ma lessive, » et il est sorti en traînant les pieds, il a fait tomber la figurine, et l'a écrasée d'un coup de talon. Personne n'avait vu ce qu'il avait fait, personne ne s'est étonné qu'un enfant de quatre ans modèle une statuette de femme demi-nue à qui manquent les bras. Et comme on ne lit pas les journaux dans la famille, personne n'a su qu'à Paris, au bout du monde, une statue célèbre, appelée la Vénus de Milo, avait disparu.

Alors l'enfant s'est mis à barbouiller les murs ; du charbon sur un

mur blanchi à la chaux, ce n'aurait pas dû faire un tableau en couleurs. Mais le père n'a rien vu, il a simplement dit : « Efface tout ça, ou tu auras une bonne volée. » Le petit garçon a tout effacé, mais il a tout de même été battu. Et, ce soir-là, le plafond de la Chapelle Sixtine est devenu tout blanc.

Pour être tranquille, le petit garçon alla jouer dans la campagne. Mais un jour qu'il avait fait une construction particulièrement réussie, un gros chien est passé qui a tout renversé. Quand l'enfant est rentré en pleurant, Delphes était en effervescence, car tout à l'heure, à Athènes, devant des centaines de témoins, le Parthénon s'était volatilisé.

Plus tard, le petit garçon est allé à l'école.

Le premier jour, la maîtresse lui a appris que B + E ça fait *bé* (eh bien, non, vous vous trompez, en grec moderne B + E ça fait *vi*, et tant pis pour les moutons) ; et il ne s'est rien passé du tout.

Mais le second jour, il y a eu la première leçon de géographie. Le petit garçon a appris que la terre est ronde et qu'elle tourne autour du soleil. En rentrant de l'école, le petit garçon s'est assis par terre devant la maison. Il a sorti de sa poche une grosse perle, un couteau, de la ficelle, et une orange. Il a posé l'orange par terre. Il a enfilé la perle sur la ficelle, a fait un nœud, et puis, tenant la ficelle par un bout, il a fait tourner la perle autour de l'orange.

« A table ! » a crié la mère. Le petit garçon a essayé de tout ranger, il a ouvert son couteau, et tranché la ficelle...

LES PARALLÈLES

L'ENGIN est posé de guingois, mi dans le champ de betteraves, mi sur le talus, béquilles brisées, capote de plexiglas déchirée.

Deux bicyclettes. Brigadier Pandore et gendarme Dupont font reculer les badauds à grand renfort de jurons. Conciliabule. Brigadier devant, gendarme derrière, ils s'approchent de l'inquiétant appareil.

Deux pas en avant, un pas en arrière. Doigt du brigadier sur la capote. Quatre pas en arrière. Nouvelle approche. Attention. Main sur la crosse du revolver, en avant !

— « Gendarme Dupont, ce Martien verdâtre a peut-être des armes terrifiantes, est-il opportun d'entrer ? »

— « Oui, brigadier Pandore, parce qu'il n'y a pas de Martien verdâtre, mais une jeune femme blessée. »

— « Que fait-elle là ? C'est un outrage aux autorités ; si elle n'est pas un Martien, ce doit être une usurpation de fonction publique ; il convient certainement de verbaliser. »

— « Oui, brigadier Pandore, mais je crois qu'il faut d'abord appeler une ambulance. »

***

Une nonne, sèche comme un coup de trique sous sa vaste cornette. Un hôpital blanc à senteur d'éther. Brigadier Pandore suit la nonne comme un petit garçon.

— « Alors, c'est bien compris, brigadier, cinq minutes, et ne la fatiguez pas. »

— « Oui, ma sœur. »

— « Allez, ma mignonne, on ne vous fera pas de mal. Appelez-moi si ce balourd de brigadier vous fait des misères. »

Brigadier Pandore s'assied de travers sur la chaise de fer. Il se tortille, tripote sa moustache, se gratte le nez.

— « Votre nom ? »

— « Catherine Bellefond. »

— « Adresse ? »

— « 4, rue Neuve-Notre-Dame, à Versailles. »

— « Profession ? »

— « Professeur de lettres au lycée de Versailles. »

— « N'avez pas honte, vous, un professeur, de faire des peurs pareilles aux gens ? Vous faire passer pour un Martien ? »

— « Mais... »

— « Pas de discussion, avez jeté le trouble parmi les populations. »

— « Mais... je n'ai jamais dit que j'étais un Martien ! Et un accident n'est pas un crime. »

— « Tout cas, vous dresse contravention pour perturbation au moyen d'un engin volant non identifié. »

— « Non identifié ? Vous n'avez peut-être pas souvent vu un avionef sorti de son champ de gravitation et projeté au sol, mais de là à ne pas savoir ce que c'est ! »

— « Gendarme Dupont, écrivez : aggrave sa situation par des divagations et refuse d'obtempérer. »

*
* *

Inventaire des objets trouvés dans l'objet volant piloté par la dénommée Catherine Bellefond, inculpée de perturbation de l'ordre public :

— un cartable d'écolier contenant :
  — un porte-monnaie et 6 354 F.
  — divers papiers d'identité en règle.
  — un trousseau de clés.
  — 3 cahiers.
  — un stylo.
  — L'Iliade.
  — Les Tragédies de Jean Racine.
— une sacoche de cuir contenant :
  — des schémas d'objets mécaniques inconnus, présumés se rapporter à l'objet volant non identifié.
  — des outils métalliques non identifiés.

*
* *

Sœur Marie-Jeanne n'aime pas le brigadier, mais il va bien falloir l'appeler. Sa patiente a certainement le cerveau dérangé. Pensez, cette fille qui est professeur ne sait pas ce qu'est l'électricité, paraît n'avoir jamais entendu parler de T. S. F. ni de radiothérapie, bien qu'elle émaille toutes ses phrases de vocables inconnus, d'allure scientifique. Et tout à l'heure, tandis que Dominique, la petite paralytique du lit voisin, récitait sa géométrie (elle est en avance, cette petite, pour ses douze ans, elle en est déjà au Postulat d'Euclide), elle a poussé un cri affreux. Depuis elle ne cesse de pleurer, et répète qu'elle veut rentrer chez elle, « au pays où *les parallèles peuvent se rencontrer* ».

CARTE D'IDENTITÉ

L'HOMME allait le long de la route. C'était un long ruban monotone de béton. Pas un arbre, pas une maison. Seulement, tous les cent mètres, un poteau télégraphique. Tous les kilomètres, une borne kilométrique, et puis, en face, une station-service. Esso, Shell, Azur, Esso, Shell, Azur... Le ciel était bleu, mais il n'y avait pas de soleil. L'homme marchait, hypnotisé par la bande jaune au milieu de la route.

Devant une station-service, il y avait une voiture. Enfin, il y avait quatres roues et une carrosserie, mais pas de volant, pas de tableau de bord, et probablement pas de moteur. L'homme monta, et la voiture roula. Sans bruit. Seulement, les poteaux télégraphiques accélérèrent leur marche, et les longues bâtisses blanches ne furent plus que des éclairs au bord de la route.

La ville était vide. Ni passants ni voitures. Les signaux lumineux passaient du rouge au vert, mais il n'y avait ni réverbères ni fenêtres éclairées. Les immeubles de métal étaient aveugles. Pas une âme, pas même un chien. Pas même un flic.

L'homme descendit, en face de la seule porte qui, dans la ville, s'ouvrît au fond d'un immeuble. Le hall, dallé de blanc et noir, s'étendait jusqu'à un vaste escalier, et l'escalier n'était posé sur rien. L'escalier n'était pas à l'intérieur de l'immeuble ; parti de rien, il montait vers rien.

L'homme monta. S'arrêta. Monta encore. Et se heurta à une porte, qu'il ouvrit sans frapper.

Derrière une table déserte, un homme à la bedaine imposante fumait un cigare.

— « Here you are, Mr. Morrow ! » (1)

— « Excusez-moi, monsieur, je m'appelle Jean Flûte, et on m'avait dit... »

— « You are a little late, Mr. Morrow, but here is your card. » (2)

— « Je ne comprends pas, monsieur... » dit l'homme, prenant sans

---

(1) Vous voici, Mr. Morrow !

(2) Vous êtes un peu en retard, Mr. Morrow, mais voici votre carte.

la voir une grande fiche sur carton bleu, avec *sa* photo et ses empreintes digitales.

— « Good bye, Mr. Morrow, and my best regards to your wife. » (1)

Jean Flûte ne comprit pas tout de suite qu'il avait bien compris. Mais tout de même, il n'était ni fou, ni Anglais, ni marié ?

Pour descendre, Jean Flûte prit l'ascenseur. Dans la rue, la voiture attendait. Elle traversa la ville aux gratte-ciel de métal, traversa une campagne morte, stoppa devant un cube de béton blanc.

Ce cube avait une porte, encadrée d'un rosier grimpant. Sur le rosier, une à droite, une à gauche, une en haut, il y avait trois roses. Et sur le pas de la porte, il y avait une femme blonde, vêtue d'une robe à fleurs. Et cette femme était belle.

Jean Flûte descendit gauchement de voiture et se dirigea lentement vers la femme, qui déjà courait vers lui :

— « Dick ! Darling, so dear ! Il y a si longtemps que je t'attendais... »

Il faillit dire qu'il ne la connaissait pas, mais la femme, ses deux bras autour de lui, l'embrassait déjà. Et cette femme sentait la lavande et le foin coupé, et il y avait des siècles qu'il n'avait vu ni herbe ni fleur...

Une main dans celle de Jean, la femme entra dans une pièce obscure. Jean suivit, sans résister, heureux de la bière fraîche, du repas simple, du café. Quand il eut mangé, il prit la femme dans ses bras. La nuit était tombée, le lit était ouvert...

En prenant sa douche, il se prit à marmonner :

— « Jean Flûte, quel drôle de nom, où diable ai-je entendu ce nom-là ? »

C'est alors que la femme entra. Elle avait un uniforme d'infirmière. Elle tenait la fiche bleue à la main, et elle l'accrocha au pied du lit, en remarquant distraitement :

— « Le docteur va être bien content, Mr. Morrow, vous avez retrouvé votre identité. »

LE JARDIN

INUTILE de décrire le jardin. C'est un jardin, voilà tout, avec de hauts arbres au feuillage touffu et lumineux, des arbustes embroussaillés, une herbe courte et fleurie.

Mais il est important de décrire le mur. C'est un mur de pierres, très élevé. Au sommet, il n'y a pas de tessons pour empêcher les gens de passer, seulement des giroflées. Le mur est couvert de vigne vierge et de vigne aux raisins noirs et blancs.

Il n'y a qu'une seule porte, une grille en fer forgé, gracieuse et forte, et elle est fermée à clef.

(1) Au revoir, Mr. Morrow, et mes hommages à votre femme.

Une allée de sable fin conduit à la grille.

De l'autre côté du mur, il y a un sentier bordé de tamaris, un sentier qui monte de la mer, cette mer que la jeune fille ne peut voir — en collant son visage à la grille — que comme un triangle d'argent.

Or, un matin, le garçon est monté de la mer, par le chemin, et il s'est arrêté à la grille.

Or, ce matin-là, la fille a marché le long de l'allée, vers la grille.

Et ils se sont regardés.

Ils ont voulu se rejoindre. Mais la grille était fermée.

— « As-tu la clef ? » Mais elle n'avait pas la clef. Alors il a essayé d'escalader la grille. Mais les rinceaux se sont faits glissants, l'obligeant à redescendre. Elle a essayé à son tour. Mais le fer forgé s'est fait berceau pour la soutenir, puis l'a doucement reposée à terre.

Il a tenté de grimper sur le mur. Mais les pierres se sont soudées, en un mur de verre étincelant et inattaquable, et il n'a pas trouvé de prise.

Elle a voulu monter en s'aidant du feuillage. D'abord ils ont cru qu'elle allait réussir. Mais quand elle a été au sommet du mur et qu'elle a voulu l'enjamber, les vignes — vigne vierge, vigne épouse — se sont mises à pousser. Quand elle s'est vue à dix mètres du sol, elle est redescendue.

Ils se sont regardés encore, lui devant, elle derrière la grille.

— « Attends, » ordonna-t-il.

Il revint avec un serrurier, qui avait dans sa besace mille, et trois, clefs différentes. Quand le serrurier les eut toutes essayées, les mille, et les trois, sans même pouvoir introduire le pêne d'une seule, il prit une empreinte avec de la cire, et limant une pièce d'acier neuf, il fit une clef d'après l'empreinte. Mais cette clef non plus ne put entrer dans le trou de la serrure.

Alors le garçon s'assit sur les cailloux du chemin.

Alors la fille s'assit sur le sable de l'allée. Et ils se regardèrent en silence.

Comme midi sonnait, vint à passer un enfant. C'était un petit garçon tout nu, portant un parasol orange. L'enfant lança une pierre contre la grille, et cela fit un bruit de cloches.

— « Pauvres cloches, » dit l'enfant, « vous n'avez pas compris que cette serrure n'est pas faite pour être ouverte par une clef ? »

Quand l'enfant fut hors de vue, le garçon plein d'espoir murmura : « Sésame, ouvre-toi ! » mais les conjurations et les rites n'y firent rien. Le jour passait, ils restaient assis et ne se parlaient pas.

Tandis que le soleil se couchait sur le triangle de mer, devenu rose, un vieillard monta vers eux. Il vit la fille décoiffée, et le garçon dont la barbe bleuissait les joues, et la grille entre eux. Et, les voyant, il se mit à rire. Quand il eut fini de rire — ce ne fut pas bientôt — il dit au garçon : « Viens. » Le garçon le suivit jusqu'au village, jusqu'à l'échoppe du serrurier.

— « As-tu un crayon ? » dit le vieil homme. « Dessine une clef. »

Le garçon n'osa pas protester, ni le serrurier, quand le vieillard ajouta : « Forge une clef qui ressemble à ce dessin. »

Quand le garçon eut la clef neuve dans la main, le vieillard ouvrit la porte de la boutique : « Adieu. Tu as maintenant une clef qui n'a pas été faite pour ouvrir une serrure. »

Le garçon revint au jardin, la grille était ouverte.

P. T. T.

J'ÉTAIS venu à B... pour six semaines de vacances. Je n'y connaissais âme qui vive et je ne parlais pas la langue. Mais, en dépit de tout, je comptais sur ma bonne mine pour me procurer quelque gracieuse aventure. Du reste, si je devais rester seul, j'occuperais mes journées sur la plage et dans les montagnes.

Au bout de trois jours, j'avais rempli mon programme, et au-delà, je m'étais doré et salé dans l'eau et le soleil, je projetais une ascension d'un pic assez fameux, et sur la plage comme dans les bars, une blonde indigène me tenait compagnie.

Mais, au matin du quatrième jour, je découvris avec ennui la perte de mon passeport. Il ne me restait plus qu'à télégraphier au consul de France pour obtenir un duplicata. Le portier de l'hôtel m'indiqua le chemin de la poste.

Naturellement, dans cette ville inconnue, je me trompai de route. Et comme toujours en pareil cas, pas moyen de trouver un guide. A croire que pas un habitant de B... ne connaissait le français.

Je tentai de me faire comprendre par gestes. Mais j'eus beau tenir un discours imaginaire à un invisible téléphone, faire mine de jeter dans un simulacre de boîte une lettre fantôme, les passants gardaient visage de bois, puis me plantaient là, avec un signe de tête découragé. Après plusieurs essais infructueux, je sortis mon calepin, et écrivis, en majuscules : « POSTE ? » Sans plus de succès.

J'eus alors une illumination, et sous le mot « poste », j'inscrivis le sigle « P. T. T. »

J'abordai un premier passant, qui me rendit mon carnet avec un geste que j'interprétai difficilement : ignorance, ou refus ? Le second laissa tomber l'agenda et, sans s'excuser, partit à grandes enjambées. Mais la troisième, une vieille dame à l'air grand-maternel, me regarda fixement. Elle eut un geste interrogatif, l'air de dire : « Vous y tenez vraiment ? » Je hochai la tête vigoureusement et la vieille dame me mena à travers la ville, se retournant de temps à autre avec un sourire où je crus distinguer une vague pitié.

Les ruelles devenaient de plus en plus étroites. Parfois, d'un lambeau de ciel, tombait une coulée de soleil brûlant entre les maisons noires. Au détour d'une rue, j'aperçus une place inondée de lumière, où trônait une immense bâtisse. Au-dessus de la porte, trois lettres gravées : P. T. T.

Je cherchai des yeux la bonne dame pour la remercier, mais elle n'était plus là. Je poussai la porte, et me trouvai dans le plus vaste bureau de poste que j'aie jamais vu.

Le long d'un mur, s'alignaient par vingtaines les cabines téléphoniques. La salle, pavée d'une très belle mosaïque, était partagée en deux par une rangée de guichets. Je constatai avec étonnement qu'ils n'étaient pas numérotés, et que je ne parvenais pas à les compter. Il semblait que les extrémités de la salle fussent en train de reculer continuellement, faisant naître de nouveaux guichets.

Il n'y avait pas de clients et le silence était total. Je traversai la salle et m'approchai d'un guichet. Derrière le rhodoïd, il y avait une table. Sur la table, des fiches d'expédition, des formules de télégrammes, des registres, des tampons, un crayon à bille. Mais derrière la table, il n'y avait personne.

Le guichet voisin était vide également, et le troisième aussi. J'ai pris peur. Ce n'était tout de même pas normal. Mais la porte était grande ouverte sur la rue...

J'ai pris le parti d'attendre, devant un guichet marqué « *Télégrammes* ». Et brusquement, il y a eu quelqu'un. Pas quelqu'un assis sur la chaise derrière la table, de l'autre côté du rhodoïd. Non, j'ai vu toute la rangée de guichets, avec un employé derrière chacun, un employé en blouse grise avec des manchettes protectrices, et devant les guichets, côté public, des tas de clients. Et tout aurait été normal si, détournant brusquement la tête, je n'avais vu distinctement la mosaïque à travers clients et employés.

De l'autre côté de mon guichet, l'employé me tendait une formule et un stylo-bille, attendait en faisant des comptes, puis reprenait la formule remplie, comptait les mots et enregistrait le télégramme dans le cahier à cet usage. Puis il prit le tampon de la poste et l'appliqua sur la formule.

J'ai levé les yeux vers une glace qui se trouvait au fond de la salle. Je m'y suis vu. J'ai vu que le tampon était sur mon front, et je devenais de plus en plus petit, et le tampon était de plus en plus grand. Quand je suis devenu tampon, j'ai pu lire :

« *Poste Télépathe Téléphage...* »

LA MAISON ET LA CORDE

A peine Michel eut-il pénétré dans le bois que sa tristesse disparut. C'est que ce bois était vraiment charmant : un tapis de fin gazon couvrait le sol, des arbres au feuillage léger tamisaient à peine le soleil. Dans le gazon, il aperçut les derniers muguets, les dernières clochettes bleues de la saison. Et plus il avançait, plus la forêt bruissait de vie, plus les fleurs dans l'herbe devenaient fraîches et nombreuses. Une poule faisane s'envola sous ses pieds, une biche s'arrêta à deux pas de lui. Comme il arrivait à une clairière entourée de neuf chênes, il vit un cercle de terre nue, bordé de campanules géantes.

— « Tiens, » dit-il à haute voix, « un anneau de fées ! C'est vraiment la forêt de l'enchantement. Y a-t-il un gardien ? » Il eut un rire ironique, et un coucou chanta en réponse.

Il continua de marcher, ayant oublié depuis longtemps son rendez-vous. Sa montre du reste était arrêtée. Il fut surpris quand d'un coup le soleil s'éteignit. Mais la forêt ne tendait pas de pièges, et il ne changea pas d'allure. Après quelques minutes d'obscurité totale, la lune se leva. La forêt, la nuit, était plus accueillante, plus vivante encore que le jour. Un oiseau siffla, et Michel sut qu'il était égaré. Il eut la pensée furtive et insolite qu'il était dans la forêt pour toujours : cela n'avait rien pour l'effrayer.

Ce fut juste quand il se sentit fatigué qu'il aperçut la maison. En dépit de ses volets fermés, elle paraissait habitée, ou au moins habitable. Il ouvrit la porte qui n'était pas fermée à clef, tout surpris que nul n'ait répondu au son de la cloche.

— « C'est au moins la maison des trois ours... »

Mais il n'y avait pas de repas préparé. Simplement, près du seuil, un bougeoir et des allumettes. Michel alluma, et vit que la pièce était totalement vide. Il visita toute la maison sans trouver un seul meuble ; mais dans la chambre la plus vaste, il y avait un coussin noir, sur lequel était lovée une corde. Près du coussin, il y avait une soucoupe vide.

Quand il se prit à dire : « Oh ! elle a tout bu ! » il ne comprit pas quelle mouche l'avait piqué. Mais le fait est que la soucoupe se remplit de lait, puis se vida lentement. Michel se persuada qu'il avait mal vu, que la bougie lui jouait de sales tours ; du reste, vue de près, la corde était une brave, honnête corde.

En fouillant la maison, il découvrit un petit appentis — l'ancienne cuisine ? — et par terre, une botte de paille qu'il déroula et dont il se fit une épaisse litière.

Il s'endormit difficilement ; non que la maison fût pleine de bruits suspects. Il n'y eut ni craquements, ni raclements de chaînes ; pas de chouettes hululant, pas de vent sifflant lugubrement à travers des planches mal jointes ; pas même le silence sinistre qui précède les drames. Mais Michel refusait d'être dupe de cette atmosphère paisible. Il n'avait pas peur à proprement parler. Rien qu'un sentiment intolérable d'attente, d'il ne savait quoi. Cette maison ne pouvait pas être aussi banale — pas dans la forêt d'enchantement. Il y avait quelque part un sésame ignoré ; et il ne savait pas s'il désirait ouvrir la porte ou la barricader.

Rien d'anormal ne vint l'éveiller, et il dormit fort tard. Au matin, il rajusta ses vêtements, et s'apprêta à quitter la maison abandonnée avant l'orage qui menaçait. Mais à peine avait-il quitté la maison que pluie et vent se déchaînèrent. Il rentra en courant se mettre à l'abri et s'exclama : « Ce n'est évidemment pas très confortable, mais je veux être pendu si je sors par un temps pareil. »

Il y eut un léger sifflement, la corde se déroula, et glissa par la porte entrouverte. Les murs se mirent à frémir et à se couvrir de taches colorées ; tout autour de la chambre, formant un anneau infranchissable, il y eut

soudain une douzaine de sorcières, vêtues de lambeaux de soie rouge, et de leurs cheveux noirs ou roux. Derrière les cheveux répandus, deux douzaines d'yeux clairs, immenses, menaçants, le regardaient ; deux douzaines de mains blanches et fines se tendaient vers lui à travers le lisse rideau des chevelures éparses.

Michel ouvrit la bouche pour crier, et s'entendit dire d'une voix nette qu'il ne reconnut pas pour sienne :

« *Il ne faut pas parler de pendu dans la maison d'une corde.* »



L'homme qui n'oubliait jamais

(*The man who new forgot*)

par ROBERT SILVERBERG

Les mémoires extraordinaires « eidétiques » (qui retiennent tout) existent pratiquement dans la réalité. Nous connaissons personnellement des spectroscopistes à qui on peut citer un nombre de six chiffres choisis au hasard et qui vous répondront par exemple, sans jamais se tromper : « C'est la longueur d'onde de la transition interdite du titane trois fois ionisé, que l'on observe dans l'étoile R de la Nébuleuse d'Andromède »...

Le Professeur Robert Tocquet a consacré à ce phénomène un livre remarquable : « 2+2 = 4 » (éditions Amiot). Robert Silverberg, dont vous avez lu « La sangsue » *dans notre numéro 53, exagère à peine le phénomène pour en tirer des effets sociaux et psychologiques captivants.*



IL vit la jeune fille qui attendait dans la file, devant un grand cinéma de Los Angeles ; c'était un matin brumeux ; un mardi.

Elle était mince, petite et pâle, avec des cheveux de lin, et elle semblait être seule. Il se souvenait d'elle, évidemment.

Il savait qu'il commettait une bêtise, mais n'en traversa pas moins la rue en direction de la file d'attente.

— « Hallo ! » dit-il.

Elle se retourna, le regarda fixement et se passa une seconde la langue sur les lèvres.

— « Je ne crois pas que... »

— « Tom Niles. Pasadena, Saint-Sylvestre 1955. Vous étiez assise à côté de moi. Ohio a battu Californie, 20 à 7. Vous ne vous rappelez pas ? »

— « Un match de football. Mais je ne vais jamais... je m'excuse, mais... »

Quelqu'un sortit de la file et s'avança vers Niles, le visage menaçant. Niles n'insista pas. Il eut un sourire contrit.

— « Pardonnez-moi, j'ai dû me tromper. Je vous ai pris pour une jeune fille que je connais... une miss Bette Torrance. Pardonnez-moi. »

Il s'éloigna rapidement. Il n'avait pas parcouru trois mètres qu'il entendit une exclamation de surprise : « Mais, *je suis* Bette Torrance ! » Il poursuivit son chemin.

Evidemment, après vingt-huit ans, j'aurais du m'en douter, songea-t-il avec amertume. Mais j'oublie toujours le fait essentiel... que si moi je me souviens des gens, ils ne se souviennent pas forcément de moi...

Il tourna d'un pas lourd le coin de la rue et s'engagea dans une artère nouvelle, dont les magasins lui étaient totalement inconnus et que, par conséquent, il n'avait jamais prise auparavant. Son esprit, reprenant son degré d'activité normale encore stimulée par l'incident du cinéma, commença à dévider un rouleau de souvenirs, comme la bonne machine qu'il était.

1er janvier 1955, Rose Bowl Pasadena, Californie G 126 ; chaleur, humide ; arrivé au stade à 12 heures 03 de l'après-midi. Seul. Jeune fille à côté de moi portant une robe de coton bleu, des sandales blanches, arborant l'emblème de la Californie du sud. Lui ai parlé. Nom : Bette Torrance, étudiante à Southern Cal. Avait rendez-vous avec un garçon retenu chez lui par la grippe. A insisté pour qu'elle voie le match sans lui. Le siège à côté d'elle était vide. Lui ai acheté un hot dog. Vingt cents (sans moutarde).

Il y en avait encore bien davantage. Niles se força à ne pas y penser. Il y avait aussi le rapport quasi sténographique de leur conversation, ce jour-là.

« ... J'espère que nous serons vainqueurs. J'ai vu le dernier match que nous avons gagné, il y a deux ans... »

— « Oui, c'était en 1953. Southern Californie, 7, Wisconsin, O... et deux victoires en 1944 contre Washington, en 1945 contre Tennesse... »

— « Seigneur, vous vous y connaissez en football ! Vous avez appris par cœur la liste des résultats ? »

Et les vieux souvenirs. Le cri ironique de Joe Merritt, en cette chaude journée d'avril 1937 : *Qui es-tu ? Einstein ?* Et Buddy Call déclarant d'un ton acide, le 8 novembre 1939 : *Voici venir Tommy Niles, la machine humaine à calculer ! Ne le ratez pas !* Et la douleur aiguë d'une boule de neige durcie l'atteignant juste au-dessous de la clavicule gauche, une douleur qu'il pouvait évoquer aussi aisément que tous les souvenirs pénibles qu'il portait en lui. Il fit une espèce de grimace et ferma brusquement les yeux, comme si, en cette matinée brumeuse, dans cette rue de Los Angeles, il avait été frappé par cette balle glacée.

On ne le surnommait plus la machine humaine à calculer. Maintenant, c'était le magnétophone humain. Les termes de dérision suivaient la marche du progrès. Mais Niles lui-même ne changeait pas. Le Garçon au Cerveau-Eponge était simplement devenu l'Homme au Cerveau-Eponge et il n'avait pas perdu ce don épouvantable.

Son cerveau surchargé lui faisait mal. Il aperçut une petite voiture de sport, jaune, arrêtée à l'autre bout de la rue, la reconnut comme appartenant à Leslie F. Marshall, 26 ans, blond, yeux bleus, acteur à la télévision, ayant à son actif...

Avec une grimace, Niles coupa le circuit et effaça les détails qui surgissaient dans sa mémoire. Il avait rencontré Marshall une fois, six mois auparavant, chez un ami commun — un *ancien* ami commun. Niles avait du mal à garder des amis. Il avait parlé pendant dix minutes peut-être avec l'acteur et il avait enregistré mentalement, comme le reste, cette conversation.

Il était temps de partir, songea Niles. Il habitait depuis dix mois à Los Angeles. Le fardeau des souvenirs accumulés devenait trop lourd. Il saluait trop de gens qui l'avaient oublié depuis longtemps. (Maudite soit mon apparence d'Américain moyen, avec ses un mètre soixante-dix, ses 70 kilos, ses yeux et ses cheveux bruns, ses traits banals, sans signes particuliers, sauf les cicatrices qu'on ne voit pas, celles de l'âme.) Il envisagea de retourner à San Francisco, puis se ravisa. Il y était allé un an seulement auparavant. Le temps était venu de filer à nouveau vers l'est.

Çà et là, à travers le continent américain, vagabonde Thomas Richard Niles, le Hollandais Volant, le Juif Errant, le Fantôme du Passé, le Magnétophone humain.

Il sourit à un gamin qui lui avait vendu un exemplaire de l'*Examiner*, le 13 mai passé, reçut en retour l'habituel regard étonné, et se dirigea vers le prochain arrêt d'autobus.

Le long voyage de Niles avait commencé le 11 octobre 1929, dans la petite ville de Lowry Bridge, en Ohio. Il était le troisième de trois enfants nés de parents apparemment normaux : Henry Niles (né en 1896), Mary Niles (née en 1899). Son frère et sa sœur aînés n'avaient témoigné d'aucune disposition particulière. Mais lui, si.

Cela commença dès qu'il fut capable de former des mots ; une voisine, assise sous le porche de sa maison, avait jeté un regard dans le jardin où il jouait et s'était exclamée : « Regardez comme il est grand, Mary ! »

Il n'avait pas encore un an. Et il avait répété, exactement sur le même ton : « Regardez comme il est grand, Mary ! »

La chose avait fait sensation, bien qu'il n'eût pas parlé, en fait, mais simplement répété les mots, comme un perroquet.

Il passa ses douze premières années à Lowry Bridge. Plus tard, il se demanda comment il avait pu y demeurer si longtemps.

Il entra à l'école à quatre ans, parce qu'il n'y avait pas moyen de l'en empêcher. Ses camarades avaient cinq ans ou plus ; ils lui étaient physiquement supérieurs, et nettement inférieurs dans tous les autres domaines. Il savait lire ; il savait écrire, bien que ses doigts enfantins eussent du mal à tenir la plume. Et il pouvait se souvenir.

Il se souvenait de tout. Des querelles entre ses parents, dont il était capable de répéter chaque mot à qui voulait l'entendre, jusqu'au jour où son père menaça de le tuer s'il continuait. Cette menace non plus, il ne l'oublia pas. Il se rappelait les mensonges de ses frère et sœur et se donnait le plus grand mal pour les remettre dans le droit chemin. Mais il apprit éventuellement à n'en rien faire. Il se rappelait ce que les gens avaient dit et les reprenait lorsque, par la suite, ils déviaient de leurs opinions originales.

Bref, il se rappelait TOUT.

Lorsqu'il lisait un livre, le livre s'imprimait en son esprit. Lorsque le professeur posait une question basée sur la leçon du jour, le bras maigre de Tommy Niles se levait avant même que les autres eussent seulement assimilé la question. Son professeur finit par lui faire comprendre qu'il ne devait pas répondre à *toutes* les questions, même s'il en connaissait la

réponse. Il y avait vingt autres élèves dans la classe. Eux aussi firent comprendre la même chose à Tom, dans la cour de l'école.

Il gagna le concours de récitation organisé par l'Ecole du Dimanche. Barry Harman avait étudié pendant des semaines dans l'espoir de gagner les gants de boxe promis par son père s'il se classait premier, mais lorsque vint le tour de Tommy Niles, il attaqua par... *Au commencement, Dieu créa le Ciel et la Terre,* et continua le texte de la Genèse qu'il aurait probablement achevée jusqu'au bout si l'examineur, suffoqué, ne lui avait pas coupé la parole en le déclarant vainqueur.

Barry Harman n'eut pas ses gants ; ce qui ne l'empêcha pas de pocher l'œil de Tommy.

Il commençait à se rendre compte qu'il était différent des autres. Il lui fallut un certain temps pour s'apercevoir que les gens étaient sans cesse en train d'oublier quelque chose et qu'au lieu de l'admirer, lui, pour sa mémoire phénoménale, ils le haïssaient. Il fut difficile à ce gamin de huit ans de comprendre le pourquoi de cette haine, mais il finit par y arriver et à partir de ce moment, il prit soin de cacher ce don.

Au cours de ses neuvième et dixième années, il s'efforça de devenir un être normal et il y parvint presque ; les autres cessèrent de lui flanquer des raclées après l'école et il obtint quelques carnets médiocres, au lieu des habituelles rangées de 10 sur 10. Oui, il grandissait puisqu'il apprenait à dissimuler. Les voisins poussèrent des soupirs de soulagement : cet infernal Tommy Niles avait cessé de faire des stupidités.

Mais, intérieurement, il demeurait le même. Et il comprit qu'il serait bientôt obligé de quitter Lowry Bridge.

Il connaissait trop bien tout le monde. Dix fois par semaine, il prenait les gens en flagrant délit de mensonge, même Mr. Lawrence, le pasteur, qui avait une fois refusé une invitation chez ses parents en disant : « Il faut que j'écrive mon sermon pour dimanche, » alors que Tommy l'avait entendu dire, trois jours plus tôt, à miss Emery, sa secrétaire, qu'il avait, sous le coup de l'inspiration, rédigé trois prônes sans désemparer, ce qui allait lui permettre de se reposer un peu pendant le reste du mois.

Ainsi, même Mr. Lawrence mentait. Et il était le meilleur de tous. Quant aux autres...

Tommy attendit d'avoir douze ans ; il était grand pour son âge et se croyait capable de se débrouiller tout seul. Il emprunta vingt dollars à la soi-disant caisse secrète, fourrée au fond du placard de la cuisine (et à laquelle sa mère avait fait allusion devant lui, cinq ans plus tôt) et un matin, vers trois heures, il sortit silencieusement de chez lui. Il prit le train de nuit pour Chillicothe. L'aventure commençait...

*
* *

Il y avait une trentaine de personnes dans le car partant de Los Angeles. Niles était assis, seul, dans le fond, sur le siège au-dessus de la roue arrière. Il connaissait le nom de quatre des passagers, mais persuadé qu'eux ne se souvenaient pas de lui, il ne leur adressa pas la parole.

La vie était bien compliquée. Si l'on disait bonjour à quelqu'un qui vous avait oublié, il vous prenait pour un farceur ou un tapeur. Et si vous croisiez quelqu'un sans lui parler, croyant à tort qu'il vous avait oublié, alors il vous prenait pour un poseur. Niles oscillait une demi-douzaine de fois par jour entre ces deux extrêmes. Il saluait quelqu'un — comme cette Bette Torrance, mettons — et en recevait un regard indifférent ; ou bien il passait devant quelqu'un, croyant que la personne ne se souvenait pas de lui, et tandis qu'il s'éloignait, il entendait des paroles irritées : « Alors, pour qui diable vous prenez-vous ? »

Il était donc assis seul, ballotté de haut en bas à chaque tour de roue, et la valise qui contenait ses affaires sautait, elle aussi, dans le filet au-dessus de sa tête. C'était un des avantages de son talent : il n'avait pas besoin de prendre grand-chose avec lui. Les livres lui étaient inutiles, une fois qu'il les avait lus, et point n'était besoin d'amasser d'autres choses ; elles lui devenaient vite trop familières.

Il regarda les poteaux indicateurs. Le Nevada, déjà. La fuite lassante, infinie, recommençait.

Il ne pouvait jamais rester longtemps dans la même ville. Il fallait qu'il aille dans un endroit nouveau, où aucun souvenir ne l'accueillerait, ni personne. Au cours des seize années qui s'étaient écoulées depuis son départ de chez lui, il avait parcouru des milliers de kilomètres.

Il évoqua l'un des emplois qu'il avait occupés.

Il avait été correcteur d'épreuves pour une maison d'édition de Chicago. Il faisait la besogne de deux hommes. En général, un homme lit le texte manuscrit tandis que l'autre vérifie sur épreuves. Niles avait simplifié cette méthode : il lisait une fois le manuscrit, le savait par cœur, et vérifiait ensuite sur les épreuves si ça collait. Ce travail lui rapporta 50 dollars par semaine pendant un certain temps, jusqu'au jour où il se remit en route.

Il avait également paru comme phénomène de foire dans un cirque ambulant qui faisait le trajet régulier entre l'Alabama et la Géorgie. Niles avait été vraiment à court d'argent, à l'époque. Il se rappelait comment il avait eu l'emploi : en s'accrochant aux basques du patron du cirque pour le supplier de lui faire faire un essai. « Lisez-moi n'importe quoi, n'importe quoi ! Je me souviens de tout ! » Le patron avait été sceptique mais avait fini par céder lorsque Niles était presque tombé d'inanition dans son bureau. Il lui avait lu un éditorial tiré d'un hebdomaire local et Niles l'avait répété, mot pour mot. Il eut le poste, 15 dollars par semaine plus la nourriture, et on l'installa dans une petite cabine, sous une banderole où était écrit : « Le magnétophone humain. » Les gens lui lisaient ou lui disaient quelque chose et il le répétait. Le travail était monotone. Parfois les gens dévidaient des obscénités, et la plupart du temps ils étaient incapables de se rappeler une minute plus tard ce qu'ils venaient de dire. Il resta quatre semaines dans le cirque et quand il partit, personne ne le regretta beaucoup.

Le car roulait dans la nuit brumeuse.

Niles avait eu d'autres situations, parfois bonnes, parfois mauvaises. Aucune n'avait duré très longtemps. Il avait eu aussi des aventures senti-

mentales qui n'avaient pas duré longtemps non plus. Toutes les femmes avaient découvert sa mémoire anormale — même celles auxquelles il avait essayé de la cacher — et peu après, elles l'avaient abandonné. Aucune ne pouvait rester avec un homme qui n'oubliait jamais, qui pouvait toujours retirer du réservoir de son cerveau les erreurs commises par vous la veille et vous les jeter à la figure. Un homme doué d'une mémoire parfaite n'est pas apte à vivre au milieu d'êtres humains imparfaits.

Oublier, c'est pardonner, se dit-il. Le souvenir des injures et des torts s'efface, on recommence à zéro. Mais lui, qui n'oubliait jamais rien, ne pouvait pas pardonner.

Il ferma les yeux un instant et appuya sa nuque contre le siège en cuir dur. Le rythme régulier de la voiture le berça et il s'endormit. Le sommeil donnait le repos à son esprit : il ne rêvait jamais.

A Salt Lake City, il descendit, la valise à la main, et suivit la première direction qui s'offrit à lui. Il n'avait pas voulu aller plus loin. Tout son argent se montait à 63 dollars et il fallait les faire durer.

Il trouva un emploi de plongeur dans un restaurant, y resta assez longtemps pour économiser cent dollars et repartit, cette fois par auto-stop, en direction de Cheyenne. Là il demeura un mois, puis prit le car pour Denver et de Denver, pour Wichita.

De Wichita à Des Moines... etc... jusqu'à Indianapolis. Ces pérégrinations n'avaient rien de nouveau pour lui. Il fêta mélancoliquement ses vingt-neuf ans, seul, dans une pension de famille d'Indianapolis, un jour pluvieux d'octobre, et pour se remonter un peu le moral, il évoqua les souvenirs de son quatrième anniversaire... l'un des rares jours vraiment heureux de son existence.

Tout le monde était là, ses parents, ses camarades, son frère Hank qui, à huit ans, avait déjà l'air solennel, et sa sœur Marian. Il y avait eu des bougies, des cadeaux, des gâteaux, du punch. Mrs. Heinsohn, la voisine, avait déclaré : « C'est déjà un petit homme ! » et ses parents l'avaient regardé d'un air épanoui. On avait chanté, on s'était bien amusé. Après, lorsque le dernier jeu avait été joué et le dernier cadeau admiré, que les enfants étaient repartis, les grandes personnes avaient fait cercle et parlé du nouveau Président et de toutes les choses étranges qui se passaient dans le pays.

Et le petit Tommy, assis au milieu du plancher, avait écouté, enregistrant chaque mot, et rayonnant de bonheur, parce que ce jour-là, personne ne lui avait fait de la peine. Il alla se coucher, tout joyeux.

Niles évoqua deux fois cette petite fête, comme un vieux film qu'il aurait aimé : la bande ne s'abîmait jamais, l'enregistrement était aussi net qu'au premier jour. Il avait encore dans la bouche le goût douceâtre du punch, il revivait la chaleur de cette journée où, une fois n'est pas coutume, les autres lui avaient permis d'être heureux.

Finalement, il laissa s'estomper cette vision joyeuse et se retrouva seul, dans une minable chambre meublée d'Indianapolis, par un après-midi sans soleil.

Joyeux Anniversaire, songea-t-il amèrement. Joyeux Anniversaire !

Il fixa le mur verdâtre où une médiocre reproduction d'un Corot pendait de guingois. « J'aurais pu être une personnalité, se dit-il, une des merveilles du monde. Et je ne suis qu'un phénomène obscur, qui gîte dans des chambres sur cour, et je n'ose pas faire savoir au monde ce dont je suis capable. »

Il pêcha dans sa mémoire et en tira la 9e Symphonie de Beethoven, telle qu'il l'avait entendue, dirigée par Toscanini, à Carnegie Hall, un jour où il était de passage à New York. L'interprétation avait été bien meilleure que celle enregistrée sur disque, mais aucune bande sonore ne l'avait captée, cette fois-là ; ce miracle s'était évanoui aussi définitivement qu'une flamme que l'on a soufflée, mais il vivait encore dans le cerveau d'un être humain. Niles n'avait rien oublié : le fracas majestueux des timbales, la résonance des bassons introduisant la grande mélodie du final, et même le *couac* du cor d'harmonie qui avait dû tellement exaspérer le maestro, la toux agaçante d'un homme au premier balcon au moment le plus exquis de l'*adagio*, le craquement des chaussures de Niles lorsqu'il s'était penché en avant...

Oui, c'était bien de la « haute fidélité ». Il y a des compensations, songea-t-il. Mais de quel prix je te paie, ô Beethoven !

Trois mois plus tard, il arriva dans la petite ville, par une nuit froide et sans lune de janvier ; le vent de l'hiver soufflait du nord, pénétrant le mince pardessus de Niles et faisant de la valise légère un fardeau pour ses mains dégantées, engourdies de froid. Il n'avait pas eu l'intention de venir dans cette ville ; mais c'était un cas de force majeure, car il n'avait plus un sou. Son objectif c'était New York, où il pourrait vivre anonymement pendant des mois, où personne ne se formaliserait s'il oubliait de saluer quelqu'un dans la rue ou si, au contraire, il abordait quelqu'un qui ne se souvenait plus de lui.

Mais New York était encore à des centaines de kilomètres et semblait inaccessible, en cette nuit de janvier. Niles aperçut une enseigne : **B A R**. Il s'avança vers les lettres en néon. Il buvait rarement, mais il avait besoin de sentir la chaleur de l'alcool et peut-être le patron embaucherait-il un aide ; ou peut-être aurait-il une chambre à louer pour les quelques dollars que Niles possédait encore.

Il y avait cinq hommes dans le bar, des conducteurs de camions, à en juger par leur aspect. Niles posa sa valise près de la porte, frotta ses mains glacées et exhala un petit nuage blanc. Le patron l'accueillit cordialement :

— « Fait plutôt frisquet, hein ? »

Niles grimaça un sourire.

— « Je ne peux pas dire que j'étouffe. Donnez-moi quelque chose de chaud. Un grog avec double ration de rhum. »

Cela lui coûterait environ 90 cents. Il avait en poche 7 dollars et 34 cents.

Il prit dans ses mains le verre brûlant, but lentement, laissant l'alcool lui imprégner le gosier. Il songea à l'été au cours duquel il avait passé une semaine à Washington, une semaine torride — 35° à l'ombre — et ce souvenir l'aida à surmonter les effets psychologiques du froid.

Son corps se détendit, se réchauffa. Derrière lui, une discussion allait bon train.

— « ... Je te dis que Joe Louis a réduit Schmeling en bouillie la seconde fois. Il l'a mis K. O. au premier round ! »

— « Je te dis que non ! Louis l'a envoyé dans le cirage au 15e round seulement, à la seconde reprise. »

— « Il me semble que... »

— « Bon, je te parie dix dollars. »

L'autre se mit à rire.

— « Je ne veux pas prendre ton fric si facilement, mon vieux. Tout le monde sait qu'au premier round... »

— « Dix dollars, je te dis. »

Niles se retourna. Deux camionneurs, gaillards robustes en veste de cuir, se tenaient nez à nez. Automatiquement, Niles se souvint : *Louis avait mis Max Schmeling K. O., au premier round, au Yankee Stadium de New York, le* 22 *juin* 1938.

Il ne s'était jamais intéressé aux sports et surtout pas à la boxe, mais il avait jeté une fois les yeux sur un almanach sportif qui donnait la liste des combats remportés par Joe Louis.

Il regarda distraitement le plus costaud des deux hommes poser un billet de dix dollars sur le comptoir. L'autre fit de même. Puis le premier se tourna vers le barman :

— « Toi qui es malin, dis-moi qui a raison de nous deux ? »

Le barman était un petit homme d'un certain âge, au crâne dégarni, aux yeux sans expression. Il se mordit un instant les lèvres, haussa les épaules et finit par répondre :

— « Difficile de se rappeler. Y a bien vingt-cinq ans de ça ? »

Vingt, corrigea mentalement Niles.

— « Voyons, » reprit le barman. « Il me semble bien pourtant... Oui, oui. Il a fallu 15 rounds et les juges ont donné la victoire à Louis. Je me rappelle que ça a fait un raffut de tous les diables : les journaux ont dit que Joe aurait dû le démolir bien plus vite que ça. »

Un sourire de triomphe apparut sur le visage du gros camionneur. Il empocha lentement les deux billets de dix dollars.

L'autre homme se mit à brailler :

— « Hé ! Vous avez arrangé ça à l'avance, tous les deux ! Je sais fichtrement bien que Louis a mis l'Allemand K. O. au premier round. »

— « Tu as entendu ce que le gars a dit. L'argent est à moi. »

— « Non. » dit soudain Niles d'une voix paisible qui sembla pourtant résonner à travers la salle.

Mais tais-toi donc ! se disait-il fiévreusement. *Ça ne te regarde pas ! Ne t'en mêle pas.*

Mais c'était trop tard.

— « Qu'est-ce que vous dites ? » demanda celui qui avait perdu les dix dollars.

— « On vous a eu. Louis a bien gagné le combat en un round. C'était

le 22 juin 1938, au Yankee Stadium. Le barman confond avec le match Arturo Godoy, qui a duré quinze rounds. C'était en 1940. »

— « Ah ! j'en étais sûr ! Rends-moi mon argent ! »

Mais l'autre homme, sans prêter attention à cette injonction, s'était tourné vers Niles. Il avait un visage froid et des épaules carrées et déjà ses poings se crispaient.

— « Tu fais le malin, hein ? Tu es un expert en boxe ? »

— « Non. Il me déplaisait simplement de voir quelqu'un se faire rouler, » déclara Niles avec obstination. Il savait ce qui l'attendait. Le camionneur avançait vers lui du pas mal assuré d'un ivrogne. Le barman s'était mis à glapir ; les autres s'écartaient déjà.

Le premier coup atteignit Niles dans les côtes. Avec un grognement de douleur, il recula en chancelant, mais l'autre le saisit à la gorge et le giffla par trois fois. Il entendit vaguement quelqu'un crier : « Eh, lâche-le ! Il n'a rien fait de mal ! Tu veux le tuer ? »

Une dégelée de coups le fit se plier en deux ; son œil droit se mit à enfler : un poing s'écrasa dans son épaule gauche. Il tournoya et fit quelques pas à l'aveuglette, sachant que son cerveau enregistrerait pour toujours chaque seconde de ce supplice.

A travers ses yeux mi-clos, il vit des hommes s'efforcer de maîtriser le forcené. L'homme se débattait et envoya un dernier coup de pied dans l'estomac de Niles. Finalement, les autres l'entraînèrent.

Niles demeura seul au milieu de la salle, s'efforçant de rester debout et de résister à la douleur qui le poignardait dans tout le corps.

— « Vous vous sentez mieux ? » demanda une voix compatissante. « Ces types-là sont des brutes. Faut pas s'occuper d'eux. »

— « Ça va, » dit Niles péniblement. « Laissez-moi... reprendre... mon souffle. »

— « Asseyez-vous, et buvez quelque chose de chaud. Cela vous ravigotera. »

— « Non, » dit Niles. (*Je ne peux pas rester là. Il faut que je parte.*) « Je me sens mieux, » murmura-t-il sans conviction. Il prit sa valise, serra son manteau autour de lui et sortit du bar à pas lents.

Il n'avait pas fait cinq mètres que la douleur devint intolérable. Il s'affaissa brusquement et tomba, face en avant, dans la nuit, sentant la terre gelée contre sa joue. Il essaya vainement de se relever. Il demeura là, à se rappeler toutes les souffrances de sa vie, les coups, les cruautés et quand le poids des souvenirs devint trop lourd, il perdit connaissance.

*
* *

Le lit était chaud, les draps propres et frais. Niles revint lentement à lui, éprouva un instant une sensation de dépaysement, puis son infaillible mémoire lui fournit tous les détails sur l'incident et il comprit qu'il était à l'hôpital.

Il essaya d'ouvrir les yeux ; l'un, tuméfié, demeura fermé, mais les paupières de l'autre s'entrouvrirent.

Il était dans une petite chambre — pas celle d'un hôpital ultra-moderne de grande ville, mais dans celle d'une clinique modeste de province, avec un plafond à moulures et des rideaux de macramé à travers lesquels filtrait le soleil de l'après-midi.

Ainsi on l'avait trouvé et transporté à l'hôpital. Heureusement, car il aurait pu mourir dehors, dans la neige. Mais quelqu'un avait alerté l'hôpital. Ce n'était pas souvent que son prochain s'était donné le mal de lui venir en aide ; la façon dont il avait été traité la veille, dans le bar — était-ce la nuit dernière ? — était typique du comportement des êtres humains à son égard. En vingt-neuf ans, il n'avait pas entièrement réussi à apprendre l'art du camouflage et de la dissimulation et il en avait subi les conséquences. Il avait tant de mal à se rappeler — lui qui n'oubliait rien — que les autres ne lui ressemblaient pas et qu'ils lui en voulaient d'être différent.

Il se tâta les côtes avec précaution. Non, aucune ne semblait être brisée ; des contusions seulement.

D'ici un jour ou deux, on le laisserait sans doute repartir.

Une voix joyeuse s'exclama :

— « Ah, vous êtes réveillé, Mr. Niles ! Vous vous sentez mieux ? Je vais vous faire du thé. »

Il leva les yeux et ressentit une sorte de pincement au cœur. C'était une infirmière d'une vingtaine d'années, une novice, peut-être, avec des cheveux blonds bouclés et de grands yeux bleus clairs. Le sourire qu'elle adressait à Niles n'était pas simplement professionnel.

— « Je suis miss Carroll, votre infirmière de jour. Tout va bien ? »

— « Oui, » dit Niles d'un ton hésitant. « Où suis-je ? »

— « A l'hôpital général du district. On vous a amené hier soir, tard... Vous avez dû être attaqué et abandonné près de la Nationale 32. Une chance que Mark McKenzie soit allé promener son chien. » Elle le considéra gravement. « Vous vous rappelez ce qui vous est arrivé ? Je veux dire... le choc... entraîne parfois... l'amnésie. »

Niles se mit à rire.

— « Rien à craindre de ce côté-là. Je suis Thomas Richard Niles. Et je me rappelle fort bien ce qui s'est passé. Je suis très esquinté ? »

— « Contusions superficielles, léger choc nerveux, début de gelure. Vous vous en tirerez. Le Docteur Hammond va vous faire passer un examen général lorsque vous aurez mangé. Je vais vous apporter du thé. »

Niles regarda la fine silhouette disparaître dans le couloir.

Charmante fille, se dit-il, jolis yeux, alerte, *vivante.*

Le vieux cliché : le malade qui s'éprend de son infirmière. Mais elle n'est sûrement pas pour moi, hélas !

Brusquement la porte se rouvrit et la jeune fille réapparut apportant le thé.

— « J'ai une surprise pour vous, Mr. Niles. Vous ne devinerez jamais... Une visite. Votre mère. »

— « Ma mère ! »

— « Elle a lu un petit entrefilet sur vous dans le journal local. Elle

attend dehors. Il paraît qu'elle ne vous a pas vu depuis seize ans ! Je vous l'envoie tout de suite ? »

— « Oui. » dit Niles d'une voix sans expression. L'infirmière repartit.

— « Mon Dieu ! » songeait-il. « Si j'avais su que j'étais si près de la maison ! Je n'aurais jamais dû revenir en Ohio ! »

La dernière personne qu'il voulait voir, c'était sa mère, la femme qui l'avait mis au monde. Il se mit à trembler sous les couvertures. Le plus ancien et le plus terrible de ses souvenirs surgit de la sombre forteresse psychique où il croyait l'avoir emprisonné à jamais. Le passage soudain de la chaleur au froid, des ténèbres à la lumière, la claque sèche d'une lourde main sur ses fesses, la douleur crucifiante de savoir qu'il avait quitté son refuge, qu'à présent, il était... *vivant*.

Ce cri déchirant du nouveau-né résonna à nouveau en son esprit. Il ne pouvait oublier l'instant de sa naissance. Et sa mère était, songeait-il, la dernière personne qu'il pouvait absoudre puisqu'elle l'avait jeté dans cette existence exécrable.

Il redoutait le moment où...

— « Hallo, Tom. Il y a bien longtemps... »

Seize années avaient creusé des rides dans le visage maternel, rendu les joues plus flasques, les yeux bleus moins vifs, fait grisonner les cheveux bruns. Elle souriait. Et Niles constata, à son propre étonnement qu'il souriait à son tour.

— « Maman ! »

— « J'ai lu dans le journal qu'on avait transporté à l'hôpital un homme d'une trentaine d'années appelé Thomas Richard Niles. Alors, je suis venue voir si c'était toi. Et c'était bien toi ! »

Un mensonge lui vint à l'esprit, et il ne le repoussa pas, car c'était un pieux mensonge.

— « J'allais chez nous. Par auto-stop. Mais il m'est arrivé un petit ennui en route. »

— « Je suis heureuse que tu te sois décidé à revenir, Tom. Je suis si seule depuis la mort de ton père. Hank est marié, Marian aussi... Cela me réchauffe le cœur de te revoir. Je n'osais plus l'espérer. »

Il se demandait pourquoi la présence de sa mère ne soulevait en lui aucune haine, mais une joie sincère. Lui aussi était heureux de la revoir.

— « Comment as-tu été... toutes ces années, Tom ? Ça n'a pas dû être facile. Je le vois à ton visage. »

— « Non, ça n'a pas été facile. Tu sais pourquoi je me suis enfui ? »

Elle inclina la tête :

— « A cause de ta mémoire. Tu n'oublies jamais rien. Ton grand-père était comme ça aussi. »

— « Mon grand-père ! Mais... »

— « Tu tiens cela de lui. Je ne te l'ai jamais dit. Il ne s'entendait pas très bien avec nous. Il a quitté maman quand j'étais toute petite et je n'ai jamais su ce qu'il était devenu. Alors j'ai toujours pensé qu'un jour, tu disparaîtrais comme lui. Mais toi, tu es revenu. Es-tu marié ? »

Il secoua la tête.

— « Tu devrais y songer, Tom. Tu vas avoir trente ans. »

La porte s'ouvrit et un médecin à l'air compétent apparut.

— « Il faut vous en aller, maintenant, Mrs. Niles. Vous pourrez le revoir plus tard. Je vais l'examiner puisqu'il a repris connaissance. »

— « Oui, Docteur. » Elle lui sourit, puis sourit à son fils. « A bientôt, Tom. »

— « Au revoir, maman. »

Il s'adossa à son oreiller, fronçant les sourcils, tandis que le docteur le palpait sur toutes les coutures.

Je ne déteste pas ma mère. Il éprouvait une surprise heureuse et songeait qu'il aurait pu rentrer chez lui depuis longtemps. Il avait changé intérieurement, sans s'en apercevoir.

S'enfuir était la première phase du processus de croissance, une phase nécessaire. Mais revenir plus tard était le signe de la maturité. Il était revenu. Et il comprenait brusquement que pendant toute sa dure vie d'adulte, il s'était conduit comme un enfant.

Il possédait une faculté immense et terrible, trop grande pour lui, jusqu'alors. Se prenant pour une victime, il avait refusé d'admettre les défaillances des autres et eux s'étaient vengés en le haïssant. Mais il ne pouvait pas s'enfuir toute sa vie. Le temps était venu de grandir assez pour s'assimiler ce talent, d'apprendre à vivre avec lui au lieu de gémir et de se torturer volontairement.

Le temps était venu. Bien tard.

Son grand-père avait eu ce don. On ne le lui avait jamais dit. Ainsi c'était héréditaire. S'il avait des enfants, eux non plus n'oublieraient jamais.

Ou ce don sautait-il une génération ? Etait-il lié au sexe, comme l'hémophilie qui est transmise par les femmes ? Peu importait : il fallait apprendre la façon dont cette faculté se transmettait et la manière d'en tirer parti.

Ce qui importait, c'était que ce don ne mourrait pas avec lui. D'autres, moins susceptibles, moins sensibles que lui, lui succéderaient, qui sauraient évoquer de A à Z une symphonie de Beethoven ou une conversation vieille de dix ans. Pour la première fois depuis l'anniversaire de ses quatre ans, il ressentit une étincelle de joie. Le temps des périgrinations était terminé. Il était rentré chez lui. *Si j'apprends à supporter les autres, peut-être apprendront-ils à me supporter.*

Il évoqua tout ce qui lui manquait : une femme, une maison, des enfants...

« ... Quelques jours de repos, beaucoup de boissons chaudes et il n'y paraîtra plus, Mr. Niles, » dit le docteur. « Désirez-vous quelque chose ? »

— « J'aimerais voir l'infirmière, miss Carroll. »

Le docteur sourit et sortit. Niles attendit, tout à sa joie d'avoir dépouillé le vieil homme. Il brancha son cerveau sur le troisième acte des Maîtres Chanteurs et laissa la musique allègre et vibrante couler en lui comme une onde chaude.

Lorsque la jeune fille entra dans la pièce, il souriait, se demandant par quelles paroles il allait commencer sa cour.

(*Traduit par Catherine Grégoire.*)

Les fauteurs de paix

(*The peacemongers*)

par POUL ANDERSON

Comment peut-on ne pas aimer Poul Anderson ? Il nous semble à nous que c'est l'auteur moderne de science-fiction qui a les connaissances les plus vastes, la diversité de genre la plus grande et un maximum de sens de l'humour.

Il est habituel en matière de politique, lorsque les affaires d'un pays ou du monde ne vont pas, d'en accuser de mystérieuses sociétés secrètes qui provoquent les guerres, pour le compte des capitalistes ou des marchands de canons. Poul Anderson parodie cet aspect paranoïaque de notre époque avec sa société secrète de fauteurs de paix...



De nuit, vue d'en haut, l'énorme tache sale qui était Chicago devenait un fabuleux trésor semé au hasard, un million de joyaux scintillants, un poudroiement de fontaines d'or. Au centre flamboyait le nouvel Auditorium Municipal, transformé en une grande enseigne au néon. Royce regardait par la fenêtre de l'hélicoptère, essayant d'en distinguer les détails.

On y voyait un soldat, type du héros classique, musclé et résolu, repoussant de la pointe de sa baïonnette un monstre gigantesque semblable à une limace pourvue de crocs, tandis qu'une blonde aux jambes magnifiquement galbées, un bambin serré sur son sein généreux, l'encourageait du geste. La limace avait une face modelée sur le visage de Sam Royce, assez ressemblante pour qu'on ne pût s'y méprendre, mais pas assez pour qu'il y eût diffamation flagrante. La légende lumineuse proclamait :

SOUVENEZ-VOUS DES SAMOA !
CONCOUREZ A SAUVER LA PATRIE
ET CEUX QUI VOUS SONT CHERS.
GRAND MEETING LIBÉRAL CE SOIR.

— « Le moment est bougrement mal choisi pour nous réunir, » grommela Buechley. « Chicago va grouiller de Libéraux, vous ne croyez pas ? S'ils ont vent de notre conciliabule... »

— « Oh ! mon Dieu, » dit le petit Wald, dont les yeux habitués à scruter l'infini s'agitèrent derrière ses épais verres de contact. « Est-ce bien prudent ? »

Royce fit un sourire un peu appliqué.

— « La Tour a été construite pour soutenir un siège, » répondit-il. « Mais je ne crois pas que Larson lui-même ait pu découvrir que nous nous réunissons. »

— « Qu'est-ce qui s'est passé aux Samoa, de toute façon ? » s'enquit Buechley. Il n'était de retour sur la Terre que depuis deux jours et Royce ne l'avait pas laissé sortir pendant tout ce temps. « Ça m'a l'air d'un nouveau slogan national. »

— « C'en est un, » dit Royce. « C'est là que la flotte japonaise tout entière s'est rendue à nous l'année dernière, sans le moindre avertissement. »

Buechley laissa échapper un sifflement. Il n'était pas d'une nature scrupuleuse, mais quand la perfidie atteint de telles proportions, qui n'en serait épouvanté ?

— « J'imagine que cela a déclenché une crise ? » dit-il stupidement.

— « Je comprends ! » répondit Royce. « Si les puissances du Cincopac n'avaient pu éloigner la flotte russe et lui livrer combat... Nous y avons perdu la moitié de la nôtre. Brillante opération. L'amiral Harkness a été décoré pour cet exploit. Mais pendant quelque temps ç'a été la panique en bourse et le Parti Libéral s'en est trouvé revigoré. Si nous ne sommes pas capables de faire quelque chose, les Libéraux vont remporter un triomphe aux élections. Il ne restera pas une douzaine de sièges au Congrès pour les Réactionnaires. »

Le visage sombre, il fit prendre à l'hélicoptère la direction de la Tour Wilson et ne rouvrit pas la bouche avant d'avoir atterri sur le toit. Les membres de sa garde personnelle l'attendaient là, au-dessus de la ville, l'acier de leurs armes brillant d'un faible éclat. Il se dirigea vers un ascenseur, suivi de ses deux compagnons.

Wald passa sa langue sur ses lèvres.

— « Je me demande, » bredouilla-t-il. « Je me demande vraiment, Mr. Royce... Si votre plan devait être découvert... »

— « Ça suffit ! Je vous paye pour prendre des risques. »

— « Et pour vendre ma conscience de savant, » murmura Wald.

Buechley lui lança un regard sévère. L'astronome rentra en lui-même devant le colosse de l'espace.

Royce affecta de les ignorer. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Le meeting devait être déjà commencé. Larson, le candidat du Parti Libéral à la présidence, allait prendre la parole d'une minute à l'autre. L'homme était un fin démagogue. Quand il aurait terminé son discours, le nom de Réactionnaire, à Chicago, serait pour longtemps souillé de boue. Et dans tout le pays, les électeurs approuveraient de la tête devant leurs postes de télévision.

— « Les vieux isolationnistes ont la vie dure, » murmura Royce. « Leur rage les conserve. »

L'ascenseur les déposa tous les trois dans un couloir à l'épais tapis de peluche et aux murs recouverts de panneaux de chêne doré. Royce se dirigea rapidement vers la pièce du fond. De chaque côté de la porte, les gardes présentèrent les armes.

— « Tout le monde est déjà là, monsieur, » dit l'un.

— « Bien, » dit Royce. « Maintenant empêchez quiconque d'approcher. Et si l'un de vous fait la plus légère allusion à cette réunion, à quelque

moment que ce soit, je le ferai rôtir à petit feu pour lui apprendre à tenir sa langue. »

Il ajusta son épingle de cravate ornée d'un brillant, ouvrit la porte matelassée et fit son entrée dans la pièce où se trouvaient les hommes qui régnaient sur la Terre.

Ou leurs représentants, tout au moins. Quant à leur règne, il était précaire. Le Parti Réactionnaire dont Royce était le chef pouvait fort bien mordre la poussière aux prochaines élections ; Pérez pouvait se réveiller un de ces matins avec la contre-révolution grondant dans les rues de Buenos Aires ; le Collège des Commissaires du Peuple pouvait choisir un chef inclinant vers l'orthodoxie marxiste à la mort du vieux et débile Grigorovitch... La douzaine d'hommes en tenue de cérémonie qui se levèrent pour le saluer avaient une mine sévère.

Il referma la porte et donna un tour de clé à la serrure. De confortables fauteuils étaient disposés autour d'une longue table d'acajou ; des boissons et des sandwiches attendaient sur une desserte ; le mur extérieur, en verre dépoli sur toute sa longueur, laissait filtrer le scintillement féerique des lueurs de Chicago dans la nuit. Mais on ne remarquait pas l'ameublement de la pièce, tant l'atmosphère y était tendue.

Royce s'inclina légèrement.

— « Bonsoir, » dit-il. « Veuillez excuser mon retard. J'ai dû aller chercher ces messieurs dans leur cachette et m'assurer qu'aucun de nous n'était vu. Je vous présente le capitaine Buechley, du Service Spatial, et le Dr. Wald, l'éminent astrophysicien de l'Observatoire Clement. »

Lord Vallandringham, Ambassadeur de Grande-Bretagne, ajusta son monocle.

— « Comment allez-vous, » dit-il de sa voix cassante. « Je suppose que ces messieurs ont quelque chose à voir dans votre mystérieux plan ? »

Royce fit un signe de tête affirmatif et alla se placer à la tête de la table. Wald s'assit timidement à l'autre bout. Buechley se servit à la desserte et resta debout, appuyé au mur, le visage impassible.

— « Vous devez comprendre que je ne vous aurais pas convoqués à cette réunion, avec toutes les difficultés qu'il y a à la tenir secrète, sans une raison terriblement importante, » commença Royce. « Mieux vaut ne pas nous leurrer ; si notre... conspiration ne réussit pas à bref délai, elle n'aura jamais aucune chance de réussir. Nous avons besoin d'adopter une nouvelle tactique, et sans tarder. »

— « Allons donc ! » dit le Russe, Dmitrov, d'un ton brusque. Il avait revêtu son costume d'apparat d'archimandrite du Parti Communiste Réformé. « La nécessité historique est avec nous. Nous ne pouvons échouer. »

Royce prit un cigare dans sa poche et en sectionna l'extrémité d'un coup de dents.

— « Oh ! » répliqua-t-il avec douceur. « Il est possible que les Quarante et Un Articles proclament qu'une paix mondiale est inévitable, mais ils ne disent pas quand elle viendra, n'est-ce pas ? Or il ne me déplairait pas que ce soit pendant que je suis en vie. »

Vallandringham s'éclaircit la voix. Derrière ses manières raffinées, on le sentait tourmenté ; il parlait pour son pays, et son pays était menacé de ruine.

— « La Grande-Bretagne fait déjà tous ses efforts, » dit-il sèchement. « Si seulement vous nous aidiez, vous autres Américains ! Vous avez la plus grande capacité de consommation du monde. Nous ne vous demandons pas d'entrer en paix à nos côtés. Nous vous disons simplement : « Nous avons les outils, à vous de finir le travail ! »

— « Je comprends vos ennuis, » dit Pérez. « Je vous aiderais si je le pouvais. Mais c'est impossible. Le Brésil peut capituler devant nous d'un jour à l'autre, et quelle serait notre situation, à nous ? »

Oliveira, de Rio de Janeiro, prit la parole, le visage empourpré.

— « Ne vous en prenez pas à nous, » dit-il d'un ton cassant. « Croyez-vous que nous ayons fait *exprès* de laisser pousser toute notre Troisième Armée dans une poche où elle a été encerclée ? Votre général Mendoza avait toute possibilité de nous contourner... »

— « S'il vous plaît ! » fit Royce avec un pâle sourire. « Les conspirateurs internationaux n'ont pas à se faire patriotes. » Il agita le pouce en direction de la fenêtre. « Là en bas, les Libéraux tiennent un grand meeting télévisé dans tout le pays. Là en bas est l'ennemi. Peut-être voudriez-vous le voir ? »

Il se pencha et mit en marche le poste de télévision. Tandis que Royce allumait son cigare, le visage de Larson jaillit littéralement de l'écran, enflammé et contracté de fureur. Sa voix leur rugit aux oreilles :

— « ... permettez-moi de récapituler. Permettez-moi de vous rappeler ce que vous avez enduré au cours de la dernière Paix Mondiale. Une paix de cinq ans, vous vous en souvenez ? Cinq ans de chômage, de queues devant les bureaux de bienfaisance, de déclin des syndicats et de gros bénéfices pour les grandes sociétés ! Cinq ans de profits pour quelques-uns et de misère pour la masse !

» On vous a dit que cette Seconde Paix Mondiale était un « moment de répit ». On vous a dit que c'était une « période de rééquipement ». Que ce serait « la paix pour mettre fin à la paix ». *Et on vous a menti !* En ce moment même, mes amis, les Réactionnaires fomentent une nouvelle paix. En ce moment même, tandis que les armistices succèdent par surprise aux armistices, qu'on signe les traités de paix à la chaîne... en ce moment même, le spectre d'un monde sans guerre se dresse devant nous !

» Pourquoi les Réactionnaires veulent-ils la paix, demanderez-vous ? Pourquoi un homme sain d'esprit peut-il vouloir la paix ?

» La réponse, citoyennes et citoyens américains, travailleurs américains, mères américaines, soldats, marins, aviateurs, astronautes américains... la réponse est simple. Le Grand Patronat veut la paix pour amasser des bénéfices ! Oui, des bénéfices scandaleux !

» Certes, quand la production dépasse la consommation, comme cela se produit toujours en temps de paix, c'est le chômage généralisé. Mais si nos vaillants soldats n'ont plus rien à faire, si leurs pères et leurs frères se promènent dans les rues et passent devant les fabriques d'armement aux

portes closes, il en est qui ont toujours du travail. Il y a avant tout les techniciens des usines automatiques, des fermes et des pêcheries automatisées... ceux-là sont toujours bien payés et consomment. Et en temps de paix les impôts sont peu élevés, il n'y a pas de contrôle des prix ni des loyers, pas de restrictions de profits, pas de manque de matériaux, pas de rationnement, pas de priorités ni de règlements à tourner. Oui, les capitalistes veulent la paix, parce que la paix rapporte. Elle leur rapporte à eux !

» A eux seulement ! Mais pas au soldat, à l'ouvrier, aux femmes, aux mères, sœurs, fiancées, aux jeunes enfants, aux citoyens diplômés arrivant à l'âge d'une retraite bien gagnée. On peut laisser les travailleurs vivoter avec une misérable indemnité de chômage, ou se battre pour survivre tandis que les prix montent en flèche. On peut les laisser les bras inoccupés. Quelle importance ont-ils pour le Grand Patron qui compte ses monstrueux bénéfices de paix ? Quelle importance avez-vous, vous, pour le Grand Capital ?

» Je vous le dis, et je le proclame solennellement : votez pour les Réactionnaires et vous aurez la paix. Mais votez pour les Libéraux et pour notre parti — non, pour *votre* parti — élisez les Libéraux et vous aurez la guerre. Devant Dieu Tout-Puissant, nous nous sommes engagés à lutter pour un conflit mondial permanent. Si je suis élu, je vous promets d'aller en Corée pour y ranimer la guerre, et ce ne sera qu'un commencement.

» Allez-vous continuer à faire la queue devant les bureaux de bienfaisance à cause de ces Marchands de Vie assoiffés d'argent ? Allez-vous, une fois encore, laisser la propagande britannique vous attirer dans le guêpier européen ? Allez-vous vous laisser duper par les Fauteurs de Paix ? »

Le « *NON !* » qui lui répondit résonna comme un coup de tonnerre.

Royce éteignit le poste. Il y eut un moment de silence.

— « Alors ? » dit-il.

— « Eh bien, nous avons déjà entendu ça, » dit von Thoma, de l'I. G. Farben. « Et puis après ? »

— « Abstraction faite des extravagances oratoires, » dit Royce, « il se trouve que c'est la vérité. Maintenant, qu'en pensez-vous ? »

— « Pour les capitalistes, peut-être, » dit Dmitrov. « Pas pour les adeptes fidèles du Marxisme. Le soi-disant Parti Orthodoxe veut la guerre, bien entendu, mais pas nous, du Parti Réf... »

— « Oui, oui, » coupa Royce. « C'est la même chose, cependant. Le monde soviétique et le monde libre se sont tous deux adaptés à la guerre. Si complètement adaptés que la paix est une chose de courte durée, anormale et désastreuse. Dans les pays capitalistes comme celui-ci, la paix signifie la crise. Dans les pays communistes, la paix signifie l'agitation. On ne peut maintenir un haut degré d'abnégation communiste quand les usines automatisées du temps de paix inondent les consommateurs de plus de marchandises qu'ils ne peuvent en utiliser. »

— « C'est la théorie des Orthodoxes, » dit Dmitrov. « Elle offre la preuve empirique que leur système, qui fait bon marché de la science, n'est que pure idolâtrie. Le Parti Réformé, attentif aux leçons des Fondateurs du Parti, soutient que le temps est venu pour l'Etat de commencer à se dissoudre ; et en privé — nous ne pouvons encore l'admettre ouvertement —

nous sommes d'accord pour estimer que l'Etat ne peut se dissoudre que si la guerre est abolie. »

— « C'est bon, » dit Royce avec vivacité. « Faites-nous grâce des sermons, je vous prie, Votre Prolétairie. Le fait est que ces petites guerres incessantes, limitées, non atomiques, délibérément inefficaces, sont la seule chose qui empêche le citoyen moyen d'étouffer sous sa propre productivité. Il s'ensuit que le citoyen moyen désire la guerre et qu'on a des symboles comme les Martyrs du Kentucky, etc. »

— « Les martyrs du Kentucky ? » demanda Krishnamura, de l'Inde.

— « Oh ! il s'agit d'une vingtaine de soldats décorés qui durent travailler comme mineurs au cours de la dernière paix. Toute la journée au fond d'une mine de charbon avec le double de risques et la moitié de la solde d'un militaire et sans aucune des compensations qu'un militaire trouve à l'arrière. La mine s'est écroulée sur eux. Les Libéraux n'ont pas manqué d'exploiter l'affaire à fond. »

Vallandringham prit un air désespéré.

— « Je vous en prie, » dit-il. « Nous perdons notre temps. Vous rendez-vous compte que le gouvernement Tory peut tomber d'un moment à l'autre, Et que les Whigs se sont engagés à déclarer la guerre à quelqu'un. »

— « Je le sais, » dit Royce. « C'est ce que je m'efforçais de vous faire comprendre, l'immensité du problème devant lequel nous nous trouvons. Et les bienfaits que sa solution nous apporterait. » Il se pencha en avant et ajouta avec exaltation : « Laissez-moi vous dire ceci : mon équipe a découvert sur Vénus un gisement d'uranium à côté duquel ceux du Congo Belge sont inexistants. Il y a des milliards de dollars à en tirer si nous pouvons seulement fixer là-bas une colonie pour l'exploiter. Mais peut-on le faire si cette guerre stupide continue ? » Il serra ses poings velus. « Qu'en dites-vous ? Nous devons nous considérer heureux de pouvoir entretenir une douzaine d'astronefs pour notre propre compte. Tout le reste doit être vendu à la Flotte Lunaire... à trois pour cent de bénéfice, une misère ! »

— « C'est entendu, c'est entendu, » dit Pérez. « Nous sommes tous d'accord. C'est le problème qui se pose depuis l'époque où nous étions dans les langes, n'est-ce pas ? Et maintenant croyez-vous avoir une solution ? »

— « Il est grand temps d'en avoir une, » dit Royce. « L'influence de la Grosse Entreprise diminue de jour en jour, du fait des impôts de guerre et de la propagande libérale. Vous avez tous à faire face à la même situation dans vos pays. Si nous n'agissons pas bientôt, il sera trop tard. »

— « Mais alors, avez-vous un moyen ? » s'enquit Dmitrov. « Un moyen valable pour tous les pays, quelle que soit la forme de leurs gouvernements ? »

— « Je crois que oui, » dit Royce. Ses lèvres se serrèrent. « La solution va vous sembler assez extravagante, mais qu'avons-nous à perdre ? »

Ils attendirent, de plus en plus tendus. Au-dehors, la ville continuait de luire de tous ses feux.

— « Dr. Wald, s'il vous plaît, » dit Royce.

Le petit homme se leva. Il avala sa salive et frotta ses pieds sur le plancher.

— « Ma... ma théorie des... étoiles variables... » commença-t-il.

— « Des étoiles variables ! » rugit von Thoma. « *Gott im Himmel !* qu'avons-nous à faire d'astronomes ? »

— « Le Dr. Wald est un lauréat du Prix Nobel, » dit sèchement Royce. « C'est un astronome qui nous a coûté assez cher. »

Les joues maigres du savant s'empourprèrent.

— « Monsieur, si vous insinuez par là que j'ai accepté de me laisser acheter parce que... »

— « Excusez-moi, » dit Royce. « Veuillez continuer. »

— « Je... eh bien, sur l'insistance de Mr. Royce, je... La théorie des variables irrégulières est loin d'être parfaitement comprise et c'est pourquoi ma... mes déductions n'en ont que plus de poids. En trois années de travail, j'ai réussi à établir une... euh... une théorie expliquant les fluctuations de luminosité et les... les fluctuations... » Wald avait l'air misérable et son auditoire aussi.

— « Oh! laissez donc, » dit Royce avec un soupir. « Asseyez-vous. Je vais exposer cela en langage de tous les jours. Il est bien connu que certaines étoiles augmentent parfois d'intensité lumineuse. On ne peut faire de prévisions à ce sujet, car il ne s'agit pas de variables ordinaires. Personne ne sait vraiment pourquoi. »

— « Une nova, » dit Vallandringham d'un air entendu.

— « Je ne pensais pas exactement à une nova. Ni a un phénomène d'une telle ampleur, mais simplement à une petite augmentation temporaire des radiations. » Royce tira fortement sur son cigare et promena son regard sur les visages dont les yeux étaient rivés sur le sien.

« Messieurs, » poursuivit-il, « si des voix autorisées annonçaient que, dans dix ans, la puissance calorique du soleil augmentera au point d'anéantir toute trace de vie sur notre planète... que feriez-vous ? »

Un soupir explosif s'exhala de toutes les poitrines.

— « Vous ne voulez pas dire que cela va se produire ? » murmura Krishnamura.

— « Oh ! non. La nouvelle théorie du Dr. Wald dit seulement que c'est possible. C'est, dirons nous, une théorie très plausible. Soigneusement présentée. Impeccable du point de vue mathématique et cadrant avec tous les faits connus. Personne ne peut la réfuter. Personne ne peut la confirmer non plus... à moins que le soleil ne se mette à se comporter comme la théorie de Wald annonce qu'il le fera environ dix ans avant d'exploser. »

— « Mais le soleil sera-t-il si obligeant ? » murmura Oliveira.

Buechley s'avança avec une grimace sardonique.

— « Ça, c'était mon rayon, » dit-il. « Je viens de rentrer du voisinage du soleil. J'en ai approché à trente-cinq millions de kilomètres. Il y faisait chaud, croyez-moi. Nous avons lancé sur leur orbite une série de fusées dont la tête est constituée de super-bombes H, chaque bombe suffisante pour effacer un continent de la carte. A un signal radio, ces bombes plongeront en direction du soleil ; elles s'en rapprocheront aussi près que le métal pourra le supporter et elles exploseront. »

— « Grands dieux ! » s'exclama Vallandringham. « Vous pourriez *créer* une nova ! »

— « Oh ! sûrement pas, » dit Wald. Il avait davantage confiance en lui-même maintenant qu'il pouvait rectifier les propos de quelqu'un. « Les masses et les forces en cause sont de simples pétards en comparaison. Vous n'avez aucune idée des dimensions du soleil. Toutes ces bombes ensemble explosant simultanément dans la photosphère pourraient à peine déterminer une protubérance solaire digne d'être mentionnée. Mais explosant juste à l'extérieur, elles libéreront d'énormes nuages de gaz énergétiques fluorescents, comprenez-vous ? Nous pouvons... euh... imiter quelques protubérances que ma théorie prévoie pour une étoile dont l'expansion doit avoir lieu dix ans plus tard. »

— « On peut renouveler l'opération périodiquement, » ajouta Buechley. « Aucune difficulté. »

Royce regarda les autres avec un large sourire.

— « Si tous les astronomes déclaraient d'un commun accord que la fin du monde est proche, » demanda-t-il avec quelque emphase, « accepteriez-vous de continuer à faire la guerre ? »

— « *Gott, nein !* » s'écria von Thoma d'une voix rauque.

— « La panique, » objecta Vallandringham. « Les orgies... »

— « Exactement, » dit Royce en éclatant de rire. « Pour la première fois depuis un siècle il y aura une consommation civile égale à la production des usines. Les gens voudront profiter de tout au maximum. Ils devront travailler dur pour gagner l'argent leur permettant de se payer du luxe, mais je suppose qu'une semaine de quatre heures sera tout à fait acceptable. Le plein emploi donc... et en temps de paix !

» Naturellement, il y aura des tentatives pour évacuer quelques personnes de la Terre. Le soleil dilaté permettrait la vie sur les grands satellites de Jupiter. Mais il faudrait d'abord y implanter des colonies, y créer des atmosphères semblables à celle de la Terre... et nous avons toutes les connaissances astronautiques suffisantes. Ils achèteront tout l'équipement spatial que nous pourrons vendre, aux prix que nous ferons ! »

— « Une orgie de dix ans, » fit Pérez, songeur. « Dix ans de paix mondiale déchaînée... »

— « Et dites-moi, je vous prie, ce qui se passera quand on verra que le soleil n'explose pas ? » demanda Vallandringham.

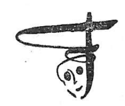
— « A vous de l'imaginer, » répliqua Royce. « Pendant cette orgie, personne ne se cassera la tête au sujet des tristes affaires de la politique. Le peuple sera assez heureux de confier les rênes à qui offrira de les prendre. D'ici dix ans, la Grosse Entreprise, le Marxisme Réformé, les *Federales*, les Brahmanes, tous les intérêts que nous représentons ici, seront si fermement en selle qu'aucune force ne pourra les déloger. Et pendant ce temps, le monde sera plongé dans une telle ivresse que nous pourrons sans doute modeler toutes nos sociétés de manière qu'elles survivent même dans un état de non-urgence. »

Von Thoma hocha la tête avec gravité.

— « Le projet me plaît, » dit-il. « Je crois même qu'il peut réussir. » Puis, lentement, il ajouta : « Mais j'ai un esprit méthodique. Que deviendront ces établissements fondés sur les satellites de Jupiter ? Personne n'en voudra. Qu'en ferons-nous quand tout sera terminé ? »

— « Oh ! ça, » fit Wald d'une petite voix aiguë. « Je les utiliserai pour mon nouvel observatoire. Dans dix ans d'ici, mieux vaudra pour moi être loin, très loin de la Terre ! »

(Traduit par Roger Durand.)



■ ***Une « antirétrospective ».***

Le numéro de mars-avril de *« Toute la Radio »* comportait une rubrique amusante, censée être l'extrait d'un futur numéro (daté de 1984) de cette excellente revue. Cette « antirétrospective », comme la baptisait la rédaction, nous entraînait dans le monde électronique de demain, en nous décrivant avec précision des appareils tels que le « focalisateur 3 D », l' « enregistreur 3 D », l' « atomistor », etc. Une notice avertissait l'éventuel lecteur authentique de 1984 de ne pas trop rire, dans 25 ans, en tombant sur ces pages...

Les trois vieilles

par ANDRÉ COYPEL

Un conte narquois sur un sujet en principe horrifique : de ce décalage avoué naît un charme insolite. (Du même auteur dans « Fiction » : « Le brouillard blanc *», n° 44 ; «* Les captifs *», n° 57.)*



LE village de Vieuxlogis est non seulement minuscule, mais encore à peu près inhabité. Il n'y reste plus guère que quelques couples, dont les enfants ont quitté le pays depuis fort longtemps, et, ce qui nous intéresse plus particulièrement, trois vieilles femmes, voûtées, courbées, flétries, ridées à un tel point qu'on les croirait sorties d'un conte fantastique du siècle dernier. Pourtant, elles existent ; tout comme ce village. C'est même l'une de ces trois vieilles femmes qui m'a conté cette véridique histoire.

Il y a quelques mois de cela, un soir de décembre, Hortense et Honorine, pliées par l'âge et appuyant leur fatigue presque centenaire sur un unique bâton (qui n'avait de « canne » que le nom dont elles le baptisaient pompeusement), sortirent de chez elles pour « prendre le frais ». Il avait neigé, et la seule rue de Vieuxlogis était « recouverte d'un blanc manteau ». (Je m'excuse de ces expressions toutes faites, mais ce sont celles qui ont été utilisées par Honorine, laquelle, je dois le dire, ne me semble pas avoir fait preuve de beaucoup de discernement dans ses lectures.) Les rares habitants du village s'étant tous calfeutrés chez eux, la neige était immaculée. Les deux sœurs (Hortense et Honorine étaient sœurs, comme j'ai peut-être omis de le souligner) parlaient du temps passé, de leur jeunesse, lorsque tout à coup leur conversation fut troublée « par un bruit de pas feutrés ». L'une et l'autre dressèrent un chef tremblant et leurs yeux s'ouvrirent tout grands d'étonnement en voyant une jeune fille remonter la rue. Une jeune fille à Vieuxlogis, cela suffisait à stupéfier ; mais ce qui les ahurit plus encore, ce fut l'accoutrement de la personne, qui portait une simple robe longue et blanche. « Par un froid pareil », pensèrent-elles, « la pauvre enfant va attraper la mort. » La jeune fille passa devant elles « sans les saluer ! » et disparut dans la nuit tombante.

— « Qui est-ce ? » fit Hortense qui, outre qu'elle perdait quelque peu la mémoire, avait la vue basse.

Honorine réfléchit un moment, puis s'exclama :

— « Mais c'est Marie-Caroline ! »

Hortense ne réussit à situer Marie-Caroline dans les annales de Vieuxlogis qu'après que sa sœur lui eut tracé un tableau très complet de sa généalogie.

— « Marie-Caroline ! » fit-elle alors. « Cela fait bien six mois qu'on

ne l'avait pas vue. Je croyais qu'elle avait fait comme les autres jeunes, qu'elle avait quitté le pays « pour la ville ».

— « Je suis bien contente qu'elle soit de retour, » dit Honorine. « On ne côtoyait plus que des vieillards, ici. »

Honorine ressentit une telle joie de la réapparition de Marie-Caroline et de ses vingt ans que, puisque Hortense ne semblait pas la partager, traînant derrière elle et son bâton et sa sœur qui s'y accrochait, elle alla frapper aux volets de leur voisine. Celle-ci, aussi âgée et fanée que les deux sœurs, et répondant, on ne savait pourquoi, au nom de Mirabelle, s'empressa d'ouvrir les volets en question, derrière lesquels, d'ailleurs, elle passait le plus clair de son temps à regarder ce qui se déroulait dans la rue (rien depuis cinquante ans, concluait-elle chaque soir).

— « Mirabelle, » cria Honorine, « est-ce que tu as vu ? »

— « Vu quoi ? Je n'épie pas mes voisins, moi ! » répondit Mirabelle d'autant plus outrée qu'elle avait dormi à son poste pendant une bonne heure.

— « Marie-Caroline est revenue ! On vient de la voir remonter la rue. »

Mirabelle eut l'air tellement incrédule qu'Honorine reprit :

— « Je le disais bien que les jeunes ne pourraient oublier Vieuxlogis. »

— « Marie-Caroline ? » dit Mirabelle. « C'est impossible ! »

— « Puisqu'on l'a vue ! » fit Hortense, qui n'aimait pas que l'on mît la parole de sa sœur en doute. « Pourquoi serait-ce impossible ? »

— « Marie-Caroline est morte il y a six mois. »

Les deux sœurs demeurèrent abasourdies. Hortense reprit ses esprits la première, malgré sa mémoire défaillante et sa vue affaiblie :

— « C'est vrai, » dit-elle, « je suis allée à son enterrement. »

Honorine dut avouer s'en souvenir :

— « J'y suis allée, moi aussi. »

Où l'une allait, l'autre la suivait, l'unique bâton dont elles disposaient étant la cause principale de ces déplacements « en famille ».

— « Alors, » conclut-elle avec une logique admirable, « ce n'est pas elle que j'ai vue. »

Trop heureuse de la prendre en défaut, Mirabelle appuya :

— « Il faut croire ! »

— « Et pourtant, » s'exclama Honorine qui ne s'avouait pas vaincue, « je l'ai bien reconnue. Je l'ai vue de mes yeux, comme je te vois, Mirabelle. Elle est passée à deux pas de moi. Même qu'elle ne m'a pas dit bonsoir. »

— « Si c'était elle, bien polie comme elle était, » insinua Mirabelle, « elle te l'aurait dit, « bonsoir ».

— « C'est vrai, » fit Honorine.

Et Hortense, qui avait depuis longtemps renoncé à suivre la discussion, répéta : « C'est vrai, » sans savoir à qui elle donnait ainsi raison.

Mirabelle savoura son triomphe. Cependant, elle savait fort bien s'être endormie. Quelqu'un était donc passé. Qui ? La curiosité fut plus forte que

la sensation d'avoir vaincu Honorine. Elle se couvrit d'un châle et rejoignit les deux sœurs dans la rue. En agissant ainsi, elle faisait une concession à ses voisines, semblant donner crédit à leur histoire ; mais, pensa-t-elle aussitôt, ce n'était que pour prouver définitivement leur erreur.

— « Il faut savoir qui est cette personne, » dit-elle.

— « Comment savoir ? » demanda Hortense de plus en plus perdue.

— « Il n'y a qu'à suivre la trace de ses pas dans la neige, » fit Mirabelle qui prit ainsi la tête des opérations.

Les trois vieilles, marchant aussi vite que possible, s'engagèrent à la poursuite de l'inconnue. Au bout de quelques minutes, elles l'aperçurent qui avançait calmement. Elles en coururent de plus belle, la dépassèrent et se retournèrent pour la dévisager tout à leur aise. La jeune fille passa à côté des trois femmes immobiles, sans prononcer un mot.

— « C'est elle ! » cria Honorine.

— « Ce n'est pas elle ! » trancha Mirabelle, définitive. « J'admets qu'il y a une certaine ressemblance. Mais puisque Marie-Caroline est morte ! »

— « Morte ! Qu'est-ce qu'on en sait, après tout ? On nous l'a dit, on nous a montré un cercueil fermé, c'est tout. Elle est vivante ! » dit Honorine qui se raccrochait à son idée comme sa sœur à leur bâton. « Pour des raisons mystérieuses, on nous a fait croire à sa mort. Mais elle vit ! »

— « Sottises ! » coupa Mirabelle. « Pourquoi nous aurait-on fait croire à sa mort ? »

— « Un héritage, peut-être. »

Mirabelle haussa les épaules avec un dédain superbe devant une telle supposition :

— « Ce n'est pas elle ! »

— « C'est elle ! » hurla Honorine ; et sa sœur, par solidarité, répéta : « C'est elle ! »

Les trois vieilles, moins pour en avoir le cœur net que pour se procurer la jouissance de pouvoir affirmer : « J'avais raison », suivirent la jeune fille.

— « Où va-t-elle ? »

— « Que va-t-elle faire ? »

— « Comment savoir si c'est elle ? »

Questions informulées qui donnaient des ailes aux trois femmes ; elles se sentaient capables, tout d'un coup, de marcher durant des heures.

— « C'est moi qui ai raison, » pensait Mirabelle.

— « Elle a tort, » disait Honorine à voix basse.

La jeune fille pénétra dans le cimetière, suivie par Mirabelle, Hortense et Honorine. Elle se dirigea vers une tombe, en souleva la pierre, sauta d'un bond à l'intérieur. Traînant sa sœur derrière elle et désignant l'inscription qui ornait le monument, Honorine, sans le moindre étonnement, triompha :

— « Marie-Caroline ! C'est écrit en toutes lettres ! »

Ecrasant de son mépris une Mirabelle déconfite, elle conclut :

— « Tu vois bien que c'était elle ! »

Incurables sauvages

(Invasion of the planet of love)

par GEORGE P. ELLIOTT

De plus en plus, les auteurs d'histoires interplanétaires s'intéressent à la psychologie des habitants des autres planètes plus qu'à leur forme extérieure. Les habitants de Vénus imaginés par l'auteur de cette nouvelle ne sont pas très différents de nous physiquement. Mais leur mentalité n'est pas du tout la même, car ils appliquent effectivement *le précepte « Aimez-vous les uns les autres »... Avec un esprit féroce de satire, l'auteur imagine ce que pourrait être le contact entre des êtres pareils et l'homme.*



UNE chose nous surprit agréablement à la surface de Vénus, battue par les tempêtes : la température. Elle ne descendait pas au-dessous de 10 degrés centigrades aux pôles et ne dépassait pas 70 à l'équateur. Nous vîmes plusieurs volcans en activité et ne découvrîmes aucune trace d'eau. C'est dans la zone tempérée de l'hémisphère sud, à l'abri d'une chaîne de montagnes se dressant à environ sept mille mètres, et avec deux heures d'avance sur le plus proche cyclone, que nous atterrîmes finalement. Revêtus de leur scaphandre et avançant avec prudence, Rossi et Bertel commencèrent à explorer la région autour de notre astronef, tandis que le Dr. Pound et moi-même couvrions leur marche avec un pistolet à étourdir et un solvateur.

Il n'y avait rien à découvrir d'autre que du granit. Une montagne de granit, une plaine de granit, des rochers de granit, des filons de granit. Et partout de la poussière de granit. Nous remontâmes dans l'astronef et partîmes pour échapper à la tornade imminente. Nous nous arrêtâmes au milieu d'une plaine vaste comme l'Afrique. Rien que du granit.

Après soixante-douze heures d'explorations infructueuses, nous étions tous en proie au plus profond découragement, Rossi le premier, qui, en sa qualité de spécialiste de cette partie de notre entreprise, semblait se tenir pour partiellement responsable de l'aspect peu engageant de la deuxième planète. Bertel se coucha et s'endormit. Moi, comme toujours en pareil cas, je me mis à manger sans pouvoir me rassasier. Quant au Dr. Pound, il ne priait plus, il avait même abandonné ce sourire qu'il fallut trois siècles de conquête anglicane pour faire éclore ; il restait figé à son périscope, observant le paysage de granit.

Sans oser l'exprimer, la pensée d'un échec nous hantait tous. Cinq expéditions martiennes avaient échoué : les hommes avaient approché, avaient commencé à atterrir, puis on n'avait plus eu de nouvelles. C'est pourquoi

nous avions été envoyés sur Vénus, mais nous aussi nous étions en train d'échouer. Nous étions arrivés et nous pourrions probablement repartir sans danger et cependant notre tentative était un fiasco : nous n'avions pas trouvé ce qu'il nous eût fallu trouver.

Nous étions privés de toute communication avec la Terre à cause des tempêtes. Je crois que nous n'en étions pas fâchés, car autrement nous aurions attendu jusqu'à la trois centième heure, comme il était prescrit, pour employer notre dernière ressource, celle à n'utiliser que dans un cas désespéré. Nous avions cinq cents heures en tout ; si nous dépassions ce délai, notre retour sur la Terre serait des plus problématiques.

Nous ne pouvions pas utiliser le cratère d'un des volcans éteints comme nous l'avions espéré, parce que tous les cratères étaient pleins de sable. Nous nous décidâmes pour une zone tempérée, à proximité d'une montagne. Nous retournâmes à l'endroit où nous nous étions posés la première fois. Une super-tempête caractéristique de Vénus était déchaînée quand nous y parvînmes. Rossi déclara que ce serait excellent pour chasser rapidement la radioactivité. Nous lançâmes la bombe à la quatre-vingt-deuxième heure. A la quatre-vingt-seizième heure, parfaitement protégés, nous revenions sur les lieux, nous attendant à ne trouver que quelques nouvelles variations sur le thème du granit. Mais nous y trouvâmes au contraire ce que nous avions cherché : des ressources naturelles et des êtres doués de raison... des richesses et des ennemis.

L'excavation creusée par la bombe était profonde de plus de cent mètres. On y voyait la trace de plusieurs dépôts minéraux, y compris, dit Rossi, une grosse veine d'or et d'énormes quantités de pechblende. Mais son enthousiasme à la vue de minéraux et d'eau cessa dès que nous découvrîmes des preuves de vie : des sortes de terriers dont l'extrémité débouchait dans cette excavation. Ils n'étaient pas nombreux ni grands — environ un mètre vingt de diamètre — mais ils étaient réguliers et nettement artificiels.

— « Là ! » s'écria le Dr. Pound, l'œil collé au périscope. « Tenez ! L'un des trous vient de disparaître ! »

Il faisait évidemment très noir là-dedans, et Pound n'était pas un observateur infaillible, mais il jura que, tandis qu'il regardait une des ouvertures, celle-ci s'était refermée. En moins de dix secondes, elle avait tout bonnement disparu ; elle n'était pas distincte du reste de la paroi de granit. Le sable n'avait pu causer cette disparition. Nous revêtîmes notre harnachement et quittâmes l'astronef.

Nous approchâmes lentement du premier trou. Rossi était armé d'un solvateur, Bertel d'un Murdlegatt, moi de deux pistolets à étourdir, et le Dr. Pound, qui est un peu vieux jeu, avait une mitraillette dans une main et un crucifix dans l'autre. Nous atteignîmes le trou sans difficulté et ne vîmes rien tout d'abord, aussi loin que portaient nos lampes électriques, qu'une sorte de tunnel qui aurait pu être creusé pour des mineurs d'un mètre de haut. L'air qui en émanait était relativement frais.

Nous sursautâmes et nous nous retournâmes comme un seul homme. Un bruit grinçant retentissait quelque part derrière nous. Nous en discernions la sonorité claire et particulière à travers la plainte des vents furieux

au-dehors. A ce moment, comme le Dr. Pound l'avait déjà dit, l'orifice d'un trou, que personne de nous n'avait remarqué particulièrement, mais que nous savions tous être là, disparut subitement. Nous courûmes à cet endroit et trouvâmes ce qui nous parut être un tampon de grès obturant l'entrée. Mais Rossi, en regardant de plus près, vit qu'il s'agissait d'un filtre ou d'un écran en métal léger, terriblement compliqué. Il l'élimina avec son solvateur réglé sur 7,7 et nous entrâmes tous dans le tunnel en courbant le dos.

Il ne régnait pas dans ce tunnel une obscurité totale — nous ignorons encore pour quelle raison — mais il y faisait néanmoins très sombre. On ne pouvait distinguer sa main levée à hauteur des yeux, mais on pouvait dire qu'on *ne la voyait pas*, affirmation qui ne se conçoit pas dans l'obscurité totale. Il n'y avait pas d'irrégularités dans le sol du tunnel et pas de tournants, aussi pûmes-nous économiser notre lumière. Nous marchâmes longtemps, sans cesser de monter légèrement.

Le Dr. Pound, le dernier de la file, cria tout à coup « Stop ! » d'une voix qui nous causa des picotements dans la nuque. Le tunnel nous avait semblé tout d'abord à la fois noir et silencieux, mais nous prenions maintenant conscience d'un bruit mat plus fort que le battement du sang dans nos tempes, venant de derrière nous. (Comment quelque chose avait-il pu se glisser derrière nous ?) J'allumai ma lampe électrique.

A six ou sept mètres de nous, un bipède à la bouche fendue dans un sourire grimaçant, écarquillant des yeux immenses dans la lumière vive, se tenait dans une attitude légèrement voûtée. Il était nu ; son corps semblait dépourvu de rides et de poils et il avait la blancheur de peau caractéristique des êtres vivant en sous-sol. Il vint vers nous en tendant des mains munies de griffes. Il ressemblait plus à un être humain qu'à toute autre créature. Brandissant son crucifix, le Dr. Pound lui cria de s'arrêter, mais le Vénusien négligea l'avertissement. Ses griffes étaient acérées et son sourire sinistre.

Le Dr. Pound l'abattit à moins de deux mètres. Nous vîmes le Vénusien porter les mains à son ventre en poussant un hurlement de douleur, mais lorsqu'il fut sur le point d'expirer, ses traits se détendirent en une expression paisible et, au prix d'un dernier effort, il regarda le Dr. Pound avec, aux lèvres, un sourire de joie. Le Dr. Pound s'agenouilla, fit le signe de croix sur le cadavre de la créature, récita une brève prière pour l'âme qu'elle aurait pu posséder, et nous reprîmes notre chemin.

Moins de trois minutes plus tard, nous aperçûmes de la lumière au bout du tunnel, un point minuscule brillant faiblement dans le lointain. Puis le point s'obscurcit et nous entendîmes un appel ; un autre Vénusien approchait, sans aucun doute pour voir ce qui avait fait du bruit. Je l'aveuglai avec ma lampe. Rossi le liquéfia avec son solvateur (à 2,1) et nous enjambâmes la flaque visqueuse et approchâmes précautionneusement de l'entrée. Le tunnel ne permettait qu'à deux d'entre nous de regarder à la fois. Rossi et moi avançâmes à quatre pattes, jusqu'à ce que nos regards plongent dans une grande caverne.

Cette caverne était chaude et humide — exactement les conditions voulues pour pouvoir y séjourner nus comme les Vénusiens — et si grande

que nous ne pouvions en voir l'extrémité opposée. Les côtés étaient lisses et abrupts, le sol était en terre et d'énormes stalactites brillaient en l'air, nous cachant la voûte. De notre poste d'observation, à une trentaine de mètres au-dessus du sol, nous apercevions une masse de végétation pâle et un grand nombre de ces petites créatures à la peau blême. Elles se livraient à une sorte d'exercice, sautant en tous sens et s'étreignant, disparaissant sous les feuilles et s'appelant avec des voix gutturales.

— « Qu'est-ce qu'ils font ? » demandai-je à Rossi.

— « Ce sont des fous, » dit-il en haussant les épaules. « Des fous en train de danser. »

Mais comme Bertel et le Dr. Pound nous tiraient par la manche et nous chuchotaient de leurs laisser la place, nous nous effaçâmes devant eux.

Ils étaient si énervés tous les deux qu'ils en négligèrent les plus élémentaires précautions. Ils tendirent le cou et se mirent à discuter sur un ton passionné qui ne cessa de s'enfler et de porter de plus en plus loin.

— « Il n'y a pas de raison de voir de l'excentricité dans leurs actes, » dit Bertel.

— « Allons donc ! » répliqua le Dr. Pound, « regardez-les, mon vieux. »

— « Que savons-nous de leurs mobiles ? Nous ne faisons qu'imaginer ce que nous voudrions exprimer si nous faisions comme eux. »

Le Dr. Pound le regarda d'un air étonné.

— « Et quelle est votre façon de procéder, à vous psychologues, avec les primitifs plus particulièrement ? » demanda-t-il.

— « Bah ! » dit Bertel, éludant la question. « Si ces individus-là sont humains, je dirai qu'ils sont pré-sapiens. Regardez-les... »

— « Non ! » dit le Dr. Pound. « Je distingue un enchaînement dans leurs évolutions. Je suis prêt à parier qu'ils exécutent une danse pour apaiser les dieux à la suite de la terrible explosion de notre bombe. »

— « L'idée est originale, » dit Bertel. « Mais pour moi elle est trop hasardeuse. Je dirais plutôt qu'ils ont pu être gravement secoués par l'effet de notre bombe. L'oreille interne, peut-être. »

La discussion continuait, mais je cessai d'y prêter attention. Je commençais à me demander quelle serait ma tâche si ces Vénusiens se révélaient être les équivalents des humains de la préhistoire. J'avais contribué à mettre au point la méthode Kräse pour ramener les langues primitives à une sorte de langage de base facilitant grandement l'éducation. On avait eu des déboires avec deux tribus brésiliennes dont les langues n'avaient pu être traitées par la méthode Kräse, et j'étais très curieux de voir ce que je pourrais faire avec les Vénusiens.

— « Voyons, » dis-je aux deux chamailleurs, « comment diable faire pour descendre jusqu'à eux ? »

— « C'est une échelle qu'il va falloir pour civiliser ces avortons, » dit Rossi en riant.

Nous voyions que notre tunnel débouchait, comme tous les autres alentour, à trente-cinq mètres au-dessus du sol, sans escaliers creusés dans la paroi abrupte ni mécanisme d'aucune sorte grâce auxquels nous eussions pu descendre. Mais tandis que nous nous interrogions, nous vîmes, glissant

à hauteur des stalactites, comme une barque sur un lac aux eaux calmes, le moyen de transport utilisé par les naturels de la planète : une sorte de nacelle peu profonde qui flottait dans l'air. Les deux Vénusiens qui l'occupaient la dirigèrent vers une autre entrée de tunnel, l'immobilisèrent contre la paroi et poussèrent leur chargement dans le boyau. Il s'agissait d'un tampon comme celui que nous avions dissous. L'un des hommes disparut en poussant le tampon et l'autre repartit avec l'embarcation. Nous ne savions que faire.

La stratégie et la tactique à adopter avaient été décidées pour nous dans les moindres détails des années auparavant ; si nous trouvions des êtres intelligents (ce qui était certainement le cas) nous devions en isoler un petit nombre, communiquer avec eux de manière à apprendre tout ce qui était possible sur leur vie, sur leur aptitude à recevoir une éducation et sur les ressources naturelles de la planète, et nous devions être absolument sincères quant à nos intentions, mais non quant à notre pouvoir. Et, par-dessus tout, nous ne devions *nous fier à personne.*

Le problème à résoudre était donc : comment parvenir au sol sans nous fier à l'un de ces petits bateliers ? Bertel nous suggéra d'en héler un, de lui demander de nous montrer comment faire voguer l'embarcation, puis de le jeter par-dessus bord. Mais nous objectâmes que c'était une entreprise trop risquée. Nous ne voyions d'autre alternative que de faire confiance à l'un d'eux, au moins pour le voyage aller. Et c'est ainsi que, non sans de graves appréhensions, quand une nacelle s'approcha pour déposer son chargement, nous nous mîmes à crier et à gesticuler jusqu'à ce que le batelier nous aperçût et se dirigeât vers nous.

Il vint avec le sourire, les bras ouverts, jusqu'à l'entrée de notre tunnel, en faisant de petits bruits de gorge. Il ne paraissait nullement étonné de notre aspect physique. Avant que nous ayons pu lui faire comprendre que nous repoussions ses avances, il nous avait touchés plusieurs fois, essayant de nous prendre par le cou. Mais il finit par se faire une raison et, cessant de sourire, il nous laissa monter dans sa nacelle et nous y suivit. Nous désignâmes le sol juste en dessous de nous et bientôt nous commençâmes à descendre en gracieuses spirales.

La nacelle était en métal et n'avait pas de commandes visibles. Le Vénusien semblait n'avoir rien à faire pour la guider. Nous étions tous perplexes, et nous le sommes encore, sur la façon dont elle naviguait. Le Dr. Pound, qui pouvait être déconcertant et fatigant à ses heures, murmura que c'était peut-être un atome de foi qui seul la faisait se déplacer. Je crois bien qu'en entendant cela, Rossi eût troqué avec plaisir le Dr. Pound contre une lampée de bon scotch. Je sais que, pour ma part, je l'aurais fait volontiers. Quand nous atterrîmes, j'étourdis le batelier avec mon pistolet de façon à assurer notre retour.

Bertel, qui n'avait pas cessé de surveiller ce qui se passait sur le sol de la caverne, nous avertit de nous préparer à subir un assaut. Les Vénusiens s'approchaient de nous par dizaines, en gambadant et en gloussant. Nous ne pouvions compter sur aucune protection naturelle ; nous ne voyions autour de nous que ces plantes vert pâle, humides et molles, aux grandes

feuilles effilées. Et nous n'avions pas le temps... les Vénusiens accouraient de toutes parts, sans marquer d'hésitation. Certains d'entre eux étaient armés d'outils que nous prîmes pour des pelles et des houes.

Adossés à la paroi de la caverne, formant un demi-cercle en face du demi-cercle des assaillants, nous leur criâmes de s'arrêter, mais ils n'obéirent pas. Alors nous ouvrîmes le feu. Nous dûmes en éliminer cinquante d'une première salve, mais je ne crois pas que ceux qui suivaient aient compris ce qui se passait, car ils continuèrent d'affluer. Nous tirâmes une seconde fois et constatâmes que toutes nos armes avaient sur eux un effet meurtrier. Nous recommençâmes et, cette fois, ceux qui restaient s'arrêtèrent à environ cinquante pas.

Tous, sauf un enfant, qui continua d'approcher à petits pas mal assurés tout en gloussant et en frappant l'une contre l'autre ses mains pourvues de griffes. Sa mère s'élança après lui en l'appelant avec de petits claquements de langue. Le Dr. Pound le fit culbuter en le poussant du canon de sa mitraillette et la mère le ramena et le consola en lui donnant le sein. Puis, souriant, elle étendit un bras terminé par la monstrueuse griffe (*ne se fier à personne*) en direction du Dr. Pound. Il déchargea son arme sur elle, et de même que la première créature qu'il avait abattue, elle mourut en lui adressant un sourire. Tous les autres s'enfuirent. Nous en conclûmes qu'ils avaient peur du bruit. Sans plus s'occuper de sa mère étendue sans vie, le bambin courut derrière eux en tenant ses griffes sur ses oreilles et en poussant des lamentations gutturales.

Nous liquéfiâmes les morts et raninâmes un certain nombre de ceux qui étaient tombés sous les coups de pistolet à étourdir, puis nous nous attelâmes aux lourdes tâches qui nous incombaient : assurer notre protection, communiquer avec les indigènes et explorer les ressources de leur monde. Armé de son Murdlegatt, Rossi partit avec le batelier et resta absent cent cinquante heures. Il nous fit au retour des descriptions de dépôts minéraux que nous eûmes quelque mal à croire. Je parvins à établir une sorte de contact télépathique avec les Vénusiens, sans être toutefois tout à fait sûr qu'ils nous comprenaient. Les tentatives que fit le Dr. Pound pour les convertir n'eurent pas le moindre succès et Bertel essaye encore maintenant de trouver un sens cohérent à leurs processus de pensée d'après les observations qu'il a pu faire sur eux.

Cependant, pour des raisons de sécurité nationale, il ne m'est pas permis de discuter en détail, dans cette narration destinée à être publiée, aucun de ces aspects de notre expédition. Tout ce que je puis dire, c'est que cette planète populeuse et battue des vents contient des richesses que seules les statistiques peuvent exprimer et que l'ennemi qui l'habite ne vaut pas une épidémie de rougeole. Il ne nous fut même pas possible de découvrir si ces êtres sont suffisamment évolués pour pouvoir apprécier les avantages que leur apporteraient des livres, des vêtements, des machines et des guerres... bref, s'ils peuvent être amenés à un degré raisonnable de civilisation.

Je puis dire que pendant plus de deux cents heures, nous soumîmes une douzaine de mâles vénusiens pris au hasard, mais nettement réprésentatifs

de leur race, à toutes les expériences que l'ingéniosité humaine avait conçues dans le passé et que la nécessité nous imposait maintenant. Je montrais mes yeux — ils ont des yeux comme nous — et, réagissant à leur suggestion, mon esprit (et ceux de Bertel et du Dr. Pound comme le mien) était plein de l'image d'une chaîne de lacs sous un ciel clair ou d'un jardin de roses épanouies. Je frottais ma peau et la pinçais et mon esprit était occupé par la sensation d'un bain tiède ou de draps frais et lisses. Je montrais mon ventre et j'étais porté à penser à de la dinde rôtie (il n'y a pas de dindes sur Vénus, évidemment) ; mes oreilles, et j'entendais des oiseaux chanter dans le crépuscule (il n'y a ni oiseaux ni crépuscules sur Vénus). C'était comme s'ils avaient vécu jadis dans un monde comme le nôtre et qu'ils se fussent réfugiés sous terre pour échapper à des envahisseurs, se transmettant de génération en génération les souvenirs d'une vie agréable. Bertel, qui voit les choses d'un point de vue plus réaliste, dit qu'ils agissaient sur nos émotions et que nos esprits formaient les images correspondantes. Quand je me trouvai pleurant après leur avoir désigné mes doigts, Bertel dit que cela indiquait qu'ils nous plaignaient de ne pas avoir de griffes. Parfois, nous étions envahis du désir de les étreindre pour leur exprimer notre amitié (il nous arriva d'être obligés de les étourdir pour pouvoir vaincre cette impulsion) ; et parfois notre esprit débordait d'images érotiques si indécentes, toute perversion en étant cependant absente, que nous nous retenions à grand-peine pour ne pas liquéfier tous ceux que nous étions en train d'étudier.

Ils étaient ou bien incroyablement simples d'esprit ou bien extrêmement habiles. En fait, s'ils avaient été de l'espèce Homo sapiens, Bertel les eût qualifiés de dangereusement névrosés. Car nous avions beau faire, nous ne parvenions pas à éveiller leur hostilité, ou, pour être plus précis, à déceler en eux le plus léger signe d'hostilité. Ils pleuraient quand nous les battions. Ils apprirent à courir quand nous les poursuivions. Nous empêchâmes l'un d'eux de manger ; il mourut et ce fut tout. Nous bandâmes les yeux d'un autre, nous lui attachâmes les pieds et lui enfonçâmes la tête dans un trou. Après s'être débattu un instant, il se mit à chantonner doucement jusqu'à ce que nous l'eussions tiré de sa position.

C'est Rossi qui, au retour de son expédition, nous suggéra d'en torturer un. Je me montrai favorable à cette idée bien que le Dr. Pound s'y opposât, car j'estime qu'on peut découvrir bien des choses sur le niveau de culture d'un individu d'après la façon dont il supporte la douleur ; un être fruste se contente de crier ou d'endurer ses tourments, tandis qu'un être hautement cultivé est capable d'en tirer quelque profit.

Nous lui jouâmes des tours perfides. Nous lui offrions notre amitié et notre affection, et quand il était prêt à les recevoir avec empressement, nous le brutalisions, le giflant ou le jetant à terre d'un coup de poing. Inlassablement, nous recommencions et cela ne lui apprenait rien. Nous l'accablâmes de pensées hostiles ; je crois qu'elles parvenaient à destination, car il semblait en éprouver une sorte de confusion accompagnée de grandes souffrances morales. Nous le soumîmes à des tortures physiques et c'est alors qu'une chose monstrueuse nous apparut. Il commença par crier de douleur,

mais bientôt, il parut comprendre que ce traitement lui était personnellement réservé et alors il nous *sourit*. Obscurément, mais sans doute possible, tandis que nous lui brûlions la plante des pieds, que nous lui arrachions les bras ou lui crevions les yeux, nous nous sentions envahis par sa tendresse et son affection ; chez moi cela allait jusqu'à désirer qu'il consentît à me pardonner.

Nous étions déconcertés et vaincus. Comment peut-on espérer civiliser des êtres incapables de réagir à la douleur autrement que par des sourires ? Quels progrès attendre de tels anormaux ? Nous étions sur le point d'abandonner quand nous nous vîmes menacés par le plus grand danger que nous eussions encore rencontré.

Nous en fûmes bouleversés.

Sans en connaître la cause, nous nous sentîmes soudain littéralement anéantis par une crise de joie. C'était pour nous quatre une félicité sans bornes de respirer l'oxygène de nos capsules, une nouvelle et délicieuse impression de sentir le dessus de nos mains frotter contre les gantelets protecteurs. Nous étions immensément heureux d'être ainsi anéantis et nous nous faisions peur nous-mêmes. Je crois que le Dr. Pound avait raison ; c'était de la crainte que nous ressentions, une crainte respectueuse. Mais je suis moins bon juge que lui ; je connais peu les manifestations de la crainte.

Seul Rossi reprit partiellement possession de lui-même, juste à temps pour nous sauver. Avec le visage de l'ange de l'Annonciation, il nous dit de monter dans la nacelle. En extase comme des hommes pour qui un miracle s'accomplit, nous lui obéîmes. Il ranima le batelier étourdi et nous prîmes de la hauteur. Tandis que nous montions, nous distinguions, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, une multitude de Vénusiens, la tête levée vers nous, nous poursuivant de leur amour. Rossi se vit obligé d'étourdir le Dr. Pound pour l'empêcher de les rejoindre en sautant par-dessus bord.

Nous revînmes aborder à l'entrée de notre tunnel, que Rossi avait eu la précaution de marquer d'une décharge de solvateur, et nous y pénétrâmes. Le pouvoir de ces êtres débordants de tendresse diminua, mais nous ne nous en sentîmes libérés que lorsque nous fûmes parvenus à l'autre extrémité du tunnel. Ils l'avaient rebouchée avec un nouveau tampon. Nous le liquéfiâmes et sortîmes dans l'excavation creusée par notre bombe, heureux de retrouver la chaleur et le silence de la surface de Vénus.

Nous en étions à notre trois cent quatre-vingtième heure et il nous restait donc encore du temps. Nous avions l'impression d'accomplir une sorte de cérémonie pour célébrer notre heureuse fuite et le succès, si mince fût-il, de notre mission, mais on ne pouvait rien fêter pour le moment. Rossi explora l'excavation de fond en comble et nous informa qu'il n'avait presque pas trouvé de sable, mais seulement une couche de poussière. Il pensait que le cratère ne serait jamais comblé, ce qui nous importait fort peu d'ailleurs.

Quand nous fûmes remontés dans l'astronef et que nous en eûmes refermé hermétiquement les issues, nous nous assîmes dans la salle des commandes pour manger et philosopher un peu, reprenant, pour ainsi dire, notre rôle de projections de la Terre dans l'espace.

— « Mon opinion est que nous avons échoué, » dit Bertel.

— « Comment cela ? » demandai-je. « Nous avons découvert... »

— « Oui, oui, » reprit-il, « nous avons découvert bien des choses. Mais qui diable se donnerait la peine de faire la guerre à des innocents de cette espèce ? Ils ne comprendront jamais rien. »

Mais Rossi se montra plus optimiste.

— « Il reste toujours Mars, » dit-il. « On peut se servir de Vénus pour faire la guerre à Mars. Mars doit être un ennemi capable de contenter les plus exigeants. »

— « Puissent Vénus et Mars durer jusqu'à ce que la nature humaine ait changé, » dit Bertel.

— « Quelle doive jamais changer est impensable, » dit le Dr. Pound.

Bertel lui jeta un regard dédaigneux, mais il réserva ses arguments pour le moment où nous serions dans l'espace. Il était temps de décoller.

Au moment où l'astronef s'élevait au-dessus du cratère creusé par notre bombe, Rossi s'avisa que nous avions omis une formalité. Le Président nous avait adressé des recommandations particulières à ce sujet quand il nous avait souhaité bon voyage si longtemps auparavant. Nous convînmes que la meilleure place pour l'objet était sur la paroi du fond de la caverne. Nous redescendîmes au sol, redébarquâmes et allâmes fixer la plaque de bronze à bonne hauteur sur le mur. On pouvait y lire :

CETTE PLANÈTE A ÉTÉ DÉCOUVERTE
PAR DES ÉMISSAIRES AUTORISÉS DES
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

LA PERMISSION D'EXPLORER DOIT ÊTRE
DEMANDÉE AU GOUVERNEMENT DES
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

TOUS DROITS D'EXPLOITATION RÉSERVÉS
PAR LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

CONTREVENANTS PRENEZ GARDE !

(Traduit par Roger Durand.)



La peau d'un autre

(You know Willie)

par THEODORE R. COGSWELL

Mr. Cogswell nous a passablement inquiétés ces temps derniers. Il avait disparu de la circulation après avoir écrit et publié dans notre édition américaine deux nouvelles sur des pactes magique ou diabolique (1). Nous avons finalement réussi à le retrouver à la Faculté des Lettres d'une grande Université américaine, où il est professeur, et nous lui avons extrait la terrifiante nouvelle que vous allez lire, basée sur un aspect sociologique trop véridique des Etats-Unis d'aujourd'hui.



Au bon vieux temps, on n'aurait pas fait tant d'histoires parce que Willie Mc Cracken avait tué un Noir, mais le bon vieux temps n'était plus. Le juge était assis, transpirant et écoutant la voix, qui, de la capitale, hurlait au bout du fil.

— « Mais on ne peut pas pendre un blanc pour avoir tiré sur un nègre ! »

— « Qui vous parle de pendre ? » demanda la voix avec impatience. « Je veux qu'on n'ait pas l'air d'étouffer l'affaire, voilà tout. Alors au lieu de bâcler ça en une demi-heure... prenez deux semaines s'il le faut. »

Le juge prit deux semaines, comme on le lui ordonnait. Il y eut un long défilé de témoins pour la défense et un défilé tout aussi long de témoins à charge et pendant tout ce temps, le jury, qui avait reçu ses instructions à l'avance, demeura gravement assis, heureux de ce répit qui l'arrachait au soleil brûlant et aux champs... et qui lui vaudrait trois dollars par jour de dédommagement, payés comptant. Un brillant jeune homme était venu de la capitale pour surveiller les débats. Il en résulta que le procès de Willie Mc Cracken fut un modèle de correction juridique.

L'accusation se montra aussi sévère que possible contre Willie, sans toutefois introduire des preuves tendant à lui porter préjudice : tel, par exemple, le fait que la victime avait ouvert, après son retour de Corée, un petit garage qui enlevait rapidement tous ses clients à celui de Willie ; ou encore le fait connu que Willie était Dignitaire du Troisième degré dans le chapitre local des Chevaliers de l'Epée Flamboyante, et que, agissant comme tel, il avait donné à la victime une semaine pour vider les lieux, faute de quoi...

Il y eut deux témoins importants. Deux femmes. L'une était très âgée et

---

(1) Traduites dans « Fiction » sous les titres « *Un souhait de trop* » (n° 38) et « *Raccords* » (n° 60).

très noire ; l'autre n'était pas de la première fraîcheur, mais elle était blanche.

La première aurait pu être qualifiée de sorcière, bien qu'un autre nom, à consonance plus sonore, lui ait été appliqué dans l'ancien langage de la tribu, langage qu'elle employait pour l'accomplissement des rites ; mais contrairement aux habitudes du pays, on lui avait permis non seulement de vivre, mais de prospérer modestement. Il y avait peu de gens, dans la salle du tribunal, qui n'eussent, à un moment ou à un autre, fait secrètement appel aux talents de Tante Hattie.

Et quoique la plupart se fussent contentés de lui demander d'inoffensifs philtres d'amour, d'autres l'avaient consultée sur de plus inquiétants problèmes, d'où le respect particulier dont elle jouissait.

Tante Hattie était la plus vieille habitante de la ville — la légende voulait qu'elle fût déjà une femme mûre lorsque Lincoln avait eu l'impudence de libérer les esclaves — et la victime avait été son seul parent vivant.

Après avoir prêté serment, elle déclara que l'accusé, Willie Mc Cracker, était venu dans sa cabane au moment où elle allait dîner, avait demandé après le défunt et l'avait tué d'une balle entre les deux yeux lorsqu'il s'était présenté.

A Tante Hattie succéda la femme de Willie, une petite blonde grassouillette en robe trop étroite, qui appréciait visiblement l'attention dont elle était l'objet. Elle jura à son tour que Willie était couché auprès d'elle, comme c'était son devoir, à l'heure du crime. A en juger par l'expression des jurés, ils pensaient sans doute que si Willie avait préféré être ailleurs, c'est qu'il était un sacré imbécile.

*
* *

... Il y avait huit Chevaliers de l'Epée Flamboyante assis autour de la table, dans la cuisine de Willie. Willie prit un pichet posé sur le plancher, à côté de lui, avala une longue rasade et s'essuya nerveusement la bouche du dos de sa main poilue. Il jeta un regard au vieux réveil placé sur une étagère au-dessus de l'évier et reprit le pichet. Quand il le reposa, Pete Martin s'en saisit.

— « Secoue-toi, mon gars, » dit-il tout en agitant le pichet pour voir s'il restait encore quelque chose dedans. « Personne ne te fera de mal tant qu'on sera là, avec toi. »

Willie frissonna.

— « Vous ne l'avez pas vue sortir de la peuplière, chaque nuit, comme je l'ai vue. »

Il étendit la main vers le pichet, mais Martin le lui arracha en riant.

— « Laisse l'alcool tranquille et tu ne verras plus Tante Hattie chaque fois que tu tournes la tête. Avec tout ce que tu as siroté depuis le procès, c'est même étonnant que tu ne crois pas qu'il pousse des serpents sur la table. »

— « Je l'ai vue, je te dis, » déclara Willie d'un ton accablé. « Depuis six nuits, je la vois assise sous cet arbre à attendre que ça soit la pleine lune. »

Il voulait prendre le pichet à nouveau mais Martin l'en empêcha.

— « Ça suffit comme ça. Tais-toi un peu et écoute-moi. La Tante Hattie est morte et Jackson est mort et ils sont tous deux peinards à six pieds sous terre. Je ne te reproche pas d'avoir les chocottes vu ce qu'elle t'a crié devant le tribunal avant de claquer, mais rappelle-toi qu'y a pas de nègre, mort ou vivant, que les Chevaliers puissent pas remettre à sa place. Maintenant, monte te coucher et pique un roupillon. Tu es claqué. Tu n'as pas dû dormir plus de six heures depuis la fin du procès. Est-ce que Winnie Mae se fait des cheveux, elle ? »

Willie passa ses doigts épais sur son crâne dégarni.

— « J' peux pas dormir, » dit-il d'une voix rauque. « Pas avec *elle*, là-bas. Elle a dit qu'il reviendrait lorsque la lune serait pleine et chaque nuit, elle s'arrondit davantage. »

— « S'il revient, on se charge de lui, Willie, » dit Martin d'une voix apaisante. « Maintenant, fais ce que je te dis. La lune se lèvera pas avant deux bonnes heures. Va dormir et on t'appellera au moment voulu. »

Willie hésita, puis se leva et se dirigea péniblement vers l'escalier. Il était si fatigué qu'il titubait. Arrivé dans la chambre à coucher obscure, il se déshabilla et se jeta sur le lit, à côté de Winnie Mae. Il s'efforça de rester éveillé, mais n'y parvint pas. Bientôt ses ronflements sonores se mêlèrent, à ceux, plus discrets, de son épouse.

Le clair de lune éclairait la pièce lorsque Willie se réveilla. Ils ne l'avaient pas appelé ! De la cuisine montait un bruit de voix et de rires. Lentement, comme hypnotisé, Willie sortit du lit ses jambes dodues et marcha jusqu'à la fenêtre. Il essayait de ne pas regarder, mais ce fut plus fort que lui. Elle serait là, assise sous son peuplier, petite momie noire et ratatinée qui attendait... attendait... attendait...

Il s'enfonça les paumes dans les yeux, se frotta les paupières, regarda à nouveau. Rien ! Il n'y avait rien, en bas du gros tronc, qu'une touffe poussiéreuse de chiendent. Willie demeura là, tremblant, à contempler la cour encombrée d'ordures comme si ç'avait été le plus beau paysage du monde. La lumière pâle de la lune avait quelque chose d'apaisant. L'estomac de Willie se décontracta, il se sentit à nouveau jeune et fort. Il aurait voulu crier, danser dans la pièce. Winnie May murmura dans son sommeil et il se retourna pour la regarder. Sa mince chemise de coton remontée jusque sous ses bras, elle gisait, les jambes écartées, son corps replet éclairé par la lune. Elle grommela en sortant de son sommeil, puis referma les bras sur le corps épais qui se pressait contre le sien.

— Tu te souviens ? » chuchota-t-il. « Je suis Willie. Tu connais bien Willie ? »

Elle gloussa en le serrant sur elle un peu plus fort. Sa respiration se fit plus rapide, ses doigts donnèrent de petits coups de griffes dans le dos de Willie. Ses mains montèrent un peu plus haut, d'abord jusqu'aux épaules, puis jusqu'au cou, puis...

Brusquement, il y eut, sous lui, une explosion soudaine et un hurlement d'horreur jaillit. Willie se rejeta en arrière. Les ongles de Winnie s'étaient enfoncés dans son visage et il reçut au bas-ventre un coup de genou qui lui

causa une atroce douleur. Il sortit du lit en chancelant, les mains collées sur son visage ensanglanté.

Ses mains ! Le Temps s'arrêta, comme dans un cauchemar, tandis que les doigts de Willie envoyaient le long de ses nerfs un message : son crâne chauve s'était brusquement recouvert d'une chevelure épaisse et crêpue. Il abaissa les mains et les fixa avec horreur. Le sang frais était noir à la lumière de la lune ; et pas seulement le sang. Il se tourna vers le miroir craquelé et se vit pour la première fois. Son corps flasque, à la panse rebondie, avait disparu. A sa place il y avait celui d'un étranger à peau sombre... qui n'était pas un étranger !

Ses doigts cherchèrent sur son front le petit trou rouge que la balle y avait laissé et... qui n'y était plus...

Et le temps reprit son vol. Winnie Mae recommença à hurler et des pas lourds se précipitèrent vers l'escalier.

Willie tenta de s'expliquer, mais son accent chantant démentait chaque parole. Lorsque la porte s'ouvrit, il demeura un moment les mains étendues dans un geste de supplication.

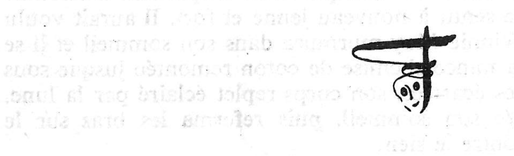
— « Non ! » gémit-il. « Mais je suis Willie ! C'est moi, Willie !... »

Lorsqu'ils s'avancèrent lentement vers lui, il s'effondra. Il recula d'un pas, puis de deux, sentit le contact de la croisée contre ses mollets et plongea par la fenêtre, pour gagner le toit en pente. Quand il se retrouva au sol, il essaya à nouveau de se faire entendre, mais quelqu'un sortit un revolver.

Le Willie de naguère n'aurait pu faire plus d'un kilomètre au galop, mais son nouveau corps le porta sans effort à travers la nuit... Sans les chiens, il aurait pu s'échapper.

Quelqu'un avait un paquet de cartes. On tira au sort. Pete Martin ayant sorti un sept, ce fut lui qui alla chercher le pétrole.

(Traduit par Catherine Grégoire.)



■ *Un concours de films de S. F. « amateurs ».*

On nous prie d'annoncer que le Festival International de Cinéma de Carcassonne, réservé aux films d'amateurs, organise cette année son concours annuel sur le thème « science-fiction ». L'inscription doit avoir lieu avant le 1er mai, l'envoi des films devant être fait avant le 15 mai. Tous renseignements au « Festival International de Cinéma », Le Not, place Carnot, Carcassonne.

Le cercle de peur

(The eye and the lightning)

par ALGIS BUDRYS

L'électronique, comme toutes les techniques, est susceptible de progrès. Ni la radiodiffusion, ni la télévision, ni le radar, tels qu'ils existent en 1959, ne constituent le dernier mot de cette science. De tels dispositifs sont basés sur des ondes sphériques, se propageant à la vitesse de la lumière autour d'une antenne et devenant ainsi progressivement perceptibles à des récepteurs, ou, dans le cas du radar, se réfléchissant sur un objet et revenant sur l'émetteur.

Mais il est possible aussi de concevoir, dans un avenir proche, des dispositifs électroniques grâce auxquels des ondes apparaîtraient seulement en un point du globe, y produiraient un effet et reviendraient ensuite sur l'émetteur. Les « fonction delta », êtres mathématiques imaginés par P.A.M. Dirac, prix Nobel de Physique, donnent une description d'un tel système. Avec cette électronique nouvelle, on pourrait voir, entendre et frapper partout sur le globe. Bien entendu notre civilisation actuelle ne survivrait pas et une autre la remplacerait. C'est cette civilisation nouvelle qu'Algis Budrys, auteur fort doué, inconnu encore en France mais déjà célèbre aux Etats-Unis, nous décrit ici de façon saisissante.



Un homme était assis, penché sur une table à thé en bois de teck, dans le living-room de sa maison, en train de penser à un rêve. Il construisait patiemment des châteaux de cartes tout en pensant et en attendant d'avoir assez faim pour se décider à préparer son petit déjeuner.

C'était un homme âgé, solitaire, aux joues roses et à l'air innocent. Il prenait la vie comme elle venait et la trouvait agréable. D'esprit simple, il envisageait les choses directement, sans complication. Tout en fredonnant d'une voix harmonieuse, il dressait successivement les cartes les unes contre les autres. Quand tout l'édifice s'effondra, il gratta la toison blanche qui garnissait sa poitrine et recommença. Il n'était pas pressé.

La matinée était fraîche et délicieuse dans cette maison enfouie dans une profonde excavation et qui avait été taillée, assemblée, meublée, clôturée et camouflée par lui aussi habilement que toute autre maison de cette époque. A trente mètres au-dessus, la végétation broussailleuse et les ravines caillouteuses d'un désert infranchissable grillaient au soleil. Ici, en bas, les ventilateurs cachés s'emparaient du moindre souffle de vent et, en le décuplant, permettaient à l'homme de goûter une matinée idéale. Il se sentait à l'aise, parfaitement reposé, et en paix.

Sur tous les autres méridiens du globe où la nuit prenait fin, dans d'autres habitations cachées, d'autres hommes se levaient. Il n'avait pas le pouvoir de se rendre compte qu'il était, de nature, plus heureux qu'aucun d'eux.

Il pensait à son rêve. Il ne se rappelait pas au juste s'il avait déjà fait le même auparavant. Mais, dans sa simplicité, il trouvait intéressant que la chose lui eût paru possible.

Le rêve avait été plein de symboles évidents :

Il rôdait, à l'affût, sous un ciel froid et plein de nuages amoncelés, à travers lesquels filtrait la clarté humide de la lune. Il avait les dents crispées, les muscles tendus. Il jetait de tous côtés un regard aigu ; dans le paysage incertain qui l'entourait, toutes les ombres n'étaient pas immobiles. Il attendait le premier faux pas d'une de ces ombres vigilantes. Il attendait la première chance de frapper dès que l'occasion s'en présenterait. Il lui semblait urgent d'en tuer autant qu'il lui serait possible, pour être d'autant plus en sûreté dans ce qu'il découvrait être maintenant une compagnie d'ombres, marchant toutes vers quelque destin inconnu dans le clair de lune tamisé par les nuages.

Il lui vint graduellement à l'esprit qu'une de ces ombres le connaissait non pas comme une autre forme vague, à peine devinée, mais comme lui-même. Quelque part dans l'obscurité environnante, un œil ne cillait pas, ne se promenait pas en tous sens, mais l'observait, le reconnaissait et luisait de l'avoir reconnu.

Il avait cessé de marcher. Il se rappelait que, quelques minutes plus tôt, il était lui-même chasseur. Mais dans l'ignorance de sa proie et dépourvu d'une telle rapacité. Il était terrifié.

L'œil l'appela par son nom.

Il resta pétrifié de voir ainsi combien celui qui le pourchassait le connaissait.

Le ciel se déchira et un éclair silencieux et transparent jaillit dans sa direction.

D'une cachette, il tira un masque et le passa fébrilement sur sa tête.

Il se sentit enrobé d'un voile de paix. La peur l'avait quitté soudainement. Un éclair flamboya vainement, se contracta et rentra en vacillant dans le ciel. L'œil aux aguets dans l'obscurité regarda son masque sans le reconnaître ni manifester d'intérêt, passa et l'oublia. Le vieillard se remit en marche de concert avec les autres ombres, en sûreté et ignoré de toutes.

Un tel sentiment de gratitude l'envahit que, longtemps, il oublia qu'il était masqué. Puis, comme sa peur de l'œil conscient commençait à se dissiper, il porta la main à son visage pour enlever le masque. Il tournait déjà la tête à droite et à gauche, sondant l'ombre du regard, et les créatures autour de lui se reculaient un peu, craintives, comme si elles avaient pu deviner son état d'âme.

Mais le masque ne voulait pas se lever. Il collait à lui comme une seconde peau. Il essaya de le pincer avec les doigts, mais la surface en était trop glissante.

Il tenta de le soulever par un côté, mais pendant ce long moment de paix et de gratitude, le masque avait gagné en dimensions au point de couvrir tout son corps en un tégument sans coutures. Et maintenant la bouche du masque couvrait sa bouche. Les narines du masque se fermèrent. Les yeux du masque aussi. Puis ce fut le tour des oreilles.

Il était prisonnier du masque qui se mit à marcher il ne savait où, l'emportant, étouffé à l'intérieur.

*
* *

Le vieillard bâtit un autre château de cartes en hochant doucement la tête. Il était ennuyé de constater qu'il n'avait pu conserver sa sérénité d'esprit. Mais qui pouvait lui en faire grief en ce monde ? Et ce n'avait été qu'un rêve.

Cette matinée-là était belle. Sa vie n'était rien d'autre qu'une succession de belles matinées et d'après-midi passés à travailler à sa collection de marionnettes.

Il fronça les sourcils. Il n'avait pas encore pu décider pourquoi son gnome Rumpelstiltskin ne le satisfaisait pas. Il haussa les épaules. Peut-être réussirait-il à le façonner à son idée cet après-midi. Il sourit. C'était maintenant le plus grand souci de sa vie. Les jours d'autrefois, quand lui-même et tous les autres êtres pensants de la Terre avaient vu arriver la terreur — en avaient senti la présence dans leur dos tandis qu'ils se hâtaient de construire leurs cachettes en temps voulu — ces jours-là avaient été le vrai cauchemar. Un rêve, c'était peu à payer pour y avoir échappé.

Il hocha la tête. Le souvenir de ces premiers jours où il était devenu évident que chacun posséderait bientôt un appareil explorateur, qu'on n'empêcherait pas l'usage d'en devenir universel, non plus que celui des transporteurs et des calcineurs qui allaient avec — ce souvenir était certainement suffisant pour justifier le rêve.

Il esquissa un sourire, expression du léger soulagement qu'il éprouvait à cette pensée, et reporta son attention sur ses cartes.

Finalement, il s'arrêta et dit tout haut : « Mon déjeuner. » Il gagna sa cuisine en tiraillant sur son short. Il avait taillé et cousu lui-même cet article vestimentaire qui avait tendance à le serrer. Il ne s'en était jamais rendu compte consciemment ; tirer dessus était devenu une habitude. Tout en le faisant cette fois, il se mit à chantonner distraitement sur des paroles improvisées :

— « Oh ! qu'allons-nous manger à notre petit déjeuner ? Qu'allons-nous manger en un jour si magnifique ? Mangerons-nous des œufs ? Oui, c'est ça, des œufs. Et du bacon aussi. Mais pas de fricassée d'huîtres. Oh !... »

Il se retint au moment de répéter sa chansonnette et fit à la ronde un sourire timide destiné à quiconque aurait pu l'observer ou l'écouter. Une telle surveillance était fort peu probable. Sinon, si quelqu'un l'épiait ainsi, alors sa vie dépendait du bon vouloir de ce quelqu'un. Et ce bon vouloir, à supposer qu'il lui fût acquis pour l'instant, pouvait lui être retiré à tout moment. Mais comment le savoir ? On ne pouvait compter que sur une foule de précautions préalables. Et puisqu'il était impossible de savoir, à

quoi bon se faire du souci ? Dans la cuisine, il mit de l'eau à chauffer dans la bouilloire.

Il alla chercher du beurre et des œufs dans le réfrigérateur. C'est alors qu'il vit la note qu'il s'était rédigée pour lui-même et qu'il avait posée contre la boîte à œufs, où il était sûr de la trouver : ACHETER UN JEU DE PIECES DE RECHANGE AUJOURD'HUI SANS FAUTE, lut-il, en lettres capitales. Il hocha la tête et choisit deux œufs. « Ce que je peux devenir distrait, » murmura-t-il.

Il resta immobile un instant, pris dans une chaîne d'associations de pensées, un peu attristé du fait que, s'il voulait avoir l'esprit en paix, il devait se préoccuper comme tout le monde des pièces usagées de son explorateur. Il détestait s'arracher à ses marionnettes pour aller faire des achats. Il aurait aimé laisser tomber en ruine et se couvrir de toiles d'araignées l'installation qui se trouvait dans sa chambre à coucher, mais il n'osait pas. Le moins qu'il pût faire était de surveiller la surface du sol, là-haut, pour être sûr que personne n'était à la recherche de bouches de ventilation.

Etait-ce légèreté ou répugnance ?

Il lui en coûtait tellement d'être pratique, même dans un cas où il pouvait y aller de sa vie. Le pragmatisme n'était pas dans sa nature. Il lui fallait l'étudier consciencieusement et le cultiver avec méthode, malgré tout son désir de mener une vie simple et tranquille.

La plupart des gens, il le savait, ne se seraient jamais contentés du peu d'exploration défensive qui lui était personnellement insupportable. Les gens étaient toujours affairés, recueillant subrepticement un fragment de vêtement d'un côté, élaborant des plans compliqués, dont la réussite demanderait peut-être des mois, pour obtenir quelques cellules de peau de quelqu'un d'un autre côté, s'efforçant de recueillir le moindre élément de propriété individuelle pour le placer dans les étages d'identification de leurs appareils explorateurs afin que le mécanisme eût un point sur quoi se concentrer. Tout cela en tremblant à la pensée qu'une autre personne avait pu, par un moyen quelconque, en obtenir autant en ce qui les concernait.

Les seuls éléments vectoriels que le vieillard avait dans son explorateur étaient des échantillons du sol, là-haut, et de chacune des villes, afin que l'appareil pût lui montrer ces zones et son transporteur l'y emmener. Mais l'idée fixe de la plupart des gens était de recueillir des données personnelles sur leur prochain, dans l'espoir tenace de découvrir quelqu'un à surveiller sans être vu, et à surveiller avec une attention homicide si telle était leur envie.

Une seule pensée réconfortait la plupart des gens et leur permettait de vivre : ils savaient que s'ils étaient effectivement exposés aux regards de quelqu'un d'invisible, eux-mêmes tenaient quelqu'un d'autre sans défense à leur merci. Sans défense et dans l'ignorance : ses faits et gestes pouvant être observés, ses paroles écoutées, le feu du calcineur pouvant le frapper sans avertissement si ses habitudes étaient suffisamment exaspérantes. La plupart des gens passaient leur vie devant leur explorateur, ou à la recherche

de données vectorielles ; surveillant, cherchant... et jetant des regards craintifs par-dessus leur épaule.

Mais alors, que devait-on faire ? Le vieillard secoua la tête — comme il le faisait fréquemment sans en avoir conscience — et pensa avec tristesse au cercle qui s'était refermé sur l'espèce humaine.

Mais il n'était que légèrement attristé par le monde ce matin. Il y vivait depuis de nombreuses années et pensait s'y être habitué. Il emporta ses œufs près du poêle.

*
* *

Son petit déjeuner terminé, il gagna son atelier attenant à la cuisine. Il poussa un léger soupir quand la lumière se fit et que tous les petits décors se mirent à briller sur la tablette fixée au mur à hauteur de la poitrine. Il éteignit les lampes au plafond et laissa allumée la rampe miniature.

Tout était en place. Il y avait la maison en pain d'épice, avec Hansel et Gretel au visage soigneusement sculpté, suspendus par leurs fils presque invisibles, risquant un œil à l'angle du mur, Hansel levant timidement la main pour détacher un morceau de l'avant-toit. Il y avait la tour en granit du château avec le dragon couché dans l'herbe et saint Georges chevauchant son destrier d'un blanc de neige, la lance en arrêt. Plus loin, sur une autre tablette, la plus jeune des douze danseuses de sang royal était juste en train de disparaître par une porte dérobée de sa chambre à coucher, sa fine cheville émergeant du frou-frou de dentelles de son jupon, un minuscule bouquet tenu du bout des doigts.

Le vieillard poussa un nouveau soupir en laissant s'attarder son regard sur chaque personnage ; sur le Prince des Grenouilles ; sur l'Empereur nu que les filous de tailleurs étaient en train d'habiller ; sur Rapunzel coiffant sa chevelure dorée.

Il sourit faiblement. Il y avait là plusieurs années de labeur ; un nombre incalculable d'après-midi passés à travailler patiemment avec du carton-pâte et de la peinture, du tissu pour les costumes, des ciseaux à sculpter qui enlevaient au bois d'infimes copeaux jusqu'à ce que, finalement, le visage vivant eût pris forme. Et il se trouvait amplement payé de retour par la satisfaction d'avoir créé de la beauté à ses propres yeux.

Son regard se porta sur l'établi dans le coin de la pièce. Le décor était tout prêt dessus ; la chambre dans la tour, avec la princesse à son rouet, essayant en vain de filer de la paille pour en faire de l'or. A côté était une tête incomplète qui serait fixée plus tard sur le corps du nain déjà achevé.

Rumpelstiltskin. Le vieux branla la tête. Combien de fois avait-il essayé de fabriquer une tête pour Rumpelstiltskin ?

Il alla à son établi et prit la plus récente pièce grossièrement sculptée. Il la tint à la lumière et la considéra avec déplaisir.

Le visage de gnome, contorsionné, le lorgnait d'un air mauvais. Mais il n'y avait pas de vie dans ce visage et il n'y en aurait jamais. Des oreilles mal conformées et un nez de travers, de larges lèvres tordues et des joues creuses ne suffisaient pas à rendre la perversité du nain. Son caractère n'était

pas dans cette caricature — il était laid, mais ce n'était pas la laideur qui lui donnait sa personnalité. Qu'était-ce donc ?

Le vieillard reposa la tête sculptée. Il ne savait pas. Peut-être cela le dépassait-il.

Il saisit de nouveau la tête et l'attaqua avec un petit canif. Mais il s'y prenait gauchement. Sa main n'était pas assurée. Il perdait son temps à vouloir parvenir de force à comprendre ce qui lui échappait encore. Il posa le canif et l'objet et sortit nerveusement de la pièce.

Peut-être ferait-il mieux d'aller en ville pour en finir avec cette corvée. Il n'avait aucun intérêt à rester là.

Vers dix heures, donc, après avoir revêtu une sorte de robe ample, bigarrée et munie d'un capuchon, chaussé des pantoufles de velours et passé un masque de coton bleu empesé ne laissant deviner aucun trait de son visage, il sortit du champ de son transporteur dans une ruelle aboutissant à la rue principale d'une ville. Il jeta un rapide regard autour de lui, la main sur le bouton du dispositif d'acceptation de son transporteur, prêt à faire machine arrière. Mais personne ne l'avait vu. Il déboucha de la ruelle dans la grande rue.

C'étai une ville à l'aspect misérable ; plus pauvre que la plupart des villes. Il n'en restait guère que la rue principale et les boutiques qui la bordaient de chaque côté. Si le réseau radio par ondes de sol de l'Association pour la Protection des Commerçants ne l'avait pas citée comme pouvant fournir des pièces d'explorateur ce jour-là, il aurait rebroussé chemin. Le vieillard était découragé. Même là, dans la grande rue, du sable et des pierres s'étaient accumulés parmi les bâtiments.

Il y avait beaucoup de monde en ville. Le vieillard pouvait voir des silhouettes groupées devant chaque magasin et d'autres allant et venant rapidement dans la rue. Il s'arrêta et réfléchit. Il se passait quelque chose d'anormal.

C'était une foule à l'aspect habituel, un peu plus dense que de coutume peut-être, mais pas excessivement. Et ces gens étaient vêtus comme on l'était normalement pour aller en ville ; ils portaient des masques et étaient costumés. Il y avait un ou deux individus en chapeau à larges bords, chemise à carreaux, foulard, bottes et pantalon de coutil bleu. Il y en avait un autre avec des chaussures à pointes, une espèce d'uniforme blanc taillé comme un sac et une casquette à longue visière. Sur le devant de sa chemise était inscrit : « New York Giants ». Il y en avait encore un en vêtements kaki, avec des bottes, une ceinture en tissu, un casque en acier et, sur le visage, un appareil compliqué muni de gros verres à la place des yeux et d'une boîte filtrante formant comme un groin. Un masque à gaz ?

Le vieillard fronça les sourcils. C'était autre chose qui lui semblait anormal.

Ces gens avaient un air décidé. Oui, c'était cela. On eût dit que leurs actes étaient concertés. Ils allaient systématiquement de magasin en magasin, comme s'ils cherchaient ensemble quelqu'un ou quelque chose de bien défini, au lieu de garder mutuellement leurs distances. Le vieillard jeta

un coup d'œil circonspect autour de lui, mais il ne vit rien qui motivât cette atmosphère particulière.

Il avait fait demi-tour et regagnait d'un pas indécis la ruelle d'où il était venu quand un homme émergea soudain d'entre deux bâtiments et lui barra le passage. L'homme portait un casque de cuir ajusté sur le crâne et muni de grosses lunettes à verres fumés, un foulard de soie blanche qui lui dissimulait le nez et le bas du visage, une longue veste de cuir, une culotte de cheval et des bottes qui lui montaient au genou. Il tenait un long morceau de bois et le vieillard se demanda en quoi cet objet complétait le déguisement dans l'esprit de cet homme.

— « Vous venez d'arriver ? » demanda l'homme d'un ton rude.

— « Euh... ma foi oui. Qu'est-ce qui se passe ? »

L'inconnu avait-il vraiment l'intention de se servir de ce morceau de bois comme d'un gourdin ? Ce jour-ci, en une époque comme celle-ci ? Quel nouveau danger avait donc surgi qu'on ne pût vaincre avec les calcineurs ?

— « Quelqu'un par ici a un détecteur, » dit d'une voix ferme l'homme vêtu de cuir. « Et quand on l'aura attrapé on va le pendre haut et court et ça ne va pas traîner, c'est moi qui vous le dis. »

— « Un détecteur *d'explorateurs* ? »

— « Oui, mon vieux. Quelque part dans les environs, il y a un salopard qui peut se glisser en douce et savoir si vous allez le surveiller comme il vous surveille. »

— « Mais... mais comment savez-vous cela ? »

— « C'est ce qui se dit, vieux. Toute la ville en parle. »

Soudain, l'homme approcha et le vieillard leva à demi le bras, s'attendant à recevoir un coup. Mais l'homme vêtu de cuir était seulement au comble de l'agitation ; sur le foulard qui lui masquait le visage apparaissaient de larges plaques humides causées par la transpiration nerveuse sur ses joues épaisses.

— « Ecoutez, » murmura l'homme d'une voix rauque. « Vous ne me racontez pas d'histoires en disant que vous venez juste d'arriver, n'est-ce pas ? Je ne vous ai encore jamais vu. Peut-être que vous venez juste d'arriver. Ou peut-être que vous étiez caché. Ecoutez, je ne vous embêterai pas. Passez-moi simplement ce détecteur et l'affaire est classée. »

— « Mais je *n'ai pas* de détecteur. Je n'ai jamais entendu parler d'un tel instrument. Je viens d'arriver ici. »

L'homme vêtu de cuir fut saisi d'une nouvelle crise de fureur.

— « Ecoutez, vieux, vous allez me donner ce machin tout de suite ! Je n'ai qu'à appeler et tout le monde dans la ville va vous tomber sur le paletot comme une tonne de briques. On va vous étriper ! Maintenant, vous allez me donner ce détecteur en douce pour que personne ne s'en aperçoive. *Ou faut-il que j'appelle ?* »

— « Mais je n'ai pas... »

— « Tant pis pour vous, mon vieux, » dit l'homme en levant son gourdin.

Des clameurs s'élevèrent soudain dans la rue. Le brusque geste de l'homme vêtu de cuir avait été remarqué.

— « Hé ! » cria dans la foule une voix surexcitée. « Il y a deux types qui se parlent seuls ! »

Malgré toute sa candeur, le vieillard comprit que l'homme vêtu de cuir et lui-même venaient d'être accusés et condamnés. Chacun, dans la rue, resta figé un instant ; chaque visage impénétrable était tourné vers lui. Derrière son masque, l'homme vêtu de cuir poussa un grognement étouffé et désespéré. Puis, pensant peut-être qu'il pouvait encore arracher le détecteur au vieillard — s'imaginant encore que celui-ci l'avait, parce qu'il était étranger — il fléchit son bras armé du gourdin. Peut-être avait-il l'intention de battre le vieux jusqu'à ce que celui-ci lui abandonnât l'appareil. Quoi qu'il se fût proposé en tout cas, la terreur et la cupidité qui s'opposaient en lui le travaillaient tellement qu'il n'eut pas le loisir d'accomplir son dessein.

* * *

Comme la populace devenait menaçante, le vieillard sortit une grenade lacrymogène et la jeta à terre entre elle et lui. Protégeant ses yeux de son bras replié, il courut à son transporteur et manœuvra le bouton du dispositif d'acceptation. Un sourd grondement de dépit s'éleva de la foule. Une fraction de seconde plus tard, il était de retour chez lui.

Il soupira et tira sur sa robe pour la défriper. Il était étonné que quelqu'un eût enfin résolu le problème de la détection d'un explorateur en fonctionnement. Mais il se sentait trop mélancolique pour penser à de telles choses et à de telles gens dans un monde où chacun n'avait qu'une vie à vivre.

Il était prêt à s'en tenir là pour la journée. Mais une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'il se tourmentait de plus belle au sujet des pièces d'explorateur. Il poussa un soupir et remit en marche son poste de radio pour obtenir le nom d'une autre ville communiqué par l'APC.



La ville suivante était un groupe de bâtiments carrés, en ciment, propres, au fond d'une vallée verdoyante. Peut-être était-ce simplement parce que le ciment avait mieux résisté que le bois dont étaient construites les maisons de l'autre ville, mais le vieillard préféra instinctivement celle où il se trouvait maintenant. Il sortit d'une espèce de fourré à quelques dizaines de mètres du plus proche magasin, vers lequel il se dirigea, sa robe flottant légèrement au souffle d'une douce brise. Dans ses pantoufles de tissu, ses pieds ne faisaient entendre qu'un froissement à peine perceptible sur le trottoir.

Il s'arrêta et regarda à travers les mailles de son masque, s'efforçant de distinguer quelque chose à l'intérieur du magasin. Il se vit d'abord, réfléchi dans la vitrine, comme un étranger en robe chamarrée. Puis son regard se concentra au-delà de la glace et il aperçut des rangées de machines à laver

et une mince silhouette en salopette tachée de graisse, occupée à disposer sur les machines des plateaux où se trouvaient des chronomètres.

Tandis qu'il l'observait, la personne qui était dans le magasin leva la tête. Au-dessus du col de la salopette, le masque pivota pour lui faire face. Il était surmonté d'une casquette crasseuse à la visière cassée. Tout à coup, la personne abandonna ses plateaux, pirouetta en direction de la porte avec la précision d'une poupée mécanique et, terminant le mouvement par une aimable révérence, demanda : « Des chronomètres ? »

Il hésita, légèrement surpris.

— « Non... non, merci, mademoiselle. »

Il eut alors le temps de réfléchir que la voix qui venait de derrière le masque n'était pas seulement féminine, mais aussi, de toute évidence, dénaturée par l'émotion. Il eut l'impression très nette que la jeune fille se cramponnait à cette technique de vente établie à l'avance, non pas tant parce qu'elle voulait placer ses chronomètres que parce qu'elle était terrifiée et cherchait à le cacher.

— « Vraiment ? »

— « Mais non, je vous assure, mademoiselle. Je n'ai pas besoin de chronomètre, merci. »

Elle laissa retomber ses bras le long de son corps avec découragement.

— « Ne partez pas tout de suite. »

— « Mais... *il le faut*. J'ai à faire. »

— « Je vous en prie, » dit-elle vivement. « J'ai besoin de quelqu'un à qui parler un moment. »

Cette supplication rendait un son étrange dans la bouche d'une inconnue masquée. Il réfléchit longuement et finit par conclure qu'elle ne manquait pas d'assurance en général et que la peur la surprenait elle-même.

— « Soit, » dit-il. « Avez-vous besoin d'une aide quelconque ? »

— « Non ! Ou peut-être que si. Je ne sais pas. Je viens d'arriver d'une autre ville et je suis bouleversée. »

— « La ville où il y avait un attroupement ? »

— « Oui ! Vous y étiez ? Ç'a été terrible. Ils allaient mettre le feu au magasin que je tenais. Ils ont jeté des pierres dans la devanture ! Ils disaient qu'ils allaient tuer tous les commerçants parce que l'un d'eux devait avoir un détecteur d'explorateurs. J'ai failli ne pas pouvoir rejoindre mon transporteur. »

— « J'y étais. Moi aussi, ils ont essayé de m'attraper. »

Il acquiesça de la tête.

— « Je ne vous y ai pas vu, » dit-elle vivement. « C'était horrible. Je n'ai jamais rien vu de semblable. Comment pourrai-je jamais savoir si une ville est sûre ou non ? Qui sait si *celle-ci* est sûre ? Il a suffi qu'une personne se mette à crier que quelqu'un avait un détecteur pour que toutes se muent en bêtes féroces ! »

— « Les gens s'affolent, » chercha-t-il à expliquer, encore que, pour sa part, il eût autant de mal à comprendre. « Ils cessent de penser logiquement. Un homme avec un détecteur... un homme qui *sait* s'il a été découvert ; qui sait qui le surveille ; qui peut déclencher le feu de son calcineur au moment

où le signal d'alerte de son détecteur fonctionne, parce que tous les hommes sont ses ennemis, cela pendant que celui qui l'a découvert est encore en train de s'assurer qu'il ne s'est pas trompé — la seule pensée qu'un tel homme puisse exister a de quoi vous épouvanter. Qui peut être sûr maintenant que la prochaine personne qu'il découvrira ne sera pas la dernière ? Qui ne peut s'empêcher de se sentir encore plus nu, maintenant que quelqu'un est vêtu ? Il est bien normal que les gens perdent la tête. »

Est-ce si normal que cela cependant ? pensa-t-il. Pourquoi ne pouvons-nous simplement vivre ? Quels terribles secrets notre vie intime renferme-t-elle, pour que certains d'entre nous s'efforcent d'inventer des détecteurs et que d'autres doivent tuer ceux qui les scrutent ?

— « Mais c'est fini, maintenant, mademoiselle, » dit-il, cherchant à la rassurer. « Vous êtes en sûreté ici. »

— « Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils ne vont pas envahir d'autres villes ? »

— « La populace n'a pas tant d'esprit de suite, mademoiselle. Et d'ailleurs il est probable que cette affaire de détecteur n'est qu'un bruit stupide. L'émotion va s'apaiser. »

— « Je suis heureuse que vous le pensiez, » dit-elle d'une voix soudain si agressive que le vieillard en resta tout penaud.

— « Je regrette de vous avoir mise en colère, » dit-il gauchement. La jeune fille le déconcertait, mais il ne voulait pas qu'ils se quittent fâchés.

La jeune fille fit un geste d'impatience.

— « Que m'importent vos regrets ? Ecoutez... il faut que vous compreniez... » Elle tendit le visage vers lui avec une telle détermination qu'il fit machinalement un pas en arrière. « C'est la fin du monde ! » dit-elle. « De ce monde, si branlant soit-il, que nous avons connu jusqu'ici. Si quelqu'un a un détecteur, c'est la *fin*. Désormais personne n'osera se risquer en ville sans armes. A l'instant même où quelqu'un pensera que le possesseur du détecteur est en ville, chacun devra ou se joindre à la foule ou la combattre. Combien de temps pensez-vous que cela puisse durer ? L'APC se dissoudra. Pourquoi risquerais-je ma tranquillité en appartenant à une association si la publicité qu'elle me fait a pour seul résultat de me mettre la populace sur le dos ? »

*
* *

— « Vous ne comprenez donc pas ? » dit la jeune fille. « Il n'y aura plus de négociants au bout d'un certain temps. Il n'y aura plus de villes. Il n'y aura même plus aucune chance pour les hommes et les femmes de se rencontrer. Et combien de temps s'écoulera-t-il avant que nous nous mettions à calciner tous ceux que notre explorateur découvrira, à la seconde même où il les découvrira. »

— « Pourquoi ? » demanda le vieillard. « Pourquoi est-ce que cela doit être ainsi ? La situation est-elle aggravée à ce point ? » Il ne lui avait pas semblé utile de débattre la question auparavant. Mais la jeune fille était visiblement si énervée qu'il était forcé d'y attacher enfin de l'importance.

— « *Pourquoi* ? Pourquoi ? » La jeune fille était hors d'elle. « C'est...

Ecoutez, quelle différence y a-t-il entre être membre d'une colonie de nudistes et avoir quelqu'un qui vous regarde vous déshabiller par la fenêtre de votre chambre ? Quelle différence y a-t-il entre une corrida et l'abattage du bétail ? »

— « Je ne sais pas... » dit vaguement le vieillard.

Pourquoi les gens s'excitaient-ils ainsi ? N'auraient-ils pas pu simplement essayer de profiter au mieux de ce que la vie leur avait donné ?

— « J'ai *peur,* » dit la jeune fille. « J'ai si peur que les os me font mal. *N'importe qui* pourrait être cet homme. »

— « Ou cette femme, » fit remarquer le vieillard.

— « Oh ! non, » dit-elle vivement. « Ce n'est pas possible. »

— « Pourquoi pas ? »

— « Parce que... parce que... *Oh ! je ne sais pas pourquoi !* » s'écria-t-elle. « Mais ça ne se peut pas ! Quelle chance ai-je si c'est une... ? » Elle s'interrompit et frissonna. « Excusez-moi, » dit-elle d'une voix plus calme. « Je me suis laissé emporter un instant, je le reconnais. » Elle mit ses mains derrière son dos et regarda le vieillard tout en faisant porter son poids sur une seule jambe. « Ça ne sert à rien de s'emballer ainsi, n'est-ce pas ? »

— « Ma foi non, je ne pense pas, » dit-il. Il y avait quelque chose de troublant dans le nouveau comportement de la jeune fille.

— « Oh ! allez-vous en ! » reprit-elle. « Allez-vous en ! Je ne crois pas que vous soyez cet homme. Je ne le crois pas du tout ! »

— « Je... »

Mais la jeune fille avait déjà tourné les talons pour courir dans le fond de la boutique où elle s'appuya au mur, la main sur ses yeux par-dessous son masque, les épaules agitées d'un tremblement convulsif.

— « Eh bien... au revoir... » murmura le vieillard. Mais il n'y eut d'autre réponse que les sanglots nerveux de la jeune fille. Il hésita encore un moment. Mais il lui fallait acheter ses pièces d'explorateur.

*
* *

Il remonta la rue à pas lents, en regardant les devantures des magasins de chaque côté. Et malgré la frayeur qu'il avait éprouvée dans la première ville et l'étonnement et le bouleversement que lui avait causés la jeune fille, il retrouva peu à peu son calme habituel.

Avec un dernier hochement de tête, il chassa l'incident de son esprit. Il s'arrêta sur le trottoir, comprenant finalement que se promener ainsi à l'aventure n'était pas le moyen idéal de trouver ce dont il avait besoin. Ce qu'il fallait, c'était aborder le problème de façon logique. Où, dans cette ville, devait se tenir normalement l'électronicien ?

Comme il se posait la question, il se surprit à penser qu'un homme qui a dépassé la soixantaine ne devrait pas se montrer si brouillon.

Il avait toujours présente à l'esprit l'image d'un homme bien organisé. Celui-ci devait être un homme qui pesait soigneusement le pour et le contre avant d'entreprendre quoi que ce fût et qui, une fois sa décision prise, allait droit au but, qu'il s'agît de construire un détecteur d'explorateur ou

d'acheter des pièces de rechange pour une machine. Il devait être un homme avisé, réservé, méditatif, ne faisant jamais une fausse manœuvre, sachant combien il valait mieux ne pas prendre d'initiative plutôt que d'en prendre sans préparation.

Tandis que moi, pensait-il tout en étudiant chaque côté de la rue, je suis trop impulsif. Ce pourrait être une dangereuse faiblesse.

Enfin... on ne se refait pas. Il était là, et bien en vie. Et il lui plaisait assez d'être comme il était, bien qu'il lui arrivât de penser sans complaisance à ses défauts. Mais suffit ! Au travail !

De l'autre côté de la rue, il y avait une suite de plusieurs boutiques. Dans la vitrine de l'une, on voyait des globes en verre de couleur et un mortier avec un pilon ; devant une autre tournait un cylindre strié blanc et rouge et à côté se trouvait un bâtiment en pierres à chaux avec une façade grecque, de petites fenêtres néo-classiques à la française, munies de barreaux, de lourdes portes en bronze de style gothique et une pendule électrique encastrée dans la frise au-dessus du linteau. La pendule était arrêtée. Plus loin, il y avait encore trois boutiques, la première avec des bouteilles de toutes sortes, la seconde avec des bois de lit et des meubles de bureau, et la troisième avec des quartiers de viande. De son côté, il se trouvait arrêté devant un magasin sur le devant duquel des journaux exposés depuis longtemps aux intempéries sur un râtelier étaient presque réduits à l'état de pulpe. Sur la marquise de la maison voisine, des lettres amovibles annonçaient : *Toujours deux grands films*. Plus loin était un bâtiment avec une allée en arc de cercle et trois pompes à essence. Enfin, le magasin suivant avait une enseigne représentant une clé géante pendue au-dessus de la porte et sa vitrine était encombrée de grille-pain, de lampes et de postes de radio.

*
* *

Il envisagea les possibilités et regarda pensivement le magasin de meubles, mais il décida qu'un électronicien devait fatalement, de par son métier, rechercher avant tout la sécurité. Il traversa donc la rue et se dirigea vers la maison à la façade grecque et aux petites fenêtres garnies de barreaux.

Il ne s'était pas trompé. Il poussa la porte et se trouva face à face à une rangée de petites cages avec des plaques de marbre sur le devant et de petites tablettes de marbre sous les guichets. Dans le mur du fond, une lourde porte métallique à l'aspect compliqué était ouverte sur une petite pièce. A droite, il y avait un espace limité par une cloison basse, en marbre, derrière laquelle se trouvaient des bureaux en acajou et des fauteuils en cuir. Des paquets de pièces de rechange étaient placés sur le large rebord de la cloison et des accessoires plus volumineux étaient étalés sur les bureaux.

Comme il s'avançait, une personne apparut de derrière la rangée de cages.

Trapu, les mains énormes sous ses gants, l'électronicien portait un uniforme bleu ardoise et une casquette ornée d'un écusson. Une sacoche en

cuir et en toile pendait à son épaule et il marchait d'un pas traînant, les pieds dans de larges chaussures noires et fatiguées.

— « Oui ? » grogna-t-il d'une voix enrouée en posant son sac à terre.

— « Je voudrais un jeu de pièces de rechange, » dit le vieillard en étudiant l'électronicien avec soin.

— « Un *jeu* de pièces, hmm ? » L'électronicien se gratta le côté de l'estomac. Il tourna son visage masqué vers les bureaux, puis regarda de nouveau son visiteur. « Je ne vends que ce qu'il y a de mieux. Vous ne trouverez meilleure fabrication nulle part ailleurs. »

— « Vraiment ? » Tout, dans les façons de l'électronicien, lui parut maladroit. Aucun homme n'osait exécuter un travail sortant suffisamment de l'ordinaire pour être marqué de la personnalité de son auteur. Seul un fou aurait pu ignorer cela.

Derrière son masque, le vieillard regarda l'électronicien d'un œil sévère. Il n'était pas fou à ce point et il ne lui plaisait pas d'être pris pour tel.

— « Ce que je veux dire, » reprit l'électronicien, « c'est que les jeux de pièces de rechange sont chers. Il n'y a pas de raison d'acheter toute une série de pièces pour votre appareil quand vous n'en avez qu'une à remplacer, n'est-ce pas ? Il serait plus raisonnable d'acheter seulement l'élément dont vous avez besoin au lieu de prendre tout cet équipement inutile. » Il désigna négligemment les paquets de matériel disposés sur le rebord de la cloison en marbre. « Jetez-y un coup d'œil. »

— « *Ça ne prend pas !* »

Dans un grand mouvement de robe, le vieillard franchit le portillon de la cloison, s'arrêta devant les paquets posés sur le plus proche bureau et se retourna vers l'électronicien.

— « Je vais voir ceux-ci. Gardez vos ruses pour vos clients stupides. » Il sentait la colère l'envahir.

L'électronicien eut un rire forcé.

— « Comme vous voudrez. » Il rit encore et s'éclaircit la gorge. « Ça ne coûte rien d'essayer. »

— « Non ? Avez-vous déjà découvert quelqu'un de cette façon ? »

— « En remontant jusqu'à lui d'après les pièces dont il a besoin ? Pourquoi vous le dirais-je ? »

— « Fiston... » Sa colère s'était rapidement transformée en une sorte de pitié. Il secoua lentement la tête. « Fiston, j'imagine qu'il est très réconfortant d'être dans le commerce le plus sûr de tous. Il faudrait que la situation empire terriblement pour que les gens essaient de découvrir les électroniciens. Mais vous allez au-devant des ennuis, avec vos ruses enfantines. Un de ces jours, vous indisposerez quelqu'un qui prendra l'affaire à cœur. »

— « Je suppose que je suis capable de me défendre, » répondit l'électronicien d'un ton bourru.

— « Pas tellement bien, fiston. Vous êtes nouveau dans le métier, n'est-ce pas ? Quel âge avez-vous... dix-huit, vingt ans ? »

— « Fichez-moi la paix ! »

— « Allons, ne me prenez pas pour un imbécile. Une poitrine rembourrée ne trompe personne. Elle forme une masse indépendante, au lieu

de faire corps avec le reste. Vous aurez beau porter autant de paires de chaussettes que vous voudrez, cela n'empêche pas des chaussures trop grandes de glisser. Vous êtes maladroit de vos mains — du rembourrage encore. Vos gants sont trop courts ; j'aperçois quelques poils blonds sur votre poignet. Si vous étiez plus vieux, ils seraient plus foncés. Et si vous ne cessez pas de vous forcer à parler d'une voix si profonde, vous allez vous érailler à jamais les cordes vocales. Déguiser sa voix n'est pas une simple question d'effort brutal.

» Maintenant, ne voyez-vous pas que j'en sais déjà beaucoup sur vous ? J'ai une collection répertoriée de plus de vingt mille caractéristiques génétiques. Je crois que je pourrais commencer à vous cerner dans mon champ vectoriel, ne pensez-vous pas ? La chance de vous découvrir est peut-être mince, mais il se pourrait bien que j'aie réuni plus de données que je n'en ai déjà convenu. Et malgré votre prudence probable, ne pourrais-je pas, si j'en juge par votre manque de soin avéré, trouver quelques cellules de votre peau sur un de ces paquets de matériel ? Un cil ? Peut-être même du sang sur une arête tranchante ? Etes-vous disposé à courir le risque ? » Il espérait faire impression sur le jeune homme. Il s'inquiétait sincèrement pour lui — un jour ou l'autre, ce garçon pourrait tomber sur un client qui appliquerait une méthode de ce genre.

Il s'attendait à ce que l'électronicien marmonnât quelques paroles d'un ton abattu, aussi fut-il surpris de lui voir prendre une posture de défi, malgré tout ce rembourrage qui le rendait ridicule.

— « Certainement. N'importe quel risque qu'il vous plaira de nommer. »

— « Je comprends. » Le vieillard garda le silence un moment, puis il dit rapidement : « Vous avez un détecteur. » C'était un absurde coup à l'aveuglette et il s'en rendait compte.

— « Peut-être que oui, peut-être que non. »

— « Moi je pense que vous en avez sans doute un. Je dois avouer que je... » Il soupira. « Je suis un peu désorienté. »

— « Soyez ce que vous voudrez ; êtes-vous décidé à acheter un de mes jeux de pièces, oui ou non ? »

— « Euh... c'est-à-dire que je... je ne sais pas, » dit le vieillard.

— « C'est bon, alors, allez dans une autre ville. »

— « Non... non, je ne veux pas. C'est trop d'ennuis. Tenez, ces paquets, là-bas. Je vais en prendre un. » Il avait l'impression d'être pris au piège.

— « Etes-vous sûr que vous voulez courir le risque, grand-père ? » La voix du jeune électronicien rendait un son acide.

— « Je ne crois pas que je prends trop de risques. Je peux toujours examiner soigneusement le contenu du paquet avant de l'utiliser. »

— « Tout ça, c'est des boniments, grand-père. Vous n'auriez pas le temps de tout vérifier avant que je vous aie découvert. »

Le vieillard poussa un nouveau soupir.

— « Vous avez probablement raison. Mais je me sens presque forcé... vous m'avez coupé l'herbe sous le pied. Il n'est que juste que je coure le risque, n'est-ce pas ? »

L'électronicien se mit à rire.

— « Vous parlez comme un fou, grand-père. »

— « C'est possible, mais comme un *vieux* fou. » Il regarda le jeune électronicien et comprit que le garçon le croyait détraqué.

Je le suis peut-être, pensa-t-il. Je n'en sais rien. Je fais ce qui me semble le mieux ; je vis et je laisse vivre les autres. Jusqu'ici, cela m'a réussi. Je ne vois pas pourquoi je devrais me comporter comme une bête de proie pour la simple raison que je suis dans une société de bêtes de proie. Je suis un être humain ; je suis moi-même. Si je fais de ma vie quelque chose de mauvais, qui m'en donnera une autre si je me mets trop tard à regretter ce que j'ai fait ?

« Je prends ces pièces-ci, » dit-il.

L'électronicien secoua la tête.

— « Je n'arrive pas à vous comprendre, pépère. Vous êtes innocent comme l'agneau qui vient de naître. »

— « Je crains de ne pas bien vous comprendre non plus, fiston. » Il respira longuement. « En tout cas, je prends ceci. Douze unités ? »

— « Ça va. »

— « Alors, c'est parfait. » Il posa les douze cubes d'argent aux faces unies sur le bureau et prit le paquet de pièces. « Adieu, fiston. Et malgré tout... soyez prudent. »

— « Salut, grand-père. Ne vous laissez pas manger la laine sur le dos. »

— « Personne n'y a encore réussi, » dit-il en prenant la porte.

*
* *

Une fois dehors, il hésita. Quand il était arrivé dans cette ville, les rues étaient vides. Maintenant, elles étaient fâcheusement grouillantes et bruyantes. A l'autre bout de la grande rue, des gens entraient successivement chez chaque commerçant et y stationnaient un court instant chaque fois. Ils progressaient ainsi dans sa direction et, quelque part à l'intérieur d'une des boutiques, il entendit un coup mat et un tintement léger de verre cassé. Il rentra dans le magasin de l'électronicien.

— « Fiston ! »

— « Quoi donc, grand-père ? »

— « Je n'aime pas la tournure que prennent les choses dehors, » dit-il.

Et moi qui étais si sûr, pensa-t-il, chagriné. Si sûr qu'aucune foule ne pourrait rester groupée assez longtemps. La situation doit être grave, bien grave, pensa-t-il avec une surprise attristée, s'ils peuvent agir de façon aussi systématique.

Le jeune homme leva la main pour le pousser sur le côté et le vieillard pensa tout juste à reculer pour échapper au contact. Mais l'électronicien ne cherchait pas à lui enlever un morceau de sa robe. Il alla à la porte, regarda fixement dans la rue, puis revint et se mit à emballer avec précipitation ses nécessaires de réparation dans son sac en cuir.

— Il faut que je file ! Ils sont déjà entre moi et mon transporteur. »

— « Vous ne pourrez pas passer. C'est trop tard. Ils tueront quiconque essaiera de fendre leurs rangs. »

Et pourquoi ? pensa-t-il avec angoisse et étonnement. Parce qu'il ne sera pas aussi désarmé qu'eux ? Mais quand il sera mort, ils essaieront de trouver son détecteur ; de le briser, diront-ils, mais chacun d'eux attendra l'occasion de le dérober et finalement ils s'entre-tueront pour l'avoir.

— « Venez avec moi, » dit le vieillard, prenant une décision soudaine. « Marchez lentement. »

— « Venir avec *vous ?* Jusqu'où ? Jusqu'à votre transporteur ? »

— « Je ne vois pas ce que vous pouvez faire d'autre. »

Il se dirigea vers la porte et l'électronicien le suivit en blasphémant à mi-voix comme un homme récitant une incantation.

Ils sortirent dans la rue et la traversèrent, l'asphalte rugueux semblable à du papier de verre sous leurs pieds. Ils obliquèrent en direction de l'emplacement du tranporteur, dans les fourrés, près de la boutique de la jeune fille aux chronomètres.

— « Jusqu'où va-t-on ? » demanda nerveusement l'électronicien. « Il y a deux individus qui nous regardent déjà d'un sale œil. »

— « L'un d'eux porte-t-il une veste de cuir ? » Il se demandait si l'homme avait été tué ou si, par la logique particulière aux foules, il avait pris le commandement de la meute déchaînée.

— « Je ne vois pas. »

— « Tenez bon. Cessez de regarder dans leur direction. Marchez lentement. Si ce calme persiste, nous allons y arriver. »

A ce moment, la jeune fille se précipita hors de la boutique.

— « Au secours ! » cria-t-elle et, presque en écho, une voix dans la rue poussa un aboiement. L'électronicien émit un grognement de frayeur.

La jeune fille se jeta au-devant d'eux.

— « Je vous en supplie... ils vont me tuer ! »

L'électronicien la repoussa brutalement.

— « Laissez-nous passer ou nous allons le faire pour eux. Venez, pépère ! »

Le vieillard s'était arrêté. Il jeta un rapide coup d'œil le long de la rue. La foule, comme soudain catalysée, approchait d'eux en bouillonnant. Il reporta son regard sur la jeune fille. Sans personne pour lui montrer l'emplacement du transporteur, l'électronicien, désemparé, tremblait presque d'impatience.

— « J'ai si peur ! Je ne sais pas ce que je dois faire, » dit la jeune fille en sanglotant.

— « Venez avec moi, » dit enfin le vieillard.

Tous trois se dirigèrent vers les fourrés. Une pierre tomba près d'eux, au milieu des chênes rabougris. Quelqu'un cria : « Le voilà qui se sauve, là-bas, avec deux autres ! » Ils atteignaient la portière du transporteur du vieillard. Il jeta une bombe à la thermite dans les taillis, empoigna la jeune fille et l'électronicien de son bras long et musclé, les poussa à l'intérieur et pressa le bouton du dispositif d'acceptation.

Il y eut un trait de lumière et tous trois se trouvèrent dans la petite chambre sombre que le transporteur occupait dans sa maison.

— « Regardez, » cria-t-il, pour s'assurer que la jeune fille et l'électronicien ouvriraient les yeux, puis il déclencha un éclair de magnésium.

La flamme éblouissante l'aurait momentanément aveuglé lui aussi s'il ne s'était protégé le visage. Il désarma la chambre pendant que les deux autres cherchaient à en sortir à tâtons.

Il les conduisit dans son salon.

— « Allons, allons, tranquillisez-vous maintenant, » murmura-t-il d'une voix rassérénée. « Soyez les bienvenus chez moi. Je vais faire du café. »

***

Il posa le plateau sur la petite table devant eux et leur tendit à chacun une assiette sur laquelle étaient une fourchette et une part de gâteau au chocolat. Il plaça les tasses à café, le sucrier et le pot de crème entre eux, puis, tirant une chaise pour lui, il s'assit confortablement, son masque enlevé et son capuchon rejeté en arrière.

Il porta sa tasse à ses lèvres, but une petite gorgée et détendit ses membres

— « J'espère qu'il est bon. Je n'ai pas l'habitude d'en faire pour plusieurs personnes. Je craignais qu'il ne soit pas assez fort. » Il leur fit un sourire en manière d'excuse. « Pardonnez-moi d'être un mauvais hôte. »

L'électronicien exhala un soupir explosif derrière son masque.

— « Parfait ! » dit-il avec un petit rire cristallin. « Puisque nous sommes vos invités, réjouissons-nous de cette petite réception. « Il posa son gâteau, enleva sa casquette et se débarrassa de son masque. C'était un jeune homme au visage carré, avec des cheveux coupés court, un nez camus et des yeux bleu clair. Il considéra le vieillard d'un air légèrement provocant, comme s'il comprenait combien il devait paraître ridicule avec son jeune visage émergeant ainsi d'une masse de vêtements rembourrés, tel un oisillon tendant le cou hors du nid. Au bout d'un moment, il saisit son gâteau, en coupa un gros morceau du tranchant de sa fourchette et se le fourra dans la bouche.

La jeune fille restait assise, son assiette tenue à deux mains sur les genoux, le buste fixe, tournant la tête tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre des deux hommes.

Soudain, elle posa son assiette sur la table avec un geste dramatique, se leva, enleva sa casquette, son masque et sa combinaison de travail et se rassit tranquillement, n'ayant plus sur elle que ses sous-vêtements.

Elle sembla retrouver aussitôt tout son calme et, prenant son gâteau entre le pouce et l'index, elle se mit à le grignoter délicatement.

— « Mmmm, c'est bon ! » dit-elle avec un signe de tête à l'adresse du vieillard.

C'était une petite brune minuscule, avec une toute petite bouche.

Il lui jeta un regard étonné qui s'étendit jusqu'à l'électronicien quand il vit que le jeune homme rougissait.

*
* *

En réalité, ce que la jeune fille avait gardé de vêtements était encore largement suffisant — il se rappelait un temps où elle eût paru ridiculement prude dans cet appareil — et, à vrai dire, sa salopette maculée de graisse lui avait fait craindre pour son divan. Mais ce qu'elle portait était indéniablement de la fine lingerie et l'électronicien tenait ostensiblement les yeux fixés sur sa tasse de café.

— « Ce gâteau vous plaît vraiment ? » demanda le vieillard à la jeune fille. « Je suis fier de ma pâtisserie, mais naturellement j'y suis habitué. »

— « Il est *très* bon, » déclara-t-elle.

— « Ecoutez, » interrompit l'électronicien, « nous allons tous être ici ensemble pendant un moment, n'est-ce pas ? »

— « Il devrait être assez tôt de regagner vos transporteurs demain, » dit le vieillard. Il se tourna vers la jeune fille. « J'ai bien peur que vous ne trouviez tous vos chronomètres envolés, mademoiselle. »

— « Je suis saine et sauve, c'est le principal. »

— « Je veux une mèche de vos cheveux, » dit d'un ton rude l'électronicien au vieillard. « Et des vôtres aussi, » ajouta-t-il, s'adressant à la jeune fille. « Je ne suis pas assez bête pour rentrer chez moi quand tout ceci sera fini et croire que vous ne m'avez pas ménagé une petite surprise. »

Le vieillard soupira. L'électronicien aurait pu se montrer moins brusque.

— « D'accord, » dit le vieillard.

— « Peut-être êtes-vous disposé à faire confiance aux gens plus qu'il n'est raisonnable, » dit l'électronicien d'un ton qui frisait le défi. « Pas moi. »

— « D'accord, » répéta le vieillard avec patience. « Je vais chercher des ciseaux. »

L'électronicien avala avec détermination une gorgée de son café sans les regarder ni l'un ni l'autre et serra obstinément les mâchoires.

Le vieillard se leva et la jeune fille dit :

— « Je vous accompagne. »

— « C'est inutile, » lui dit l'électronicien d'une voix haute et claire. « Je ne vais pas vous hypnotiser. »

— « Vous n'en auriez pas le pouvoir, » dit-elle sans hausser le ton, tout en passant son bras dans celui du vieillard. Celui-ci la regarda avec un léger étonnement. « Allons chercher ces ciseaux, » lui dit-elle.

Ils laissèrent l'électronicien dans le living-room, occupé à manger son gâteau.

*
* *

Dans la cuisine, le vieillard fouilla dans le tiroir aux couteaux.

— « Panda ? » dit-elle d'une voix douce.

— « Hein ? » Il la regarda avec ébahissement.

— « Ça ne vous fait rien que je vous appelle Panda ? »

— « Pourquoi... Oh ! mon Dieu, non. Bien sûr que non. » Il eut un petit rire gloussant. « Je n'avais pas compris tout d'abord. Mais c'est parfait. Evidemment, il faut bien que nous nous trouvions des noms. »

— « Comment allez-vous m'appeler ? »

Il réfléchit un instant.

— « Ma foi, je ne sais pas... Est-ce que Gracieuse vous irait ? »

Elle lui sourit et son petit nez se plissa adorablement.

— « C'est *charmant !* Merci, Panda. »

— « Je vous en prie, Gracieuse, » répondit-il avec sérieux.

— « Panda... » Quelque chose la préoccupait maintenant. « Qu'allons-nous faire de lui ? »

— « De l'électronicien ? Que faudrait-il en faire ? »

Elle fit courir paresseusement ses ongles le long de l'avant-bras du vieillard.

— « Nous ne tenons pas vraiment à l'avoir ici, n'est-ce pas ? »

— « Je n'avais pas pensé à cela, » dit-il, un peu déconcerté. En un sens, il lui était agréable d'avoir de nouveau de la société, si bourru que fût le jeune homme.

— « Mais il est électronicien, » dit-elle d'un ton ferme.

— « Oui. Et après, qu'est-ce que cela peut faire ? »

— « Ne comprenez-vous pas que cette affaire des mèches de cheveux n'est qu'une feinte ? Il cherche sans doute à nous faire croire qu'il est entièrement accaparé par sa propre sécurité. Ou peut-être veut-il simplement nous encourager à croire qu'une fois que nous serons tous au pouvoir les uns des autres, nous pourrons tous deux relâcher notre surveillance. Ne nous y trompons pas. Nous sommes trop habitués à penser que le danger vient de quelqu'un d'éloigné et de caché. Mais s'il essayait de nous tuer — maintenant, ici, de ses propres mains — pourriez-vous l'en empêcher ? Ou s'il voulait s'attaquer à votre installation d'exploration ? »

Il la regarda avec un grand respect. Ceux qui étaient capables de développer un raisonnement si compliqué avaient toujours fait sur lui une profonde impression.

— « Vous êtes une jeune personne très réfléchie, Gracieuse. Mais pourquoi mon explorateur ? Il n'est pas différent de celui des autres. »

— « Oh ! c'est bon, Panda. Si vous voyez les choses sous cet angle-là, n'en parlons plus. Mais il *faut* que nous fassions quelque chose à son sujet. Je regrette, il se peut que vous n'ayez pas à vous tracasser, moi si. »

Ses lèvres dessinèrent une moue. Et, bien que ce pût être un effet de son imagination, le vieillard crut sentir une légère, très légère pression du genou de la jeune fille contre sa jambe. Il se prit à réfléchir et finit par conclure que ce n'avait pu être son imagination... ni un accident. Il la regarda avec quelque surprise.

— « Que devrions-nous faire, selon vous ? » lui demanda-t-il.

— « Vous savez, » dit-elle, ses ongles jouant de nouveau sur son bras, « j'ai l'impression que c'est lui ou nous. »

— « Gracieuse ! » Comment pouvait-on vivre avec une telle peur ? Comment pouvait-on avoir peur au point que l'idée d'un meurtre se présentât si facilement à l'esprit ?

Elle explosa :

— « Peut-être vous est-il possible de continuer à prêter le flanc ainsi. Pas moi. Des yeux me surveillent et me palpent à longueur de journée ! Même s'ils ne sont pas là, je peux les sentir. Toute ma vie, j'en ai eu la chair de poule. Maintenant, pour la première fois, j'ai une occasion de tirer des rideaux protecteurs et je ne suis pas disposée à laisser ce blanc-bec m'enlever ma chance. Je ne me sentirai en sûreté que lorsque je serai certaine qu'il ne lui sera plus possible de me tourmenter. Et si vous croyez que je pourrais jamais me sentir en sûreté après lui avoir donné un élément sûr de découverte comme une mèche de cheveux, vous avez tort ! »

— « Mais... il sera autant en votre pouvoir que vous au sien, si nous échangeons tous des mèches de cheveux. »

— « Et si je la perdais ? »

— « Mais... il y a autant de chances qu'il perde la vôtre. »

— « Je m'en moque. Je ne pourrais pas fermer l'œil de la nuit ! »

Sa colère cessa aussi brusquement qu'elle s'était manifestée. Elle s'appuya contre la poitrine du vieillard, sa tête reposant à la base de son cou, et posa ses mains sur ses bras musclés. « Même si j'étais ici avec vous, » murmura-t-elle.

Il regarda par-dessus la tête de la jeune fille en pensant qu'il devait être un vieux fou à l'esprit bien lent pour ne pas avoir prévu ce qui arrivait.

— « Gracieuse ? »

— « Oui, Panda ? »

— « Est-ce *intentionnellement* que vous avez cherché à venir avec moi ? »

Elle fit oui de la tête avec la confusion d'une petite fille.

Pourquoi ? pensa-t-il. Pourquoi moi ?

Et alors il comprit. Il secoua la tête. Il avait du mal à accepter la vérité.

— « Qu'est-ce qui vous a fait penser que j'avais un détecteur ? »

— « Vous êtes venu de l'autre ville, n'est-ce pas ? Et la foule vous pourchassait. »

Il respira profondément.

— « Je vois. »

Il s'étonnait, comme il l'avait fait maintes fois dans sa vie, de l'aptitude des gens à suivre les raisonnements les plus compliqués et à commettre malgré cela les plus grossières erreurs.

— « Gracieuse, je n'ai pas de détecteur. » Un court instant il se prit à le regretter. « Mais l'électronicien en a un. »

Il la sentit s'éloigner de lui et pensa : « Enfin, voilà qui est fini et tu n'as plus à craindre pareille épreuve. » Puis il se dit, pour la seconde fois, de la journée : « Allons, mon vieux, ressaisis-toi ! »

Il regarda la jeune fille. Elle se mordit la lèvre inférieure avec tant d'ardeur qu'il craignit de voir le sang en jaillir.

Il referma le tiroir aux couteaux.

— « J'ai trouvé les ciseaux, » dit-il faiblement.



Quand ils rentrèrent dans la pièce, l'électronicien leur lança un regard soupçonneux. L'air renfrogné, la jeune fille alla s'installer au bout du divan, les poings serrés sur les genoux. Le vieillard s'assit dans son fauteuil et les observa tous les deux.

Il sortait d'une longue torpeur. Toutes ces années d'une vie solitaire, sans personne pour lui montrer combien le monde changeait, avaient fait de lui un étranger. Il ne pouvait comprendre ni la fille ni l'électronicien, mais ils étaient visiblement mieux adaptés à leur vie que lui à la sienne.

Cette découverte avait de quoi le troubler.

— « Très bien, » dit enfin l'électronicien en s'emparant des ciseaux. « C'est moi qui ai eu l'idée, alors je commence. » Il se coupa deux touffes de cheveux et les posa sur la table à thé puis regarda la jeune fille et le vieux et dit d'un ton ferme : « A qui le tour ? »

La jeune fille prit les ciseaux une fraction de seconde avant que le vieillard eût réussi à poser la main dessus et, dans le mouvement qu'elle fit, son bras effleura l'épaule de l'électronicien. La lueur de détermination vacilla un instant dans le regard du jeune homme.

⁂

— « Très bien, » répéta l'électronicien quand ils eurent fini. « Si je dois passer la nuit ici, il me faut une chambre pour moi seul. » Il regarda le vieillard d'une manière significative. « Avec une source de courant normale et un bon verrou à la porte. »

— « J'ai une chambre libre, » répondit doucement le vieillard. « Avec une source de courant normale. Je pense pouvoir vous trouver aussi quelque part une verrou inutilisé. Vous n'avez pas besoin de formuler vos demandes sur un ton si impératif. »

— « Vraiment ? » fit l'électronicien avec un sourire de biais. « Je ne vois pas ce qui empêcherait un grand-père aux cheveux blancs de me tuer pour un détecteur. Ni une petite garce de fille non plus. Est-ce que vous n'en parliez pas justement tous les deux dans la cuisine ? »

Le vieillard s'éclaircit la voix.

— « Pas exactement. Nous aurions pu, mais nous avions mal conjecturé. »

La jeune fille fit un petit bruit de gorge dépité.

L'électronicien haussa les épaules.

— « En tout cas, je veux cette chambre maintenant. Plus vite j'aurai monté une installation, plus tôt je me sentirai tranquille. »

— « Vous ne manquez pas de ténacité, » dit le vieillard.

— « Et puis après ? »

— « J'ai réfléchi : *comment* cette foule a-t-elle appris que vous aviez un détecteur ? Vous ne l'avez sûrement dit à personne ? »

— « Peut-être que si, peut-être que non, » grommela l'électronicien d'une voix mal assurée.

— « Vous n'avez pas essayé d'en vendre un, n'est-ce pas ? »

Le jeune homme lui lança un regard acéré.

— « Un de ces jours, je vous comprendrai peut-être, grand-père, » dit-il. « L'idée lumineuse m'est venue que si je choisissais soigneusement mes clients, je pourrais en vendre quelques-uns. J'avais tort. »

Il se leva brusquement.

« Ce monde ne durera pas cinq ans de plus. Il va se briser en morceaux. Combien de temps pouvons-nous continuer à piller les villes ? Pensez-vous sérieusement que nous puissions jamais produire quelque chose de nouveau ? Combien de temps pourrons-nous seulement courir les boutiques ? C'est plus que quiconque ne peut supporter. Nous vivons grâce à la bienveillance réciproque et seuls les gens sensés sont capables de bienveillance. Il y a des jours où je me réveille en me disant : si je ne vois pas une lueur d'espoir d'ici midi, je me tranche la gorge. Et je ne le fais jamais. Je ne vois jamais luire l'espoir, mais je ne me tranche jamais la gorge parce que j'ai peur de le faire. J'ai atteint le comble de la peur et elle ne me quitte plus.

» J'ai cru avoir trouvé une solution quand j'ai inventé le détecteur. Il n'a eu d'autre résultat que de m'isoler encore davantage. Enfin, ce qui est fait est fait. Si ce monde court à sa perte, je vais l'y aider. Personne ne m'arrachera ce détecteur. Pas même si les gens se réveillaient soudain en se disant que, si chacun en possédait un, tout le monde serait en sécurité. Ils ne se laisseront pas mutuellement le temps de réfléchir. Le premier type que j'ai choisi tenait tellement à en avoir un qu'il tremblait de tous ses membres. Mais il avait peur que je le dénonce à ses amis ; il ne voulait pas me faire confiance. A moi— l'homme qui l'avait fabriqué le premier. Il n'avait pas confiance en *moi !* Que dois-je faire avec de telles gens ? Me supprimer ? Non, n'ayez crainte... dorénavant, je me tiens sur mes gardes. »

Il ramassa son sac de cuir contenant les pièces d'explorateurs, prit les mèches de cheveux de la jeune fille et du vieillard et serra les mâchoires.

— « Maintenant, où est cette chambre ? » demanda-t-il. Il tremblait.

Le vieillard se leva lentement, les yeux pleins de pitié.

— « Suivez-moi, » dit-il en soupirant. Il regarda la jeune fille, dont les yeux ne pouvaient se détacher du bagage de l'électronicien.

Il secoua la tête. Il fallait que ce monde fût réellement mauvais, tout compte fait.

*
* *

Quand il revint de montrer sa chambre à l'électronicien, la jeune fille était encore assise sur le divan.

— « Gracieuse ? »

Elle leva la tête.

— « Oui ? »

— « Vous pouvez disposer de ma chambre cette nuit. Et vous aurez besoin d'un explorateur pour vous, naturellement. J'ai une série complète d'éléments neufs et d'autres qui pourront être pris sur mon vieil appareil. Avec le tout, vous pourrez monter quelque chose qui sera suffisant pour cette nuit tout au moins. Je vous aiderai, si vous voulez bien me faire confiance. » Il ne mentionna pas qu'il se trouverait ainsi fort probablement sans appareil en ordre de marche pour lui-même. Cela ne lui paraissait pas important.

Elle lui fit un faible sourire.

— « Je vous fais confiance, Panda. »

Elle se leva du divan et vint à lui. Elle avait de nouveau changé. Cette fois, elle était simplement aimable et, malgré lui, le vieillard regrettait le changement.

— « Mais je ne peux pas avoir confiance en ce type-là tant qu'il a un détecteur, » dit-elle avec insistance. « Peu m'importe de savoir qu'il peut m'explorer quand il lui plaît, mais je ne peux pas supporter de penser qu'il est à même de savoir si j'essaye de l'explorer ! C'est... bon sang, Panda, ce n'est pas juste ! »

Il approuva de la tête.

« Et c'est dangereux. Il pourrait me tuer. »

Mon Dieu oui, pensa le vieillard. N'importe qui peut la tuer. Mais on n'en est pas là. « Pouvoir » n'est pas « vouloir ». Et d'ailleurs elle n'a pas vraiment l'air d'en croire l'électronicien capable.

— « J'accepte le risque, » dit nerveusement la jeune fille, « tant que la lutte se déroule à armes égales. Mais quand on ne peut atteindre quelqu'un qui, lui, peut vous atteindre... »

Elle s'interrompit et joignit ses mains en un geste d'excuse.

« Panda, » murmura-t-elle, « je regrette, mais il va falloir que je fasse sa conquête. Cela ne vous ennuiera pas trop ? Que je me mette à lui faire du charme ? »

Il secoua la tête et lui sourit.

« Vous êtes un homme épatant, Panda. Est-ce que vous vivez ici tout seul, vraiment ? N'avez-vous ni femme ni enfants ? Il *faudrait* en avoir. »

Il fit non de la tête.

— « Je ne crois pas, » dit-il avec un sourire. « Cela m'est égal. Je prends ce que la vie m'apporte. »

Il aurait voulu pouvoir amener les gens à comprendre sa façon d'envisager la vie. Ne pouvaient-ils donc voir combien ils compliquaient inutilement la leur ?

— « C'est bien vrai, vous n'en voudriez pas ? »

Il haussa les épaules, amusé de son insistance.

— « Gracieuse, les jours se ressemblent tellement. Qui peut se les rappeler tous ? » Il posa sa main sur celle de la jeune fille et l'étreignit. « Je vais voir ces pièces d'explorateur, maintenant. »

Il se leva et se dirigea vers sa chambre. Il prit le nouveau jeu de pièces caché parmi ses robes et ouvrait déjà la première boîte en carton en franchissant la porte.

*
* *

Il s'arrêta et regarda l'appareillage qui tenait tout un pan de mur. Ç'avait été une installation terriblement compliquée, naguère — plus compliquée qu'il ne pouvait se le rappeler. Mais maintenant, tout — l'étage d'accord, l'analyseur d'échantillons, l'écran de vision et les commandes de couplage du calcineur — tout n'était plus qu'une masse fondue et noircie.

Il la regarda la bouche ouverte, essayant de se représenter la chose dans son esprit.

Qu'était-il arrivé ? Qu'avait-il *pu* arriver ?

Il s'approcha lentement de l'installation et promena ses doigts sur les tôles d'acier gondolées des divers éléments. Elles étaient froides. La peinture carbonisée laissa des traces noires sur ses doigts.

Un coup au but, pensa-t-il. Un coup direct de calcineur sur l'installation, mais un coup qui m'a manqué, moi.

Il ne parvenait pas à comprendre. Il regarda la pendule enregistreuse montée dans un des éléments et qui était maintenant arrêtée, avec une tache de brûlé jaune à la surface du cadran. Les aiguilles du calendrier indiquaient que la catastrophe s'était produite la veille, celle de la pendule dans la nuit. Et il y avait là un mystère, car il ne pouvait absolument se souvenir de quoi que ce fût.

Un coup manquant de peu le but amènerait-il chez un homme une amnésie partielle ? Peut-être. Mais comment un calcineur pouvait-il manquer le but ? Pour que le calcineur fût déclenché, il lui fallait un vecteur, un vecteur de personnalité, pour faire feu sur un homme.

De toute façon, son appareillage était pourvu de moyens de défense. Ou lui-même en était pourvu, ce qui revenait au même.

Ce qui revenait au même ? Voire.

Le vieillard était de plus en plus perplexe. Ses doigts parcouraient l'équipement détruit en reconnaissant les pièces au passage. Il se mit à tirer sur les panneaux avant des éléments, sans se soucier du crissement aigu des fils métalliques arrachés et du bruit sec des vis sortant des tôles d'acier. La vigueur de ses mains de sculpteur l'étonnait, mais il avait l'impression de se voir d'une certaine distance. Ce n'étaient plus seulement ses bras, maintenant, qui avaient leur propre volonté.

Il trouva l'accessoire caché. Celui-ci était presque fondu, mais il pouvait parfaitement interpréter les circuits, bien qu'ils fussent loin de correspondre à des schémas classiques et que seul celui qui les avait conçus aurait dû être capable de les comprendre.

Il considéra l'objet et, au plus profond de son esprit, un sentiment de peur prit naissance. Il venait d'être soudain sûr qu'il le trouverait, mais il se demandait comment il avait pu construire un détecteur, l'utiliser... tout cela sans s'en apercevoir.

Il s'éloigna de l'installation. Ce qui était arrivé apparaissait clairement à

présent. Quelqu'un, quelque part, était parvenu à un certain moment à établir un vecteur de personnalité dirigé sur lui. Il y avait de cela combien de temps ? Impossible de le savoir et d'ailleurs peu importait. Au cours d'une de ses expéditions en ville pour y faire des achats, quelqu'un avait dû couper un morceau de son costume. La nuit dernière, l'organe de commande de cet observateur inconnu avait fonctionné et le rayon du calcineur avait suivi l'onde porteuse d'exploration, mais n'avait réussi qu'à aboutir dans le détecteur. Et son propre calcineur, déclenché par un dispositif d'impulsion automatique incorporé dans l'appareil, avait lancé son rayon sur l'onde porteuse de l'étranger et court-circuité tout, y compris l'installation où l'autre homme, quelque part dans le monde, gisait maintenant, cadavre carbonisé contre du métal brûlé, qui ne saurait jamais quelle cible meurtrière il avait choisie. Mais pourquoi le rayon calcineur de l'étranger n'avait-il pas tué ?

Le vieillard aspira une profonde bouffée d'air, puis une autre. Le moment de panique était passé ; il cédait devant le calme d'une pensée logique. Il regarda la glace au-dessus du bureau.

Il se vit assis sur le bord de son lit, ses lourdes épaules affaissées, les coudes appuyés sur les cuisses et les mains pendantes. Mais dans son visage — s'estompant avec la panique, déjà brouillés sous ses propres traits — il découvrit enfin les traits de Rumpelstiltskin.

Au bout d'un moment, il gagna le living-room.

— « Gracieuse, » murmura-t-il. « Je crois que j'ai commis une erreur fondamentale sur moi-même. »

*
* *

Il lui était difficile d'accepter une telle révélation. Mais il avait vu le visage dans la glace : les muscles contractés en nœuds durs comme du bois par le rictus de la peur permanente ; les lèvres retroussées dans une grimace de haine ; la mâchoire inférieure projetée en avant et découvrant les canines ; et dans les yeux la peur flamboyante, révélatrice, que quelque chose pourrait se produire un jour et que, à partir de ce jour-là, il ne pourrait plus être mauvais.

C'est un autre homme, pensa-t-il. Un homme terriblement opiniâtre et différent, et je ne me suis jamais rendu compte qu'il était là. C'est fantastique comme la même peau peut être tendue sur le même crâne et cependant former une expression si différente.

— « Un instant, maintenant, » dit l'électronicien. « Vous essayez de nous dire que vous et cet homme, vous partagez le même corps ? »

L'électronicien se prélassait dans le fauteuil. Le vieillard s'était assis sur le divan ; la jeune fille lui avait pris la main dans les siennes et le regardait avec une nuance d'inquiétude.

— « Pas exactement le même corps, » dit le vieillard en secouant la tête. « Le même esprit. C'est cela qui est important. »

— « Vous savez, je ne croirais pas à cela une minute, » dit l'électronicien, « si vous ne nous aviez montré l'installation et le détecteur. » Il

ajouta pensivement : « Il est meilleur que le mien. » Il regarda le vieillard et sourit. « Ce finaud de grand-père ; il cachait bien son jeu. »

— « Non ! Non, je n'ai rien fait de la sorte ! » dit vivement le vieillard. « C'est-à-dire que... j'ai toujours *pensé* que j'étais honnête. » Il soupira. Il se sentait très las.

Comment une telle chose pouvait-elle se produire ? Un homme pouvait-il être effrayé au point de s'enfuir et de se cacher d'une partie de lui-même ?

Cela était possible, comprit-il. Un homme pouvait refuser de vivre dans le monde. Il pouvait se tapir dans un coin de son esprit, pour n'en sortir que lorsqu'il saurait que, pendant un court instant, il lui serait loisible de lancer sans risque sa riposte au monde qui le terrifiait. Et alors il se cacherait de nouveau et laisserait une autre partie de lui-même supporter le fardeau de la vie.

Cette autre partie pourrait être entièrement dans l'ignorance ; elle pourrait croire qu'elle était l'homme tout entier. Assurément, l'homme effrayé dans sa forteresse d'obscurité ne trahirait jamais sa présence à l'ennemi possible qui partageait son habitation.

J'ai cru que j'étais moi, pensait l'homme. Je ne me suis jamais rendu compte. J'ai cru que ceci était ma vie, ma personnalité, ma destinée. « Mais je ne suis qu'un masque, » murmura-t-il.

— « C'est drôle, » dit l'électronicien.

— « Cela n'a rien de drôle du tout ! » s'exclama la jeune fille en colère.

— « Oh ! tais-toi, ma chérie, » dit l'électronicien. « C'est drôle. C'est une farce pour nous tous. »

Le vieillard se sentait une fois de plus déconcerté en cette journée déconcertante.

— « Comment cela ? Je ne vous suis pas. »

— « Eh bien, voyons... considérez la situation, » dit le jeune homme en s'énervant un peu plus à mesure que l'idée s'imposait à lui. « Regardez-vous... un vieil homme bienveillant, sérieux, un peu simple d'esprit. Qui s'occuperait de vous ? Quel effort d'imagination faudrait-il pour avoir peur de vous ou pour vous haïr ? Et pendant tout ce temps, vous étiez un refuge pour un monstre. Un si bon refuge que même si le monstre se cachait en vous au dernier moment, il était en sûreté. Le calcineur vous a manqué. Il n'avait pas de données pour se fixer sur votre personnalité, Panda. » L'électronicien se mit à rire et son agitation était visiblement proche de la crise nerveuse. « Maintenant, nous savons que nous ne pouvons faire confiance à *personne*. »

La jeune fille prit la main du vieillard.

— « Oh ! non, Panda. Ne l'écoutez pas. »

Le vieillard dodelinait de la tête.

— « Je crois qu'il a raison, » murmura-t-il. « Mais... » Son visage s'éclaira sous l'effet d'une pensée subite. « Ne cherchiez-vous pas à vendre des détecteurs pour que les gens soient protégés les uns des autres ? Et n'avons-nous pas maintenant tous les deux des détecteurs ? Gracieuse n'en a-t-elle pas un aussi, parce que nous allons, vous ou moi, lui en donner un ?

Ne sommes-nous pas ainsi trois à pouvoir nous faire mutuellement confiance ? »

— « Bon sang ! » s'écria l'électronicien. « Je n'y avais pas pensé. »

— « Nous avons eu peur. Mais maintenant nous sommes trois. Trois amis. Trois personnes unissant leurs efforts ne peuvent-elles être amies avec une quatrième ? Et quatre personnes ne peuvent-elles conquérir d'autres amis ? Et l'opération ne peut-elle continuer ainsi jusqu'à ce que le monde entier soit reconquis ? » Le vieillard sourit. « Et un jour pourrait même arriver où il serait possible d'avoir un différend avec quelqu'un sans être obligé pour cela de le tuer. Ce jour-là, je crois, nous saurons que le monde est un endroit où il fait bon vivre. »

La jeune fille se pencha et l'embrassa sur la joue avec une telle force qu'il perdit presque l'équilibre. Il sourit à l'électronicien. Celui-ci lui répondit par un clin d'œil et écarta le visage de la jeune fille en la tirant par l'oreille.

— « Hé là, pas de ça ! »

— « Dis donc, de quel droit ! » Une querelle d'amoureux s'ensuivit.

Le vieillard l'écouta sans chercher à enregistrer les paroles qu'ils échangeaient. Il se sentait heureux et envahi par une douce chaleur.

Il pensait à l'autre homme, tapi en lui. Le vieillard ne pouvait comprendre une telle personne. Il n'y avait pas de compréhension possible entre eux. Et tandis que le besoin de tuer s'éloignerait, tandis que le monde commencerait à se transformer en s'écartant de tout ce que l'homme pris au piège avait connu... cet homme pourrait-il sortir ?

Le vieillard en doutait. Il lui semblait que, à mesure qu'il travaillerait pour faire du monde un endroit où il serait heureux, l'autre homme ne pourrait que s'enfoncer de plus en plus loin dans l'obscurité. Et quand le monde ressortirait à la lumière, l'autre homme serait devenu si petit qu'il serait invisible et finirait par disparaître.



Le vieillard en ressentit un pincement au cœur, car il n'avait encore jamais tué personne.

(Traduit par Roger Durand.)



La pendule

par RAOUL de WARREN

Raoul de Warren est l'auteur de deux extraordinaires romans d'épouvante qui feront date : « L'énigme du mort-vivant » *(Bordas) et* « La bête de l'Apocalypse » *(Laffont) — romans aux intrigues tumultueuses, à la limite du délire, et qui rappellent souvent les meilleures pages de Gaston Leroux.*

Une de ses nouvelles parut jadis dans notre revue « Mystère-Magazine » (1), *mais c'est la première fois qu'il paraît au sommaire de « Fiction ». Vous retrouverez dans ce conte, brièvement déployée, cette qualité d'horreur à la base concrète qui s'épanouit dans ses romans.*



TIC TAC... Tic Tac...

Seul le bruit monotone et insipide de la pendule se fait entendre dans la pièce privée de vie.

Tic Tac...

Et les aiguilles soumises aux lois inflexibles d'une mécanique bien réglée se rejoignent à l'endroit rigoureusement prévu, puis se séparent à nouveau pour une nouvelle marche à la conquête d'une parcelle de temps.

Tic Tac...

Il est 22 heures 25.

Le studio présente l'aspect le plus accueillant. Fauteuils profonds, tapis de haute laine, rayonnages garnis de livres, petites lampes de bureau diffusant une clarté très douce.

Mais il n'y a personne pour profiter de la chaleur agréable qui y règne, personne pour apprécier les délicats bibelots et les miniatures de maîtres accrochés aux murs, personne pour s'enfoncer dans le divan situé dans l'angle face à la fenêtre, pour se plonger dans un des romans qui traînent sur la table basse ou savourer un des cigares bien alignés dans la boîte ouverte posée sur la cheminée.

Personne...

Et pourtant cette pièce confortable n'est pas faite pour rester inoccupée. Il y a quelque part dans la maison, ou peut-être dans une autre maison, ou dans la rue ou dans un train, un autobus ou un métro, un être humain dont ce studio représente le home sympathique, un être humain qui, quelques heures ou quelques jours auparavant, a introduit une clef dans le mécanisme de la pendule, a tourné cette clef de gauche à droite un certain nombre de fois et a mis le balancier en marche.

---

(1) Voir « Mystère-Magazine » n° 39 : « *Glaces et neiges, bénissez le Seigneur.* »

Tic Tac..

Il est 22 heures 25.

Et voici que la vie pénètre brusquement dans le bureau sous la forme d'un appel téléphonique. Longuement la sonnerie retentit, mais aucune main n'est là pour y mettre fin en décrochant l'appareil posé sur la console. Le demandeur inconnu finit par se lasser. Et à nouveau seul le bruit de la pendule règne en maître.

Tic Tac...

Tiens... Il est toujours 22 heures 25.

*
**

Dans la salle d'hôpital, le médecin de garde se penche sur la civière que l'on vient d'apporter dans le service des urgences.

Il achève de retirer le pansement provisoire largement teinté de sang.

— « Fracture du crâne, » diagnostique-t-il, « et carabinée encore... Plus rien à faire. Question de minutes. »

Machinalement son regard s'abaisse sur le poignet du moribond auquel est fixée une montre-bracelet.

22 heures 25.

— « Je suis obligé de partir immédiatement, » articule le médecin en se tournant vers son aide, « vous ferez transporter ce brancard dans la pièce 416 et aviserez l'interne qui va venir me remplacer pour qu'il fasse le nécessaire au moment du décès. »

Rapidement il fait glisser ses gants de caoutchouc, ôte la calotte blanche qu'il porte sur la tête, déboutonne sa blouse, puis s'approche du lavabo pour se savonner les mains. Dans ce geste, il découvre sa propre montre. Une expression d'étonnement passe sur son visage.

— « Onze heures, » constate-t-il, « elle doit avancer, à moins que ce ne soit celle de ce pauvre diable qui retarde. »

Désirant s'en assurer, il s'approche du mourant.

— « J'aurais dû m'en douter, » murmure-t-il, « sa montre a été cassée dans sa chute, quand il a été renversé par l'autobus. »

Et il s'éloigne précipitamment.

Là-bas, dans l'intérieur chaud et accueillant qui avait été le home très aimé de celui qui maintenant agonise sur cette civière, un seul bruit continue à se faire entendre, bruit d'une monotonie désespérante.

Tic Tac...

Cependant, chose étrange, les aiguilles de la pendule indiquent toujours la même heure.

22 heures 25.

*
**

Peu à peu le vaste hôpital s'est animé.

Au calme relatif de la nuit a succédé l'agitation matinale. Les infirmières et les gardes circulent maintenant nombreuses dans les couloirs sonores. Internes et externes se hâtent vers leurs services respectifs pour y arriver

en temps voulu, avant l'heure de la visite quotidienne, au cours de laquelle le Professeur Birgamme, le médecin chef, entend examiner lui-même tous les malades qui sont en traitement dans l'hôpital.

Chaque responsable a procédé à une dernière inspection et jeté un ultime coup d'œil aux « cas » les plus intéressants ou aux « sujets » les plus gravement atteints. Tout est paré, semble-t-il, lorsqu'avec l'exactitude stricte qu'il s'est toujours imposée, le Médecin Chef fait son entrée dans la première salle et commence sa tournée habituelle.

Dans le service des urgences, quatre malades attendent, avec une appréhension au moins égale à celle des internes, le verdict que doit prononcer tout à l'heure le maître qui va décider de leur sort.

Un bruit de pas. Le Professeur vient de pénétrer dans la pièce, suivi du cortège ordinaire de ses assistants.

— « Docteur, voulez-vous me présenter le livre des entrées ? »

Rapidement l'interpellé prend le registre et le tend ouvert au Médecin Chef qui s'absorbe quelques instants dans la lecture des diagnostics figurant en face du numéro attribué à chaque personne hospitalisée. Puis la question est posée, incisive :

— « Cinq urgences ? Je ne vois que quatre malades. »

Il y a un court instant de flottement dans l'assistance. Des regards furtifs sont échangés. Un malaise s'insinue. Que se passe-t-il ?

Mais l'infirmier de garde sauve la situation.

S'adressant au médecin qui était de service la nuit précédente :

— Ce doit être cet homme qui a été renversé hier soir par un autobus, » rappelle-t-il, « il était dans un état désespéré. »

Et se tournant vers le Professeur :

« On l'a transporté au 416. Il est sûrement mort à l'heure actuelle, sa tête était en bouillie. »

— « Voyons. »

Le Médecin Chef pousse la porte et s'avance vers la civière que recouvre un drap blanc. Sa main saisit le poignet de l'homme.

Glacial, il se retourne vers le chef du service.

— « Pour un « justiciable » de la morgue, il me semble se porter à merveille !... Quelle est cette plaisanterie ? »

— « Mais, Monsieur le Professeur, c'est impossible !... La voûte crânienne était complètement défoncée ! Le sang coulait par le nez, les oreilles !... »

— « Voyez vous-même. »

Tic Tac...

Sous les doigts du médecin stupéfait, le pouls du « 416 » continue à battre régulièrement à un rythme absolument normal.

— « Monsieur le Professeur, cet homme a l'âme chevillée au corps. Si vous voulez bien me permettre d'ôter ce pansement, vous pourrez vous rendre compte que je n'exagère pas. »

— « Faites. »

Sous les yeux des assistants, les linges sanglants tombent les uns après les autres. La dernière bande est enlevée.

Un murmure d'étonnement s'élève, vite réprimé. Le spectacle est vraiment horrible à voir.

Le Médecin Chef s'est penché. Ses mains palpent cette pauvre chose qui fut un crâne humain, s'insinuent dans les plaies, semblent caresser cette masse informe. L'examen se prolonge, s'éternise.

Les internes et les infirmiers se rapprochent, de plus en plus étonnés. Le Professeur Birgamme ne les a pas habitués à un diagnostic aussi difficile. Un silence total s'est établi dans la petite pièce et chacun retient son souffle, sentant confusément que quelque chose d'anormal va se produire.

Le Professeur a terminé. Sa haute taille s'est redressée. Maintenant il fait face au petit groupe. Il n'a plus son air réprobateur. Tout son visage reflète la stupéfaction la plus profonde.

— « Messieurs, » annonce-t-il d'une voix grave, « c'est le cas le plus extraordinaire de ma carrière. Scientifiquement cet homme est mort. Et pourtant il vit. Constatez vous-mêmes. »

Les uns après les autres, les médecins s'approchent du « 416 » ; les uns après les autres ils tâtent son pouls, ce pouls qui fait « Tic Tac » sous la pression de leurs doigts experts ; les uns après les autres ils constatent que le cerveau et la boîte crânienne ne forment plus qu'un magma innommable.

Le Professeur a écarté le gilet et la chemise du « 416 ». Il a collé son oreille contre la poitrine. Ce n'est pas une illusion. Le battement du cœur se poursuit avec une régularité implacable, avec la régularité d'une pendule.

— « Ce n'est pas un homme, c'est un mouvement d'horlogerie !... » s'exclame le Médecin Chef déconcerté. « Je ne serais pas plus étonné si je voyais un décapité continuer à vivre après son exécution... Je vais signaler le cas à l'Académie de Médecine. »

La porte de la pièce s'est refermée sur le cortège et l'électricité a été éteinte. Maintenant, dans la petite chambre obscure, il n'y a plus qu'un agonisant, un agonisant dont le cœur fait « Tic Tac... Tic Tac... », un agonisant qui porte au poignet droit une montre-bracelet, arrêtée à 22 heures 25, dont le cadran phosphorescent est la seule petite lueur qui puisse s'apercevoir dans les ténèbres de cette salle d'hôpital.



Le concierge a été averti par la police de l'accident survenu à son locataire. En conséquence, il a jugé indispensable de procéder à une inspection de l'appartement de celui-ci.

— « Sait-on jamais, voyez-vous, M'sieur l'Agent, des fois que ce serait un suicide et qu'il aurait laissé une lettre sur sa table ?... Et puis de toute façon y faut que je m'assure que tout est régulier, rapport au danger d'incendie ou à un cambriolage possible. »

Il a ouvert la porte avec son passe. Ils ont rapidement inspecté la chambre impersonnelle, le cabinet de toilette attenant, le petit débarras voisin aux rayons tout chargés de pièces de mécanique les plus diverses, et la minuscule cuisine. Maintenant ils pénètrent dans le studio.

— « Qu'est-ce que je vous disais, M'sieur l'Agent... il a laissé la lampe allumée. Pas étonnant après ça que ses notes d'électricité soient toujours si élevées... Tiens, sa chère pendule est déréglée... Ma foi, tant pis... J' suis pas payé pour la remettre à l'heure... Dites donc, M'sieur l'Agent, vous voulez pas vous asseoir une minute, parce que, vous comprenez, pour votre rapport, y faut que je vous explique... Tenez, installons-nous là dans les deux fauteuils. Après tout, le pauvre Monsieur, s'il était là, y nous offrirait bien un cigare. Et puis, voyez-vous ce n'est que justice, car y nous donne du travail supplémentaire à vous comme à moi avec son sacré accident. Je vais donc vous raconter tout ce que je sais. »

Le studio si douillet, si intime, n'est plus.

Les deux hommes sont partis, mais ils ont laissé derrière eux les meubles dérangés, les bibelots en désordre et les cendriers pleins. Le radiateur a été fermé, l'électricité éteinte. Dans la pièce flotte cette odeur lourde de cigare froid si spéciale aux salles de banquets les lendemains de fêtes.

Seule la pendule fait entendre son « Tic Tac » régulier, comme pour protester contre le passage des vandales.

*
* *

L'agent rentre au commissariat pour y rédiger son rapport.

Pourquoi donc ressent-il cette impression bizarre ? Quel est donc le petit fait qui l'a frappé au moment où il allait quitter le studio ? C'est agaçant de ne pas se souvenir. Il en est sûr, il a constaté quelque chose qui l'a étonné. Arrivera-t-il à se le remémorer ?

Ah ! oui... C'est la pendule...

Elle marchait, c'est un fait, mais les aiguilles ne bougeaient pas. Elles marquaient toujours 22 heures 25 au départ comme à l'arrivée.

Bast... c'est vraiment trop peu de chose. Il ne va pas le consigner dans son rapport... on risquerait de se moquer de lui...

Et cela n'a d'ailleurs aucune importance, n'est-ce pas ?

*
* *

Depuis huit jours le scandale se prolonge. Depuis huit jours plus de cent notabilités médicales sont venues examiner le cas unique, le cas de l'homme sans crâne, comme l'appellent les journaux.

Les photographes ont été admis à prendre des clichés. L'Académie de Médecine, sur le vu des rapports qui lui ont été présentés, a conclu qu'elle se trouvait en présence d'une atteinte aux lois de la Nature, que la question ne relevait donc plus de son domaine, et qu'elle ne pouvait que désigner une commission chargée de constater officiellement l'existence de la vie — ou plutôt de la « survie », comme elle affectait de la baptiser avec une hypocrite pudibonderie — dans ce corps ravagé.

Les journalistes ont laissé entrevoir à leurs lecteurs des possibilités éblouissantes : la Science allait s'engager dans une voie nouvelle. Déjà il

était possible d'envisager prochainement l'hypothèse où la vie ne serait plus liée à l'intégrité des parties essentielles du corps humain.

Et le reporter Jérôme Quinat, dans le « *Petit Nouvelliste* », a terminé son article en célébrant l'élixir de longue vie qui pourrait, à brève échéance, être mis à la disposition de chacun, ce qui provoquerait une révolution sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

L'enquête administrative a révélé que l'homme sans crâne était un fonctionnaire modeste et ponctuel, n'ayant jamais donné lieu à critique de la part de ses supérieurs. Il est apparu qu'étant célibataire et sans famille proche, sa seule passion avait été un intérêt démesuré pour la mécanique et particulièrement l'horlogerie.

Quelques personnes qui se sont prétendues bien renseignées ont affirmé, toutefois, qu'il consacrait ses loisirs à des recherches mystérieuses ayant pour but de prolonger la vie humaine, mais elles n'ont pu donner aucune précision à ce sujet.

Elles ont parlé de fluide vital, d'osmose, de mutation de métaux, de découverte de la pierre philosophale, de projection de la vie sur des objets inanimés, mais, malgré cette évocation du fatras de tout le vocabulaire des alchimistes du moyen âge, rien n'a permis d'affirmer s'il y avait ou non une part de vérité dans toutes ces allusions et insinuations.

Les enquêteurs ont, d'ailleurs, estimé que cette innocente manie, si elle était réelle, ne pouvait en rien expliquer le phénomène étrange qui désorientait complètement les biologistes et les savants les plus éminents.

Cependant la Justice s'est émue. Songez donc ? Si l'Ordre Public venait à être troublé... D'ailleurs si l'homme sans crâne avait vraiment absorbé un quelconque élixir, ne convenait-il pas de prendre toutes mesures utiles pour éviter qu'un secret d'une pareille importance tombât entre les mains d'un vulgaire cambrioleur ?

On a donc décidé en haut lieu de faire apposer des scellés sur tous les meubles de l'appartement et le concierge a eu l'insigne honneur d'être désigné comme gardien. Cela va lui permettre de passer la plus grande partie de la journée dans le studio de son locataire absent, chose particulièrement propice, pense-t-il, pour répondre aux questions multiples que les reporters viennent lui poser quotidiennement.

En vue de cette installation notre homme estime devoir procéder à une remise des lieux en état. Le bureau est aéré, nettoyé, épousseté, rangé, le radiateur ouvert, les lampes allumées dès la tombée du jour.

A cette occasion, il constate, lui aussi, que les aiguilles de la pendule n'avancent plus. Il essaye de les pousser en avant avec le doigt mais elles résistent. Le seul résultat qu'il obtient est de précipiter pendant quelques secondes le Tic Tac de la mécanique et il doit y renoncer.

— « Il faudra que je fasse venir un horloger, » décide-t-il.

Et il va se coucher.

Au moment précis où le concierge s'escrime ainsi sur les aiguilles, les deux médecins qui surveillent le « 416 » constatent que, pour la première fois depuis son accident, le rythme des battements de son cœur s'accélère brusquement.

On lui fait une piqûre et le résultat est satisfaisant puisque, peu après, le pouls reprend sa cadence régulière habituelle.

*
* *

Le lendemain matin, l'horloger mandé par le concierge se présente à l'appartement de l'homme sans crâne.

Il considère longuement la pendule, hoche la tête et demande qui l'a remontée pour la dernière fois.

Le concierge assure que c'est le locataire, qui avait un véritable culte pour cette pendule et n'admettait pas qu'un autre que lui y touchât. Il la remontait lui-même avec soin tous les dimanches soirs. Il avait donc procédé à cette opération la veille de son accident.

— « Ce sont des pendules qui marchent dix jours de suite, » opine l'horloger, « mais cela n'explique pas pourquoi les aiguilles n'avancent plus. Je vais être obligé de la démonter pour procéder à la réparation. »

Il saisit alors le balancier entre ses deux doigts et l'immobilise. Pour la première fois depuis l'accident le Tic Tac cesse de retentir dans le studio.

Alors il se passe un phénomène étrange.

La pendule ne marche plus, mais brusquement les aiguilles arrêtées depuis neuf jours se déclenchent et à une allure vertigineuse se mettent à tourner sous les yeux stupéfaits du concierge et de l'horloger.

Dix-huit fois la petite aiguille fait le tour du cadran, puis elle se fixe enfin sur le chiffre 9, tandis que la grande aiguille après plus de deux cents tours s'arrête sur le chiffre 3.

L'horloger consulte sa montre. Il est exactement 9 heures 15.

La pendule s'est remise à l'heure d'elle-même après avoir, en quelque sorte, rattrapé le temps perdu.

Estimant qu'il y a quelque diablerie là-dessous, l'homme se signe, puis juge plus prudent de ne pas insister et se retire avec inquiétude et dignité.

*
* *

La presse du lendemain annonça que l'homme sans crâne était mort le neuvième jour après son accident à 9 heures 15 du matin.

Ce qu'elle omit de dire — car la Justice comme la Science estimèrent que cela risquerait de troubler l'opinion publique — c'est que l'infirmier de service auprès du « 416 » s'aperçut brusquement de sa mort à l'odeur épouvantable de putréfaction qui emplit soudain la pièce et qui émanait du corps de l'homme, passé en un instant de l'état de vie à celui des pourriture avancée.



L'impasse

(*Blind alley*)

par CHARLES L. FONTENAY

Les paradoxes du temps et de l'espace sont inépuisables. La plupart des physiciens sont d'accord sur le fait que le déplacement plus rapide que la lumière, s'il était possible, correspondrait non seulement à un voyage dans l'espace, mais à un saut dans le temps. En partant de cette base exacte, Charles Fontenay imagine un « translateur » dont l'effet instantané est un déplacement à la fois dans l'espace et le temps : un saut hors du continuum spatio-temporel. Et il a tressé à cette occasion une de ces intrigues en forme de cercle vicieux à vous couper le souffle. Un tel conte ne prend vraiment toute sa saveur et toute sa clarté qu'à la seconde lecture. Ne manquez pas de le lire deux fois ! (1).



POUR prendre au piège Dan Fairlane, Leverard se présenta sous les dehors d'un représentant en appareillage électronique. De la sorte, non seulement il put accéder jusqu'au laboratoire de Fairlane, mais encore se munir du translateur en le faisant passer pour un simple instrument de démonstration.

Il y avait des gardes à l'entrée de l'édifice et devant la porte du laboratoire de Fairlane, mais ils le laissèrent passer quand il leur eut montré ses fausses références. Le possesseur initial des références en question se trouvait au fond du fleuve, à l'état de cadavre. Les gardes fouillèrent Leverard pour s'assurer qu'il ne portait pas d'arme sur lui et, bien entendu, n'en trouvèrent pas. Il avait pris des précautions d'un autre genre.

— « Je viens vous montrer un appareil extrêmement intéressant, » déclara-t-il en posant le translateur sur le bureau de Fairlane. Il ajouta, en disant une part de vérité : « En bref, il s'agit sous un faible volume d'une boîte d'alimentation extrêmement puissante. Comme vous pouvez le voir, il n'y a aucun fil. Maintenant je vais vous faire une démonstration du fonctionnement. »

Fairlane se pencha en avant pour observer le tableau de contrôle, tandis que Leverard actionnait une manette. Tous deux, ainsi que le fauteuil de Fairlane et le bureau devant lequel il était assis, se trouvaient dans le rayon d'action du translateur.

Les murs du laboratoire disparurent autour d'eux à cet instant. Ils se retrouvèrent sur la petite île entourée d'une mer pourpre et bien connue

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *La Soie et la Chanson* » (nº 47); « *Lâchez tout !* » (nº 51); « *Par un après-midi d'été* » (nº 64).

de Leverard. Il avait kidnappé Fairlane au nez et à la barbe d'une armée de gardes !

Leverard se pencha vers le sol et sortit le pistolet de la cachette où il l'avait soigneusement placé, la dernière fois qu'il avait été sur l'île. Il le brandit juste à temps en direction de Fairlane. La stupéfaction de celui-ci n'avait pas entamé la vivacité de ses réflexes. Il avait déjà la main plongée dans le tiroir de son bureau.

— « Les mains en l'air, reculez-vous du bureau, » ordonna Leverard.

Le savant obéit. Leverard s'avança. Pour avoir la certitude que Fairlane n'était pas armé, il lui enjoignit de se déshabiller et lui fit jeter ses vêtements à distance. Puis il se dirigea vers le bureau, trouva le pistolet de Fairlane dans le tiroir et le lança dans la mer pourpre, à une vingtaine de mètres plus loin.

« Reculez à au moins dix mètres du bureau, » commanda-t-il.

Fairlane s'exécuta et Leverard s'assit sur le bord du bureau en jouant avec son arme.

« J'ai dit « boîte d'alimentation », Fairlane, » déclara-t-il, « mais mon appareil est bien plus que cela. Il engendre bien sa propre énergie, mais il a en outre le pouvoir, dans un rayon d'action déterminé, de déplacer la matière pour la transporter en dehors du champ spatio-temporel normal. Il fonctionne probablement selon un principe similaire à celui de votre transmetteur de matière. Ce n'est pas moi qui l'ai inventé, mais je puis vous assurer, par expérience, que son action est tout à fait efficace. »

Fairlane regarda autour de lui avec curiosité. Le sol de l'île était dénudé, mis à part une sorte de lichen violet qui poussait à ras de terre. La mer pourpre s'étendait dans toutes les directions ; à l'horizon planait un soleil mauve.

— « Où sommes-nous ? » demanda Fairlane.

— « Tout ce que je peux vous répondre est que nous nous trouvons dans un endroit complètement en dehors de notre trame spatio-temporelle, » répondit Leverard. « Ce continuum espace-temps d'où nous sommes venus, nous y retournerons lorsque j'actionnerai de nouveau cette manette ; nous y pénétrerons au point de moindre résistance — c'est-à-dire en un point situé un moment infinitésimal après celui où nous en sommes partis, avant même que l'air ait pu combler le vide laissé par notre disparition.

» Le même phénomène se produit dans le sens inverse. Si nous quittions cette île et que nous y retournions, nous nous y retrouverions à l'instant même où nous en serions partis, même si, entre temps, des années devaient s'écouler pour nous dans notre continuum espace-temps. »

— « C'est théoriquement possible, » admit Fairlane pensivement. « Mais votre attitude indique que vous ne m'avez pas emmené ici pour le simple plaisir de me faire une démonstration, Mr. ... ? »

— « Leverard. Non, ce n'est en effet pas le cas. Ce que je veux, ce sont les plans de votre transmetteur de matière. »

— « Je vois, vous êtes un agent de l'ennemi, » accusa Fairlane.

Leverard inclina la tête.

— « Peu importe ce que je suis, Fairlane. Vous n'avez simplement qu'à m'obéir. Je tiens à ce que vous sachiez une chose : il m'est possible de retourner *sans vous* dans le continuum ; il me suffit pour cela de vous placer hors du rayon d'action du translateur.

» Je peux vous condamner à rester ici jusqu'à ce que vous mouriez de faim. Pendant ce temps-là, je retournerais dans le continuum pour y manger, y dormir, y vivre ma vie normale — et mon retour s'opérerait chaque fois à l'instant même où je vous aurais quitté : vous n'auriez même pas le temps de vous rapprocher de moi d'un pas. »

— « Qu'est-ce qui me prouve que vous ne bluffez pas ? » rétorqua Fairlane en souriant sèchement.

— « Vous ne me croyez pas ? Qu'à cela ne tienne, je vais vous faire voir. Je vais retourner dans le continuum pour y changer de vêtements et je serai de retour instantanément. Observez attentivement la façon dont je suis habillé. »

Il laissa à Fairlane le temps d'étudier son costume. Puis il actionna la manette. Fairlane était très éloigné du rayon d'action du translateur.

Leverard se retrouva dans le laboratoire, avec le translateur toujours posé sur le bureau de Fairlane.

Mais de l'autre côté de ce bureau, se tenait Fairlane, entièrement nu !

*
* *

Pendant un instant, Leverard crut que Fairlane s'était trouvé, d'une manière ou d'une autre, dans le rayon d'action du translateur et qu'il était revenu ici en même temps que lui. Puis il comprit ce qui s'était produit.

Le Fairlane de *maintenant* était toujours abandonné sur l'île au milieu de la mer pourpre. Mais plus tard, les choses se passeraient de telle sorte que Fairlane serait réintégré dans le continuum. Or, en regagnant celui-ci, il se retrouverait naturellement à l'instant même où il l'avait quitté.

Le Fairlane qui se tenait devant lui était donc un Fairlane *ultérieur*, qui avait déjà vu Leverard retourner dans l'île et avait négocié avec lui. Une chose néanmoins intriguait Leverard : son intention était de laisser définitivement Fairlane échoué dans l'île, une fois qu'il aurait obtenu les plans du transmetteur de matière. Fairlane, par conséquent, n'aurait pas dû se trouver là...

Leverard avait toujours en main le pistolet. Il avait mis en joue Fairlane tout en continuant de réfléchir de toutes ses forces. Fairlane avait paru tout d'abord un peu déconcerté, puis son visage s'éclaira. Lui aussi avait compris le processus, manifestement.

Leverard dit d'une voix lente :

— « Vous devez m'avoir donné, là-bas, les plans du transmetteur de matière, sinon vous ne seriez pas ici. Est-ce exact ? »

— « Vous ne le savez pas, n'est-ce pas ? » riposta Fairlane. « Bien sûr, cela n'est pas encore arrivé pour vous. Oui, et j'ai même fait mieux, Leverard. J'ai *fabriqué* un transmetteur de matière pour vous. »

Et soudain Leverard comprit, en un éclair — il comprit pourquoi il

allait décider, plus tard, de ramener Fairlane au lieu de le laisser mourir dans l'île. Fairlane représentait son ticket de sortie ; c'est lui qui lui permettrait de quitter l'édifice sans être inquiété par les gardes.

Mais à la suite de quoi déciderait-il (ou avait-il décidé) qu'il ne pouvait pas tout simplement quitter les lieux comme un représentant qui a terminé sa visite ? Et pourquoi n'avait-il pas fait se rhabiller Fairlane ?

En tout cas, pour le moment, il ne pouvait pas laisser Fairlane ici ; celui-ci n'aurait rien de plus pressé que d'ameuter les gardes une fois que Leverard aurait tourné les talons.

— « Vous avez d'autres vêtements, ici ? » demanda-t-il à Fairlane.

— « J'ai un costume dans la penderie. »

— « Mettez-le. »

Fairlane s'habilla. Leverard prit le translateur sous son bras et fit passer Fairlane devant lui, tout en maintenant le canon du pistolet braqué vers les reins de l'autre à travers la poche de son pardessus. Tous deux quittèrent l'édifice sans que Fairlane eût fait un effort pour alerter les gardes.

— « Je suis surpris que vous n'ayez pas appelé les gardes même au péril de votre vie, » remarqua Leverard.

— « Ce n'était pas nécessaire, » répliqua énigmatiquement Fairlane.

Un pâté de maisons plus loin, Leverard fit obliquer Fairlane dans une impasse. Au bout d'une dizaine de mètres ils s'arrêtèrent. Il n'y avait personne en vue.

Leverard sortit le pistolet de sa poche et le pointa en direction de Fairlane.

— « Approchez, » ordonna-t-il.

— « Attendez un instant, » temporisa Fairlane en reculant. Leverard se trouvait entre lui et l'entrée de l'impasse. « Je ne retourne pas dans l'île. Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous faites. »

— « Vous ne pouvez pas vous échapper, » dit Leverard. « C'est une impasse. »

— « Il y a une porte... » dit Fairlane tout en continuant de battre en retraite.

— « Vous allez mourir, » répliqua Leverard. « Je vais tirer. »

Fairlane s'arrêta et tendit les mains dans un geste suppliant. Son visage était blême.

— « Vous ne comprenez pas, » dit-il. « Il faut que je trouve le... cet objet. »

Il désignait du doigt le translateur.

— « Je l'ai ici, » dit Leverard en s'avançant vers lui.

Fairlane recula davantage.

— « Non ! » s'écria-t-il. « Nous serons morts tous les deux ! »

— « Pas moi, mais vous, » répondit Leverard, « si vous ne voulez pas vous arrêter. »

— « Tant pis, » dit Fairlane avec résignation, « autant faire vite. »

Il fit demi-tour et se mit à courir vers la porte au bout de l'impasse.

Leverard tira et l'abattit. Il s'approcha pour examiner le corps de Fairlane. Ce dernier était mort.

Ceci résolvait le problème posé par Fairlane. Quant au cadavre, il n'en posait aucun. Il était dans le rayon d'action du translateur.

Leverard actionna la manette.

Il se retrouva dans l'île. La mer pourpre battait le rivage. Le soleil mauve brillait dans le ciel. A vingt mètres de lui se tenait Fairlane, nu — et vivant. Mais le cadavre n'était pas en vue, évidemment — il ne pourrait faire son apparition qu'au moment où Fairlane aurait quitté l'île.

*
* *

— « Quelque chose est arrivé, » déclara Leverard. « Je n'ai pas eu l'occasion de changer de vêtements. »

— « La preuve est suffisante, » dit tranquillement Fairlane. « Le bureau et le fauteuil ont disparu avec vous. »

En effet, Leverard n'avait plus pensé aux pièces de mobilier.

— « Alors, êtes-vous satisfait ? » demanda-t-il.

— « Je constate que votre appareil fonctionne comme vous l'avez dit, » répondit Fairlane.

— « Parfait. Maintenant, êtes-vous prêt à me livrer le secret du transmetteur de matière sans faire de difficulté, ou dois-je vous laisser jeûner un petit peu pour vous éclaircir les idées ? »

— « Je suis assez lucide pour m'incliner devant l'inévitable, » dit Fairlane. « Tout au moins quand je sais qu'il s'agit de quelque chose d'inévitable. Mais une fois que vous aurez obtenu de moi ce que vous désirez, qu'est-ce qui me prouve que vous ne me laisserez pas quand même ici ? Cela simplifierait pas mal les choses pour vous. »

Ces paroles causèrent à Leverard une impression bizarre. C'était là exactement ce qu'il avait projeté originellement. Mais maintenant il possédait la réponse.

— « J'ai besoin de vous pour m'aider à franchir les cordons de vos gardes en sortant, » répondit-il, tout en continuant au fond de lui de ne pas savoir au juste pourquoi. « D'ailleurs, écoutez-moi : n'oubliez pas que je viens de retourner dans le continuum et que j'y suis donc revenu à l'instant où j'en étais parti. En y retournant vous aussi, vous vous retrouverez également à l'instant où vous l'aviez quitté. Or, comme c'est le même instant, je vous y ai rencontré...

» Je puis donc vous assurer que vous allez regagner le continuum. Et d'après ce que vous m'avez dit quand je vous ai vu là-bas, après votre retour, vous le regagnerez après m'avoir donné le transmetteur de matière. Et je ne parle pas seulement des plans, mais de l'appareil lui-même. »

Fairlane resta un instant songeur.

— « Dans ce cas, pourquoi n'avez-vous pas le transmetteur de matière en votre possession ? » demanda-t-il enfin.

— « Parce que vous ne me l'avez pas encore donné. Rappelez-vous, quand je suis revenu là-bas, c'était dans mon passé mais dans votre futur.

Et vous m'avez dit alors que vous m'aviez donné le transmetteur de matière. »

— « Je suis forcé de vous croire, » dit Fairlane, « parce que le transmetteur réside sur un principe tellement simple qu'il est presque plus facile d'en fabriquer un de faible volume, plutôt que d'en dessiner les plans sans les instruments adéquats. C'est bon, Leverard. Je vais vous dresser une liste des matériaux dont j'ai besoin. Si vous me les apportez, je vous fabriquerai un petit transmetteur. »

C'était là tout ce que désirait Leverard — tout ce dont les savants de son pays avaient besoin pour comprendre le fonctionnement de l'instrument. Peut-être Fairlane méditait-il de le faire arrêter après leur retour dans le continuum, mais une telle ruse eût été éventée d'avance. Fairlane l'ignorait, mais il était un mort en sursis.

Un seul point continuait de tracasser Leverard : pourquoi, après avoir obtenu le transmetteur, n'allait-il pas tout simplement laisser Fairlane ici et sortir seul du laboratoire ? Ç'eût été pourtant bien simple. Mais on ne pouvait pas changer ce qui était déjà inscrit dans le futur — ou bien le pouvait-on ?

Leverard sortit de ses poches un carnet et un crayon et il les lança à Fairlane. Ce dernier inscrivit une longue liste sur une feuille et il lança le carnet en retour. Leverard retourna dans le continuum.

*
* *

Il se retrouva dans l'impasse.

Le corps de Fairlane n'y était pas. C'était explicable. Le corps avait disparu de l'impasse en même temps que Leverard lors du retour de celui-ci dans l'île, mais il ne se matérialiserait sur cette dernière qu'au moment où Fairlane la quitterait. Et du moment que le corps n'était pas actuellement dans l'impasse, à l'instant qui suivait celui où il en était parti, cela prouvait qu'il n'y serait jamais, qu'il ne réintégrerait pas le continuum — qu'il resterait pour toujours sur l'île. Ce qui répondait exactement au plan de Leverard.

Satisfait de cet indice anticipé de sa réussite, Leverard se mit en devoir de faire les courses qu'avait réclamé Fairlane. Il dut visiter tous les magasins d'appareillage électrique et électronique de la ville avant de trouver tous les objets que Fairlane désirait. Ces achats lui prirent près de deux heures. Enfin la liste en fut complète et Leverard emporta ses acquisitions dans son appartement.

Après avoir rassemblé l'équipement en une demi douzaine de paquets qu'il prit sous ses bras, il actionna le translateur et revint dans l'île. Fairlane était assis par terre, nu, à l'endroit où il l'avait laissé.

Leverard parcourut la moitié de la distance qui le séparait de Fairlane, posa les paquets sur le sol et recula.

— « Allez les prendre et retournez où vous êtes, » commanda-t-il. « Je veux que vous restiez hors du rayon d'action du translateur. Et rappelez-

vous, je veux que vous me fassiez un appareil qui fonctionne ; il faudra que vous en opériez la démonstration. »

— « C'est ce que j'ai l'intention de faire, » répondit Fairlane en s'avançant pour ramasser les paquets. « Je vais construire deux petits relais, fonctionnant sur le principe de stations émettrice et réceptrice, et je transférerai un objet de l'un à l'autre, c'est-à-dire à une distance d'une vingtaine de mètres. »

Il fallut quarante heures à Fairlane pour accomplir le travail. Comme Leverard voulait que sa victime ne commît aucune erreur, il lui permit de dormir à deux reprises. Il retourna même dans le continuum, jusqu'à son appartement, et prépara des steaks pour chacun d'eux. Ce fut plus rapide de rapporter les steaks dans l'île que de les transporter d'une pièce à une autre.

Enfin, Fairlane eut terminé. Il avait édifié deux cubes identiques, d'environ trente centimètres de côté, et dont chacun avait une face couverte de cadrans.

— « Il y a un problème, » dit alors Fairlane. « Ces objets ne fabriquent pas leur propre énergie comme votre appareil. Comment vais-je faire pour les alimenter ? »

— « Je vous ai dit que mon translateur était aussi une boîte d'alimentation et je n'ai pas menti, » répliqua Leverard. « Vous pouvez vous servir de lui pour alimenter vos appareils. Mais avez-vous assez de fil pour les relier à vingt mètres de distance ? »

— « Les deux stations peuvent se transmettre l'une à l'autre de l'énergie, » déclara Fairlane. « Il suffit de relier votre translateur à l'une d'entre elles. »

— « Très bien, » dit Leverard. « Dans ce cas, je garderai une des stations ici, près de moi, et vous n'aurez qu'à me transmettre un objet à partir de l'autre, là où vous vous tenez. »

Fairlane apporta l'un des deux cubes à mi-distance et retourna vers l'autre. Leverard mit son pistolet dans sa poche, alla chercher l'appareil, le rapporta vers le translateur et le brancha sur l'une des sorties de ce dernier. Le câble de liaison du transmetteur de matière n'avait que quelques centimètres de longueur.

— « Quel objet voulez-vous que je vous expédie ? » demanda Fairlane.

— « Disons un de vos souliers, » fit Leverard.

Fairlane alla ramasser un de ses souliers et le plaça dans le cube auprès duquel il se trouvait.

— « Ecartez-vous de la station où vous êtes, » cria-t-il à Leverard. « Vous pourriez recevoir un choc. »

Leverard recula de quelques pas. Fairlane abaissa une manette.

Leverard regardait le cube qui était à proximité de lui. Le translateur à côté du cube disparut...

— « Je vous ai joué, » déclara Fairlane calmement. « Le transmetteur de matière, à l'instar de votre appareil, fonctionne sur des objets contenus à l'intérieur d'un certain rayon d'action, lequel ne dépasse pas un mètre. Il

opère la transmission de la matière d'une station à l'autre *dans les deux sens* et cette transmission est commandée d'une seule station ! »

Stupéfait, Leverard regarda en direction de Fairlane. Le translateur était entre les mains de celui-ci. En lui envoyant le soulier, Fairlane avait transmis jusqu'à lui-même le translateur !

Fairlane débrancha le transmetteur de matière et s'éloigna, tout en cherchant sur le translateur la manette qu'il fallait manipuler. Maintenant, Leverard comprenait enfin pourquoi il avait retrouvé Fairlane nu dans son laboratoire...

Il fouilla frénétiquement dans sa poche à la recherche de son pistolet. Trop tard.

Fairlane actionna la manette.

Il disparut avec le translateur.

La mer pourpre battait les rivages de l'île, le soleil mauve était dans le ciel. Une faible brise sifflait sur le lichen violet. A une vingtaine de mètres de Leverard, gisait une forme tassée sur elle-même.

Fairlane avait réintégré le continuum, à l'instant même où il l'avait quitté — dans son laboratoire, pour être quelques instants plus tard tué par Leverard dans l'impasse. Le translateur, de son côté, était revenu à l'endroit d'où il était parti la dernière fois — dans l'appartement vide de Leverard.

Si jamais quelqu'un, n'importe où et n'importe quand, devait se rendre dans l'île à l'aide du translateur — seule chance pour Leverard de regagner le monde d'où il venait — son arrivée ne pourrait se produire qu'à cet instant même.

Mais l'instant déjà était écoulé et Leverard était seul dans l'île — seul avec deux petits transmetteurs de matière inutiles, un tas de vêtements, quelques assiettes sales et le cadavre de Fairlane...

(*Traduit par Alex Dieumorain.*)



■ ***Espéranto contre interlingua.***

Dans notre numéro 62, page 34, un écho signalait à nos lecteurs l'existence de la langue internationale « interlingua ». Plusieurs espérantistes nous ont écrit pour protester contre certaines assertions de cet écho. L'interlingua, disent-ils, n'est certainement pas la seule langue universelle utilisée en congrès internationaux, puisque l'espéranto l'a été 45 fois depuis 1905... Dont acte.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **La ligne : 100 F.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

A Vendre collections complètes Mystère-Magazine, Fiction et Suspense.
Offres à M. Schneiderlin, rue de Hegenheim, n° 26, BALE (Suisse).

LE VOYAGE VERS LES ÉTOILES

par JEAN-JACQUES

A la veille du jour où les hommes s'apprêtent à envoyer une fusée sur la Lune, il serait presque trivial de discuter des perspectives prochaines de visites aux planètes du Soleil. La cause semble entendue pour tous ceux qui regardent le problème d'assez près : dans les décennies qui viennent, l'homme posera le pied sur quelques-unes des planètes voisines. Je veux profiter de la tribune qui m'est offerte dans « Fiction » pour effleurer un problème beaucoup plus dans la note « futuriste » de cette revue, à savoir celui des possibilités des voyages de l'homme vers des étoiles ou même des galaxies lointaines.

Nos lecteurs font partie de cette (trop rare) classe d'individus qui ne se contentent pas de traverser la vie en assimilant le soleil et les étoiles à des lampions situés « quelque part », comme une vague toile de fond à leur difficultés quotidiennes ; il est donc inutile de rappeler ici en détail que notre Soleil est une étoile, que les étoiles se groupent pour former des galaxies et que notre propre galaxie, où se trouve notre Soleil, se nomme la Voie Lactée. L'Univers comporte des milliards de galaxies, chaque galaxie contient elle-même des milliards d'étoiles; enfin, un grand nombre d'étoiles sont entourées d'un système de quelques planètes, chaque planète pouvant elle-même être accompagnée de un ou plusieurs satellites.

Ce qui apparaît déjà moins clairement, ce sont les énormes distances qui séparent ces différents corps célestes entre eux. Pour le faire mieux sentir, nous aurons recours à une comparaison : le Soleil est un globe énorme puisque la Terre tout entière pourrait se perdre dans les gerbes de flammes émises par sa surface, comme un grain de sable dans la flamme d'une bougie. Imaginons cependant le Soleil réduit lui-même à un grain de sable de un dixième de millimètre de diamètre environ. Avec cette réduction la Terre ne serait évidemment plus visible à l'œil nu. La distance de la Terre au Soleil-grain de sable serait de un centimètre ; la planète Neptune serait à 30 centimètres. Pluton, à l'extrémité du système solaire, serait à 40 centimètres. L'étoile la plus rapprochée, Proxima Centaure, grosse elle-même comme le Soleil, c'est-à-dire comme un grain de sable, se trouverait à deux kilomètres, les étoiles brillantes d'Orion seraient à cent cinquante kilomètres, et, entre tout cela, c'est le vide interstellaire, avec des densités si faibles qu'on n'y peut rencontrer que quelques microgrammes de poussière tous les millions de kilomètres cubes d'espace. A notre échelle grain de sable, la galaxie la plus proche de la Voie Lactée, Andromède, serait à la distance qui sépare la Terre de la Lune (350 000 km) et certaines des galaxies qu'on aperçoit dans le grand télescope de 5 mètres du mont Palomar seraient à plus de 1 000 fois cette distance Terre-Lune !

Une question qui vient alors immédiatement à l'esprit de tous ceux qui ressentent, comme les amateurs de science-fiction, cet « appel » de l'espace, est la suivante : l'homme peut-il espérer se rendre un jour sur une planète

Au sommaire du numéro de Juin de

Fiction

vous pourrez lire entre autres :

L'ENFER AU BOUT DU FIL

par ALFRED BESTER

●

NOCTURNE

par FRITZ LEIBER

●

LES PROSPECTEURS

par POUL ANDERSON

●

LES MÉMOIRES DE L'OMBRE

par MARCEL BÉALU

●

OISEAU DE PROIE

par MARION ZIMMER BRADLEY

●

LES CERCEAUX

par MICHEL EHRWEIN

●

LES VINS DE LA TERRE

par IDRIS SEABRIGHT

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

éloignée gravitant autour d'une étoile située *hors* de notre système solaire ? Chiffrons un peu : l'étoile *la plus proche,* qui contient peut-être son cortège de planètes, Proxima Centaure, est à 3,5 années-lumière ; faudra-t-il donc à nos voyageurs interplanétaires, à supposer qu'ils disposent d'une fusée photonique leur permettant de se déplacer à une vitesse voisine de celle de la lumière, 3 ans et demi pour se rendre là-bas ? Et autant pour revenir ! La réponse est heureusement négative, comme nous allons le voir.

Mais essayons avant cela de dégager l'intérêt qu'il peut y avoir à se rendre vers ces étoiles éloignées : l'homme, dans l'Univers, se recherche en réalité lui-même, pour atteindre, par la confrontation et la juxtaposition de l'expérience acquise dans chaque planète, à une Connaissance toujours plus grande et, finalement, pour tenter de comprendre la raison d'être de cette immense demeure où la vie a jeté chacun de nous. La plus grande aventure de l'homme sera donc celle au bout de laquelle, sur une planète éloignée, il sera confronté avec d'autres êtres pensants. Or, il semble que ce que nous connaissons des planètes de notre système solaire laisse peu de chances d'espérer que nous puissions trouver ces êtres pensants sur l'une d'elles. En revanche, statistiquement, nous sommes pratiquement sûrs de les trouver ailleurs : en effet, il n'est pas déraisonnable de penser qu'une étoile sur un million soit escortée d'une famille de planètes. Une sur mille de ces planètes pourrait réunir les conditions de vie telles que nous les constatons sur la Terre. Une sur mille des planètes où existe la vie pourrait probablement posséder des êtres hautement organisés comme l'homme. Tous calculs faits, en ne tenant compte que des étoiles observées dans le télescope du mont Palomar, cela porte à cent millions le nombre des planètes susceptibles de posséder sur leur surface des êtres nous ressemblant plus ou moins ! Il paraît donc raisonnable de chercher à savoir comment nous pourrons nous rendre sur ces planètes lointaines.

Nous laisserons entièrement de côté les problèmes purement techniques, tels que ceux du type d'astronef (fusée à plasma ou photonique par exemple) qui serait capable de nous emmener vers ces régions éloignées (quitte d'ailleurs à reprendre cette question dans une prochaine chronique). Nous ne parlerons pas non plus des problèmes annexes comme ceux des effets biologiques dus aux accélérations, au rayonnement cosmique, etc. Nous nous limiterons à examiner comment le voyage pourrait s'effectuer dans *des temps raisonnables,* compte tenu du fait qu'un être humain a une durée de vie limitée à 60 ans environ et, en tout état de cause, consentirait difficilement à passer dans l'habitacle nécessairement étroit d'une fusée des périodes excédant quelques mois.

La réponse nous a été apportée au début du siècle par Einstein, à une époque où il n'était pas encore question de ces problèmes. L'un des résultats importants, mais cependant bien déconcertant, de sa théorie de la Relativité Restreinte, est en effet qu'un individu se déplaçant dans l'espace à une vitesse proche de celle de la lumière (environ 300 000 km par seconde) *ne vieillit plus;* nous ne pouvons ici entrer dans le détail de cette théorie, mais un de ses résultats est notamment le suivant : un individu ignorant l'effet de la Relativité pense se rendre sur Proxima Centaure, en empruntant une fusée à vitesse de la lumière, en trois ans et demi. Il y sera en réalité, grâce à la Relativité, en un temps beaucoup plus court, quelques jours par exemple. Au lieu d'un million d'années

pour se rendre à la plus proche galaxie, Andromède, il ne sera plus question que de mois. La différence est donc fondamentale et fournit à l'homme le plus grand espoir de pouvoir visiter son Univers.

Mais est-on bien sûr que cet effet de « non-vieillissement », prévu par la Relativité, se vérifie vraiment dans l'expérience ? La réponse catégorique est oui. Toute la physique nucléaire actuelle, comme l'astronomie, vérifie la théorie d'Einstein de la Relativité, et cet effet de « non-vieillissement » a été plus particulièrement vérifié directement. Des corpuscules nucléaires, comme des mésons « *mu* », qui, lorsqu'ils sont au repos, « meurent » en disparaissant au bout d'un temps très court, « vivent » pendant des temps beaucoup plus longs dès qu'ils se déplacent à vitesse voisine de celle de la lumière.

Un seul point noir apparaît cependant dans le tableau relativiste : notre voyageur aura bien effectivement réussi à faire l'aller et retour à Proxima Centaure en quelques jours au lieu de deux fois trois ans et demi, soit sept ans, mais, au retour, *il trouvera la Terre et ses habitants ayant effectivement vieilli de sept ans*. Ce résultat sera encore tolérable pour un voyage proche comme celui de Proxima Centaure. Mais pour Andromède, par exemple, notre voyageur aura fait son aller et retour en quelques mois et trouvera au retour la Terre (si elle est encore là !) *vieillie de deux millions d'années !*

Ce résultat, conséquence immédiate de la théorie de la Relativité, a fait l'objet de nombreuses discussions dès qu'il fut énoncé en 1920 par le savant français Langevin. Toutefois, tant que les voyages interstellaires restaient du domaine de l'utopie, le monde scientifique laissa de côté cet aspect insolite de la Relativité. Mais le rêve est devenu réalité et la perspective de futurs voyages dans le cosmos a donné un regain d'intérêt à ce problème du « voyageur de Langevin ». Depuis bientôt deux ans, de nombreux savants ont choisi comme plate-forme la revue anglaise « *Nature* » pour s'affronter sur les solutions à donner à ce paradoxe : car il s'agit bien d'un paradoxe et probablement l'un des plus importants de la physique actuelle.

Le paradoxe se réduit en fait à ceci : toutes les vitesses sont relatives en ce sens que, si l'on dit qu'un individu A se déplace par rapport à un autre individu B considéré au repos, toutes les lois de la physique resteront les mêmes si l'on suppose que c'est A qui est au repos et B qui se déplace alors par rapport à A, nécessairement à une vitesse égale mais de sens opposé à tout à l'heure. Reprenons alors notre voyageur pour Andromède : si l'on dit qu'il se déplace par rapport à la Terre, la Relativité nous indique qu'il va peu vieillir et qu'à son retour la Terre aura cependant vu s'écouler deux millions d'années. Mais il serait aussi exact de dire que ce voyageur est resté au repos, la Terre s'éloignant de lui à égale vitesse mais en sens contraire : c'est alors la Terre qui ne vieillit presque plus et le voyageur qui met deux millions d'années pour l'aller et retour à Andromède. On est donc conduit à une contradiction. Ce raisonnement est cependant irréfutable et on ne peut ni le rejeter ni supposer fausse la théorie de la Relativité ou nier l'expérience du méson « *mu* ».

Un autre aspect, d'ordre philosophique, mais peut-être encore plus grave, de ce problème est que le progrès de la Connaissance nécessite de pouvoir faire profiter le plus grand nombre d'êtres humains des résultats d'un voyage comme celui d'Andromède par exemple. Il ne faut pas que ce gain de connaissances sur l'Univers soit le seul bénéfice de la

poignée d'hommes qui pourront prendre place dans un astronef. Or, on voit assez mal des échanges fructueux d'informations entre des générations séparées par des millions d'années. Il y a donc là, dans la forme comme dans le fond, un malaise profond de cet aspect de la Relativité qu'il paraît fondamental d'essayer de dissiper.

Nous allons alors ensemble, ami lecteur, nous permettre de faire un saut dans l'avenir (sinon dans la fiction) et indiquer la solution possible de ce paradoxe. Des études entreprises récemment tendent à montrer que le malaise en question peut être dissipé en examinant de plus près le sens *physique* réel de la notion de vitesse relative. Une fois de plus, nous ne pouvons pas ici entrer dans le détail des calculs fournis à l'appui de cette thèse, mais nous en donnons les résultats : le voyageur d'Andromède trouvera à son retour la Terre vieillie, comme lui-même, de quelques mois seulement. Le fait de se déplacer à vitesse voisine de celle de la lumière fait passer le voyageur dans un espace *différent* de celui que voit le Terrien au repos ; pour ce voyageur l'espace se contracte, Andromède n'est plus à un million d'années-lumière, mais à quelques mois-lumière seulement. Tout se passe, pour reprendre les termes familiers à la science-fiction, comme si notre voyageur passait dans un « sub-espace » et n'empruntait pas, pour parcourir le chemin entre deux points, l'espace classique que nous sommes habitués à voir. Nous serions presque tentés d'écrire, si cette interprétation est correcte, que la réalité dépasse une fois de plus la fiction !

Une expérience doit être prochainement tentée pour vérifier cette théorie. On lèverait de cette façon-là le paradoxe du « voyageur de Langevin ». Mais on donnerait également à l'homme la grande confirmation qu'il espère, celle de pouvoir non seulement visiter les nébuleuses les plus lointaines, mais encore de rapporter la merveilleuse expérience de son périple à tous ses contemporains.



L'événement de l'année !

Fiction

NUMÉRO SPÉCIAL HORS SÉRIE



- **224 pages** : le plus important chiffre jamais atteint par une revue de S.-F. française.
- Pour la première fois, un numéro consacré **à 100 %** à des auteurs français.
- **24 récits** inédits et complets, dus aux auteurs que vous appréciez dans « Fiction ».
- Des heures d'évasion passionnante à travers les mondes impossibles et les galaxies étranges...

Ce numéro constituera

LA PREMIÈRE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION FRANÇAISE

Date de parution :
le 5 Mai

AU SOMMAIRE :

LE RECRUTEMENT
par Arcadius.

COLOMB DE LA LUNE
par René Barjavel.

FOND SONORE
par Marcel Battin.

« i »
par Jacques Bergier et Pierre Versins.

MONSIEUR, MADAME ET LA PETITE BETE
par Hervé Calixte.

FIVE O'CLOCK SELENITE
par Michel Carrouges.

LE BAISER DE LA VIE
par Francis Carsac.

C'EST DU BILLARD !
par Philippe Curval.

LA VANA
par Alain Dorémieux.

L'HEURE DU DEPART
par Michel Ehrwein.

LA NUIT DU 24 AVRIL
par Clarisse Francillon.

CHAPITRE 13
par Fernand François.

PECHEURS DE LUNE
par Charles Henneberg.

PRIMA DONNA
par Michel Jansen.

L'OBSERVATEUR
par Gérard Klein.

LA CHOSE
par Ilka Legrand et Alec Sandre.

LE PIEGE
par Jean-Claude Passegrand.

LE REGNE DES PLUSIEURS
par Kurt Steiner.

BONNES VACANCES !
par Jacques Sternberg.

SOYEZ BONS POUR LES ANIMAUX
par Julia Verlanger.

Etc... etc...

Prix du numéro : 250 F

En vente partout - *(A défaut utiliser le bon de commande ci-dessous).*

A DETACHER

BON DE COMMANDE

à retourner aux Editions OPTA
96, rue de la Victoire, Paris (9e).

Nom : .... Prénom : ....

Adresse : ....

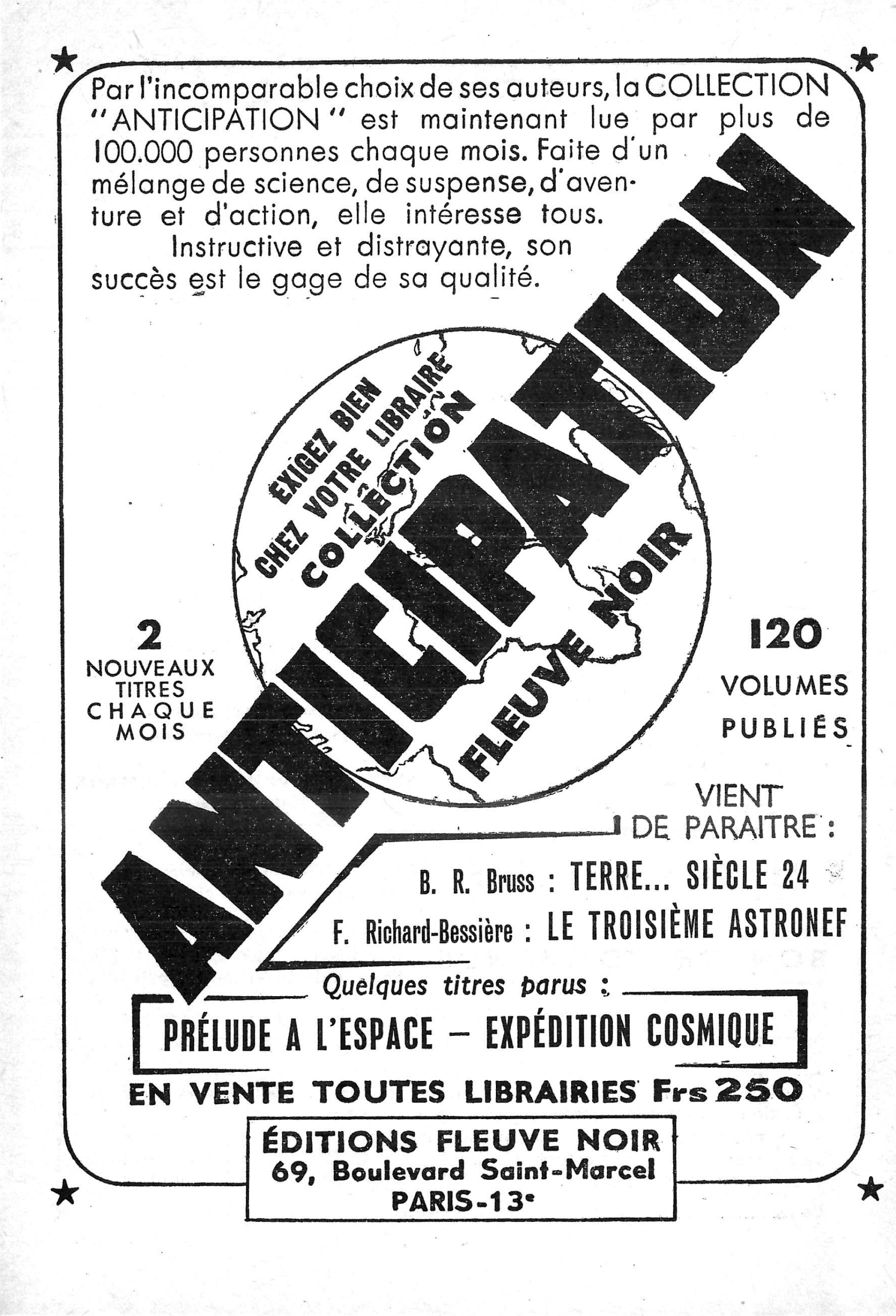
....

Veuillez me faire parvenir à sa parution le numéro spécial hors série de « Fiction », contre la somme de 250 F que je vous règle

par { chèque bancaire ou mandat-poste ci-joint ;
mandat de versement C. C. ; } C. C. P. Paris 1848-38.
virement chèque postal

} Rayer les mentions inutiles.

Le .... Signature :



Par l'incomparable choix de ses auteurs, la COLLECTION "ANTICIPATION" est maintenant lue par plus de 100.000 personnes chaque mois. Faite d'un mélange de science, de suspense, d'aventure et d'action, elle intéresse tous.
Instructive et distrayante, son succès est le gage de sa qualité.
EXIGEZ BIEN CHEZ VOTRE LIBRAIRE
COLLECTION
ANTICIPATION
FLEUVE NOIR
2 NOUVEAUX TITRES CHAQUE MOIS
120 VOLUMES PUBLIÉS
VIENT DE PARAITRE :
B. R. Bruss : TERRE... SIÈCLE 24
F. Richard-Bessière : LE TROISIÈME ASTRONEF
Quelques titres parus :
PRÉLUDE A L'ESPACE — EXPÉDITION COSMIQUE
EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 250
ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel
PARIS-13e

ADIEU A CHARLES HENNEBERG

par Alain Dorémieux

Nos lecteurs apprendront avec regret le décès de Charles Henneberg, survenu le 21 mars dernier, à la suite d'une embolie. Avec lui, disparaît un de nos auteurs les plus en vue, dont vous aviez notamment pu lire dans « Fiction » les nouvelles : « *La sentinelle* » (nº 28); « *L'évasion* » (nº 39); « *Les non-humains* » (nº 56); « *La fusée fantôme* » (nº 60).

Une semaine avant sa mort, il nous écrivait encore une lettre où il nous confiait ses derniers projets littéraires. Notre réponse s'est croisée avec celle qui nous annonçait sa fin brutale.

Celle-ci l'a surpris alors que son activité littéraire était en pleine effervescence. Depuis quelque temps, il semblait avoir mieux pris conscience de ses dons et avoir maîtrisé son style. Il laisse des manuscrits de romans, de nombreuses nouvelles inédites. Il y avait un profond progrès entre ce roman admirable mais imparfait qu'était « *La naissance des dieux* », et les derniers textes que j'ai pu lire de lui.

Je l'ai reçu plusieurs fois dans mon bureau, à « Fiction ». C'était un homme à la moustache grisonnante, à la raideur un peu militaire que démentaient la bonté du regard et l'extrême courtoisie des manières. Il avait servi des années dans la Légion et était blessé de guerre. Le russe était sa langue maternelle. Il s'exprimait dans un français châtié et très légèrement hésitant, presque sans accent.

Avec des gestes méthodiques, précis, il sortait de sa serviette pour me les remettre ses manuscrits peuplés de visions fantastiques et de personnages fabuleux, qu'on s'étonnait de voir surgis de sa plume.

Il était arrivé en France il y a une douzaine d'années, ne connaissant personne. En collaboration avec sa femme, Russe comme lui et journaliste, il avait commencé à faire paraître des recueils de souvenirs, des nouvelles, des romans. Cette collaboration était devenue étroite, au point que le nom de Charles Henneberg recouvrait maintenant un authentique tandem, à l'image de ceux dont Henry Kuttner et Catherine Moore nous ont laissé le plus solide exemple. Sa veuve nous a fait part de son intention de mener à bien seule leurs projets communs. Ainsi, on ne cesserait pas encore de voir imprimé le nom de Henneberg.

Espérons-le, car sa disparition totale laisserait un vide. Lors d'une réunion d'auteurs amis, il y a quelques mois, quelqu'un faisait remarquer en guise de boutade que « l'élite de la science-fiction française était réunie là ». Quelqu'un d'autre (Sternberg, je crois) ajouta : « Non, il manque Henneberg. » Cette place qu'il avait acquise, elle lui appartenait en propre; il ne se confondait avec personne. Il savait donner à la science-fiction un ton poétique ou épique, et l'élargir à des dimensions cosmiques. Surtout, il avait mieux que tout autre réussi la difficile fusion entre le fantastique traditionnel et la science-fiction. Son thème favori était la rencontre avec les monstres antiques et légendaires dans les galaxies futures. Il en tirait des effets qui n'avaient pas d'égal depuis Catherine Moore.

Notre numéro spécial, à paraître le 5 mai, était sous presse quand nous avons appris son décès. Vous y trouverez bien sûr une nouvelle de lui, une de ses plus belles peut-être à ce jour. D'autres suivront dans l'avenir, car nous lui avions retenu plusieurs manuscrits. Vous pourrez y juger de l'achèvement auquel avait abouti sa formule. Ensuite... nous souhaitons qu'il survive, comme sa femme en a exprimé le désir, et que, pour reprendre ce qu'elle nous a dit, « ce soit toujours Charles Henneberg ».



OCCULTATIONS DU RATIONALISME ?

par Samivel

La... (disons) « mise au point » doit être un plat qui se mange également froid. On n'ose espérer que les lecteurs de « Fiction » aient gardé le souvenir d'un articulet intitulé : « Réalité du Fantastique ? » (Août 54, page 116), attendu que l'auteur soussigné l'avait lui-même parfaitement oublié. Mais il s'est trouvé quelqu'un pour l'exhumer récemment. Et ce quelqu'un n'est pas n'importe qui : c'est M. Jean Rostand, égratigné au passage dans ledit article, qui m'a fait l'honneur de me citer — et citer seul (*horrifica solitudo*) — dans un texte radiodiffusé le 25-1-59 sur « France III », publié à même date dans le « Courrier Rationaliste », et servant de préface à un ouvrage intitulé : « *Les sciences occultes ne sont pas des sciences* ». Voici les propos de M. Jean Rostand :

« *Pour pondéré et probe que soit son livre, M. Imbert-Nergal sera taxé de sectarisme et d'injustice, car la raison a ce pouvoir de mettre en effervescence la déraison.*

» *On lui reprochera d'être inféodé à un rationalisme étroit, fixé à un scientisme désuet. De lui, on dira qu'il « date »*... (Nous y voilà !)... « *comme date M. Jean Rostand (écrit Samivel) lorsqu'il prétend nier radicalement l'existence de la télépathie.* » *On dénoncera son ignorance en matières occultes; on le renverra dédaigneusement à l'école des sorciers et des pendulisants.*

Mais je pense que M. Imbert-Nergal n'aura cure de ces protestations, auxquelles il doit bien s'attendre et où il verra le signe qu'il a frappé fort et juste. »

Hum ! L'emploi de cette dernière expression me paraît en l'occurrence singulièrement à double tranchant, mais passons. Nous voici donc promu au rang d'ambassadeur de la « déraison » (1), et, misérable agnelet « prélogique », jeté en pâture à Messieurs les Lions du « Rationalisme ». Sort affreux. Que si, toutefois, l'on veut bien se reporter aux sources, c'est-à-dire à l'article Août 54 de « Fiction », on s'apercevra que parmi d'autres considérations, nous nous sommes borné à réclamer, à l'égard d'un certain ordre de phénomènes singuliers, une attitude de doute « montaignien », et d'expectative.

« Les Sciences occultes ne sont pas des Sciences » ? D'accord. Bien mieux : « Sciences occultes » ? Connais pas. L'expression paraît bâtarde, « veau-à-deux-têtes », caduque, périmée. Et son usage actuel, très visiblement — trop visiblement peut-être — destiné à plonger en vrac et en bloc, dans le même discrédit, les charlatans et les chercheurs, les fables et les faits, les témoins honnêtes et les mythomanes, « Madame Dalila, voyante diplômée » et feu le Professeur d'Arsonval... (Pour ne citer que celui-là : voir sa préface à « *Mystiques et Magiciens du Thibet* », d'Alexandra David-Neel.)

En ce qui concerne plus précisément le sujet « télépathie », supposons qu'un interlocuteur imaginaire ait écrit : « On parle de phénomènes télépathiques. Je n'en ai jamais éprouvé pour mon propre compte et les « cas » venus à ma connaissance ne me paraissent pas résister à un examen sérieux. Pour ma part, je ne crois pas à la télépathie. » Eh bien, c'était une position inattaquable. Certes, on pouvait penser, in petto, que n'avoir jamais eu vent de phénomènes télépathiques échappant à l'explication confortable des « coïncidences », c'était bien de la malchance, n'en avoir jamais éprouvé pour son propre compte... peut-être une disgrâce. Mais enfin, répétons-le, position solide, inattaquable, car volontairement limitée à l'expérience personnelle et ne procédant pas inconsidérément du particulier au général. Seulement l'auteur du « *Bestiaire d'amour* » ne s'est pas exprimé de la sorte. Il a écrit : « *La télépathie n'existe pas* ». Point. A la ligne. (Ici sourire discret de tous les amoureux du monde.)

Et ce faisant, M. Jean Rostand a exprimé une opinion radicale. Or il précise lui-même, quelques paragraphes plus haut, dans la même préface : « *Les affirmations sont comme si elles n'étaient pas tant qu'elles n'ont pas reçu la vérification convenable.* » Opinion certes judicieuse, mais qui l'oblige à s'asseoir aux côtés des inquisiteurs qui condamnèrent Galilée, car à son époque, le « pur, si muove » n'avait pas reçu toute « la vérification convenable ». Ayant affirmé que la télépathie n'existe pas — alors

---

(1) Troublante coïncidence : Samivel s'est vu d'autre part offrir, par la Société Cartésienne de la ville natale du penseur, la grande médaille de cette Société, en tant qu'honnête défenseur d'une certaine tradition de clarté intellectuelle. (N. D. L. R.)

que nous hasardons seulement : « existe-t-elle ? probablement » — nous attendons qu'en vertu même des excellents principes qu'il énumère, il nous apporte quelque jour les preuves du bien-fondé de cette affirmation a priori, affirmation « négative » sans doute, mais affirmation tout de même.

La simple honnêteté nous invite d'ailleurs à signaler que toujours dans le même texte il a aussi écrit : « *En mettant les choses au mieux pour les amateurs de mystère et en poussant à l'extrême le libéralisme scientifique* (sic) *tout ce qu'on leur pourrait concéder, c'est qu'en certains domaines de leur étude, il n'est pas strictement impossible qu'une investigation correcte finisse par promouvoir au rang de faits positifs quelques-uns des phénomènes singuliers qu'a jusqu'ici repoussés la science.* »... Tiens. Tiens. Tiens. Il faut, dit l'autre, qu'une porte soit ouverte ou fermée. M. Jean Rostand l'entrouvre. Avec beaucoup de circonlocutions sans doute, mais enfin il l'entrouvre. Le Futur lui en tiendra compte.

La négation *systématique* est par contre absolument antiscientifique. Elle fut la cause directe de bévues réjouissantes, d'injustices qui l'étaient beaucoup moins. Et en tout état de cause elle a souvent retardé le progrès des connaissances. Qui ne se souvient dans un passé très récent de l'affaire des peintures rupestres d'Altamira ? Cette découverte bouleversait à l'époque les idées reçues et les tabous. Aussi son authenticité fut-elle niée avec acharnement et mépris par la préhistoire officielle. Plus fort, les experts refusèrent même d'y aller voir ! Il est évident que le mobile de cette attitude brutalement négative n'était point du tout la découverte de la vérité, mais la crainte (comme l'on dit vulgairement mais éloquemment) de « se mouiller » et aussi l'amour du confort mental.

Et puis... Et puis vingt-cinq ans plus tard M. Cartailhac, repentant, s'en alla porter des fleurs sur la tombe de M. de Santuola... Ainsi passent les certitudes de la « raison »...

Que l'on se rassure. Quoi qu'il advienne, on ne reprochera guère à M. Jean Rostand de n'être pas allé fleurir quelque jour celle d'Allan Kardek.



L'abondance des matières nous oblige à reporter au mois prochain notre revue des livres " Ici, on désintègre ! ". Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS

PLAISANTE SORCELLERIE

par F. HODA

Si « *L'adorable voisine* » ne constitue pas un chef-d'œuvre, si l'ouvrage n'efface pas de nos souvenirs la fameuse comédie cinématographique de René Clair tournée il y a une quinzaine d'années aux Etats-Unis, il n'en reste pas moins un film agréable à regarder et par moments fort plaisant. Plus que l'adaptation, c'est la couleur et la beauté retrouvée de Kim Novak qui sauvent l'entreprise de son odeur indiscrète de pièce filmée. Je dis bien la beauté retrouvée, car il me semble que Richard Quine éprouve une sorte de tendresse pour celle qu'il fit tourner pour la première fois dans un grand rôle (« *Du plomb pour l'inspecteur* ».

Le film adapte une pièce célèbre de John Van Druten, « *Bell, book and candle* », jouée en France sous le titre « *La magicienne en pantoufles* », avec la ravissante Gaby Sylvia, il y a quelque trois ans.

Gill (Kim), sorcière de son état, exerce son pouvoir à New York. Sa tante et son frère, magiciens de moindre importance, l'aident dans ses activités subversives. Son chat siamois lui sert de médium transmetteur. Il a son mot à dire : il n'approuve pas l'idylle qui se dessine entre sa maîtresse et l'éditeur Shep (James Stewart). Il est vrai que pour attirer celui-ci, notre belle sorcière a usé de charmes étrangers à l'arsenal habituel de la femme normale, des *charmes* au sens magique du mot. Mais tout finira par se savoir et aucun homme ne voudrait se laisser ainsi amputer de sa volonté (pourquoi pas quand il s'agit de Kim ? Mais ne chicanons pas). Evidemment, tout finira par s'arranger et je m'en voudrais de vous dévoiler les étapes dernières de l'intrigue.

La photo de James Wong Howe est excellente. Le soin apporté aux couleurs, à leur agencement, ravit les yeux. Si la mise en scène est un peu lente, sans idées géniales, il faut quand même relever plusieurs passages fort « excitants » et, comme diraient quelques critiques de ma connaissance, très « cinéma ». Il y a notamment un envol de chapeau depuis le sommet d'un gratte-ciel qui vaut son pesant de vent ! Depuis longtemps je n'avais vu d'aussi belles couleurs technicolor, des décors aussi agréables. Signalons au passage que la plupart des objets qui décorent la boutique de Kim proviennent de la collection d'art primitif de la Carlebach Gallery de New York. C'est dire l'intérêt exceptionnel du décor.

Il y avait dans la pièce de Van Druten un excellent point de départ : la révélation, sur un ton badin et comme si c'était la chose la plus normale, des sorciers et de leur confrérie. Ce que Marcel Aymé appelait l'intrusion du fantastique en pleine banalité. Et, ma foi, on s'amusait bien à la pièce, bien qu'elle sentît un peu le « dépassé », l'avant-guerre. L'adaptation cinématographique laisse à désirer : longueurs, effets tombant à plat... etc. Taradash, auteur du scénario et de l'adaptation, n'a pas fait l'effort nécessaire pour transposer en termes de cinéma les situations contenues dans le dialogue. La fidélité à l'auteur se justifie dans certains cas. Mais ici elle ne fait que desservir le côté comique.

Et puis il y a le côté poussiéreux,

ancien, vieux jeu du sujet même. Ces aimables « sorciers » datent terriblement. Ils rappellent la comédie américaine de l'entre-deux guerres. Les Capra. Aujourd'hui une histoire de sorciers, même comique, serait traitée autrement, et demanderait en tout cas l'intervention toute diabolique (mais combien efficace) d'un Tashlin. Richard Quine, malgré tout son talent (car il n'en manque pas), qui éclate d'ailleurs ici en plus d'une séquence, reste cependant un homme à tout faire, et est assez inégal.

Bref, je préfère l'adaptation théâtrale qu'avait faite, en 1956, Louis Ducreux pour les « *Ambassadeurs* ». Ce qui ne veut nullement dire que je me sois ennuyé à la projection de ce film sans prétention, soigneusement réalisé, admirablement soutenu par le jeu des acteurs. Et d'abord l'adorable Kim dont la beauté resplendit tout au long du film. Elsa Lanchester, que je n'avais pas revue depuis « *Témoin à charge* », campe une tante provinciale avec un humour charmant. L'ex-fiancée de Frankenstein s'est assagie : elle ne pratique plus que la sorcellerie en société. Jack Lemmon reste un des grands espoirs de la comédie américaine. Cet excellent acteur personnifie avec un égal bonheur les personnes « mûres » comme les potaches. Une seule note discordante (très légère d'ailleurs) : James Stewart me paraît un peu fatigué pour le rôle de jeune premier de comédie. Signalons enfin la présence d'Ernie Kovacs, le diabolique collaborateur de « *Mad* », cette revue américaine que beaucoup de nos lecteurs doivent connaître. « *Mad* », c'est autre chose que « *Le Canard Enchaîné* », c'est l'humour américain le plus violent et le plus efficace. Kovacs joue ici le rôle d'un écrivain qui s'y connaît en matière de sorcellerie.

En somme, un très agréable film sur le mode mineur.

AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE

par JACQUES BERGIER

Plusieurs des échos de cette rubrique avaient précédemment paru, sous le titre « **Nouvelles de nulle part** », dans « **Ailleurs** », bulletin du club Futopia. Nous devons à l'amabilité du président du club, Pierre Versins, d'avoir pu les reproduire dans « **Fiction** ».

DIEU SOIT LOUÉ !

C. M. Kornbluth, dans sa délirante nouvelle « **Vivez à l'échelle cosmique** » (voir notre numéro du mois dernier) n'a rien inventé. Jugez-en par l'incroyable texte suivant, qui reproduit intégralement une annonce publicitaire parue en 1947 dans le magazine américain de science-fiction « Starling Stories », dont le numéro en question nous est tombé entre les mains :

« DIEU SOIT LOUE... pour la BOMBE ATOMIQUE !

» Elle a apporté à la race humaine la première preuve scientifique du pouvoir radioactif, atomique de l'esprit de Dieu en nous — car nous aussi sommes composés d'atomes.

» Pendant vingt ans nous avons enseigné que toute la puissance de l'univers n'existe pas seulement pour nous, mais en NOUS. C'est l'Esprit de Dieu. La plus fulgurante, dynamique, électrifiante puissance que ce monde connaîtra jamais.

LA PUISSANCE !

LA PUISSANCE !

L A   P U I S S A N C E !

directement de Dieu dans VOTRE Vie.

» Le Pouvoir de réussir chaque bonne chose dont vous avez besoin dans cette vie. Le Pouvoir de vous régénérer, corps et esprit. Le Pouvoir de produire en surabondance des biens matériels et spirituels vous attend parce que LA LOI GOUVERNANT CES CHOSES EXISTE POSITIVEMENT EN VOUS — ET MAINTENANT. Nous vous enseignons comment trouver et utiliser avec intelligence ce pouvoir réel et littéral de l'invisible Dieu.

G R A T I S

» Envoyez-nous vos nom et adresse et nous vous enverrons de telles preuves de l'existence de cette Puissance scientifique, spirituelle de Dieu que vous en serez saisi de stupeur.

» Quand vous aurez pénétré la pleine signification des choses merveilleuses qui vous attendent par l'entremise de la puissance de Dieu, vous bénirez le jour où vous avez vu cette annonce. Rappelez-vous, vous n'envoyez aucun argent — seulement vos noms et adresse — et nous vous enverrons pleine et complète information — information si vitale qu'elle peut changer le cours entier de votre vie à venir. N'attendez pas un jour de plus. Envoyez vos nom et adresse aujourd'hui à Psychiana, Dépt. X-29, Moskow, Idaho, et nous vous ferons parvenir gratuitement les renseignements. »

L'ENFANT TERRIBLE DE LA SCIENCE

Non content d'avoir inventé les lutins nucléaires, le professeur Fritz Zwicky, dans un article retentissant de la revue « **Griffith Observer** », s'en prend à Newton et à Einstein. Il émet l'idée que la gravitation cesse complètement son action au-delà d'une certaine distance critique de l'ordre de 45 millions d'années-lumière. Il base cette idée sur le fait que, s'il y a des amas de galaxies, il n'y a pas d'amas d'amas ni d'autres assemblages de matière au 3e ou 4e degré. L'univers de Zwicky est donc infini, mais divisé en sous-univers qui sont visibles, mais sans contacts gravitationnels. Il suffit maintenant d'imaginer que dans chacun des sous-univers les lois naturelles sont différentes pour pouvoir écrire un space-opera à tuer tous les space-opera.

KIWI-A

Le Kiwi-A est la première fusée atomique. Comme l'oiseau dont elle porte le nom, elle ne volera pas encore, mais les essais statiques vont commencer. Les gaz d'un réacteur nucléaire fourniront une poussée qui sera mesurée. Il y a quelques années à peine, les savants nous expliquaient qu'une telle fusée est totalement impossible.

SIX DIMENSIONS DE L'ESPACE

L'Allemand Burckhard Heim continue les expériences sur son projectile anti-gravitationnel. La théorie de l'appareil suppose que l'espace réel possède six dimensions. On a écrit à plusieurs reprises dans la presse que la théorie de Heim était tenue secrète : c'est tout à fait inexact et on peut en trouver un résumé parfaitement clair et sans mathématiques dans la revue anglaise « **Aeronautics** » d'octobre 1957, page 85.

D'ENTRE LES MORTS

Un Turc âgé de 108 ans, appelé Haci Mustafa, que l'on enterrait récemment à Bandirma (Turquie), a soulevé le couvercle de son cercueil, a injurié sa famille pour vouloir l'enterrer trop tôt et est reparti à pied. Il se porte bien depuis. (Réf. : **Times,** 8 septembre 1958.)

MAGIE NOIRE

L'influente revue américaine Product Engineering consacre son éditorial du 25 août 1958 à la magie noire. Les auteurs estiment que les magiciens d'hier sont les savants d'aujourd'hui et que c'est le rôle de l'ingénieur de rappeler constamment aux industriels et aux militaires que rien n'est impossible et que les hypothèses les plus fantastiques de la science et de la science-fiction peuvent être réalisées.

TRIBUNE LIBRE

La parole à nos lecteurs !

On nous a reproché de trop consacrer cette Tribune Libre à des joutes individuelles, des querelles personnelles et des lavages de linge sale « pas en famille »... Pour répondre à ces critiques, nous avons décidé ce mois-ci de satisfaire les lecteurs qui voulaient y trouver un échantillonnage plus vaste des goûts de notre public. Pour la première fois, donc, nous ouvrons largement nos dossiers de correspondance en présentant une série de lettres reçues ces derniers temps. Leur lecture permettra à tout un chacun de se faire une idée de l'extraordinaire diversité (pour ne pas dire plus) des tendances de nos **« fans »**. On comprendra mieux peut-être, de la sorte, combien il est difficile pour nous de sauvegarder l'équilibre dans tous les sens, sans renoncer à notre recherche de la qualité. Bien entendu, nous lirons avec plaisir toutes les opinions que pourra faire naître cette confrontation. Ecrivez-nous toujours plus nombreux ! Le contact avec ses lecteurs est le meilleur garant de la vitalité d'une revue.

« FICTION » ROSE OU « FICTION » NOIR ?

M. Th. HOCHBERG, Paris (1er).

Les résultats de vos référendums me semblent confirmer de plus en plus nettement un fait. Zenna Henderson, Albérès, Heinlein... Ce qu'aime la majorité des lecteurs, c'est du merveilleux « reposant », « palpable ».

Nous vivons, il est vrai, sous le règne de Del Duca, à l'ère de **« Confidences »**, **« Intimité »**, **« Nous Deux »**, etc., de l'opium qui donne de beaux rêves avec un happy end garanti.

Mais devant les choses qui les dépassent, ils haussent les épaules ; ils sont trop dépaysés.

Evidemment, n'importe qui ne saurait supporter Matheson, Gérard Klein ou Sternberg ; mais la question est de savoir jusque dans quelles limites **« Fiction »** doit faire œuvre éducative ou bien commerciale.

En ne donnant que des récits rose-et-bleu layette, la vente augmenterait probablement de 20 %. Mais s'il s'agit simplement de « vendre » un périodique, autant s'adjoindre Louis-Charles Royer et tirer à 100 000...

Un **« Fiction »** noir-et-sang verrait son tirage se limiter à celui de la collection Denoël.

Le cocktail actuel se maintient juste entre les deux et il est évident qu'il ne saurait plaire chaque mois à tous, quoique, pour ma part, je m'en accommode fort bien. Je suis surtout — comme probablement tous les autres lecteurs plus ou moins inconsciemment — habitué à la « présence » de l'équipe de **« Fiction »** qui, par les présentations, annotations, etc. et par le choix même de l'assortiment des récits de chaque numéro, a préparé et judicieusement épicé un menu à mon goût.

Sortir tous les quinze jours alternativement un **« Fiction »** rose et un **« Fiction »** noir, l'un augmentant son tirage et l'autre le réduisant, en s'alignant sur un prix de 150 frs ? C'est un calcul à faire pour voir si c'est commercialement viable au départ. Dans l'idée qu'avec le temps le **« Fiction »** noir rattrapera le chiffre de vente de l'édition rose au fur et à mesure qu'il se fera une clientèle de mutants !...

●

PAS TROP DE DELIRE VERBAL

M. Michel COMBY, Toulouse.

Lecteur de **« Fiction »** depuis le numéro 1, j'ai constaté depuis quelques mois une nette amélioration de

la qualité des histoires. Toutefois, j'ai une préférence pour les histoires anglo-saxonnes. Il semble que les Anglo-Saxons sachent mieux faire de la bonne S. F. que les auteurs français qui ont trop tendance, à mon avis, à sombrer dans un délire purement verbal où le lecteur s'enlise. Bons exercices de style, certes, fantaisies d'esprits alertes, mais le lecteur ne s'intègre pas à l'histoire, n'y croit pas, en un mot. Je pense que vous ne devriez pas dépasser la proportion actuelle d'auteurs français, considérée comme un maximum.

Dans la qualité des couvertures, j'ai trouvé aussi une amélioration certaine. Vous semblez avoir abandonné le style mi-XIXe siècle mi-Salvador Dali qui régna longtemps en couverture de « **Fiction** ». Je pense qu'il doit être possible d'illustrer une histoire parue dans le magazine par un dessin de style moderne, sans sombrer dans un symbolisme de pacotille ou un fouillis incompréhensible qui, en fait, masque un manque total d'inspiration. J'espère que l'amélioration récemment constatée sur certains numéros sera durable.

●

LETTRE DE RUPTURE

M. Guy AMOUROUX, Ste-Geneviève-des-Bois (S.-et-O.).

Bien qu'étant fidèle lecteur de « **Fiction** » depuis le numéro 1, j'ai décidé de ne pas me réabonner à la revue.

Il y a plusieurs raisons à cela. La première est que je goûte de moins en moins dans « **Fiction** », non pas les récits, mais les critiques diverses dont j'apprécie assez peu le ton et la teneur. Je ne retire à personne le droit d'exprimer ses opinions ; toutefois, il convient encore de savoir le faire. D'autre part, le critique est responsable de l'orientation du choix de milliers de lecteurs. J'estime que c'est ce qu'il doit avoir constamment à l'esprit. Or ce n'est pas le cas, il faut bien le dire, dans la grosse majorité des critiques de M. Dorémieux, pour ne citer que lui.

Egalement je déplore le côté « grosse boîte » pris par la revue. C'est là une évolution inéluctable due au succès très mérité à l'origine, mais qui atténue dans une certaine mesure le côté si sympathique que j'aimais trouver dans « **Fiction** ».

J'avoue qu'il s'agit là de légères critiques de ma part et je ne saurais que louer la parfaite tenue de la revue. Je ne vous cacherai pas que j'ai longtemps hésité avant de prendre cette décision.

●

VALEUR DU FANTASTIQUE

Mlle VALETTE, Marseille.

Je suis un peu déçue par des gens avec lesquels j'aimerais pourtant être en relations d'amitié en raison de goûts communs : vos lecteurs.

Il semble qu'ils n'apprécient pas vraiment l'étrange et le fantastique, si j'en juge par certains classements de vos référendums. Je voudrais bien cependant que l'on ne sacrifie pas ces valeurs à la « science-fiction », terme d'ailleurs un peu rebattu et qui nous fait du tort auprès des non-initiés.

Il semble aussi, hélas, que votre public soit dans l'ensemble imperméable à l'humour, à voir le succès médiocre remporté par d'excellentes nouvelles de ce genre. A mon avis, l'humour du fantastique en est la détente, car l'étrange, même pour moi qui y trouve mon véritable climat, est parfois un peu irrespirable.

Monsieur Bergier, non, laissez le fantastique tranquille, pour l'amour du ciel et de la galaxie ! (1). J'apprécie l'humour et l'insolite de la rue, de tous les jours, mais c'est insuffisant. L'eau de toilette ne remplace pas, quoi qu'on en dise, le parfum de

(1) Voir « Pour un réalisme fantastique », par Jacques Bergier (no 63, page 141.)

grande marque ni la robe de Prisunic portée avec chic, celle d'un couturier. Je dois déjà me passer des deux, ne nous enlevez pas, à moi et à ceux qui me ressemblent, nos diamants littéraires et psychologiques !

On ne bâtit pas toute une littérature sur le seul réalisme ; ce n'est qu'une école... et même qu'une classe !

●

PAS ASSEZ D'AUTRES MONDES

M. Louis FRITSCH, Strasbourg.

Pour moi, la science-fiction est avant tout et malgré tout représentée par de bonnes petites histoires « spatiales ». Je pense que nous sommes encore pas mal de lecteurs à n'être vraiment heureux qu'à bord d'un astronef ou sur une brave planète. Le space-opera n'engendre pas fatalement des navets. Enfin, personnellement, c'est ce genre de nouvelles qui m'a jadis converti à votre si belle revue.

Or, il y a eu récemment des numéros où l'on ne trouvait pas une seule nouvelle qui appartînt à ce genre, ce qui m'a fait craindre de vous voir glisser de plus en plus vers l'étrange tout court.

Où restent les étranges planètes, celles du « Ruum », des « Tumulus », de « Poussière d'un monde », de « Bucolique », et « La planète Grenville » ?

Vous comprenez, je n'ai pas encore eu le temps de me fatiguer de ce que l'on appelle avec tant de mépris « les poncifs de la S. F. ».

●

DES BRANCHES A EXPLOITER

Dr Pierre HARICHAUX, Casablanca.

A mon avis, la tentation de ne faire de la science-fiction que des histoires de Martiens, de Vénusiens ou autres fariboles, est un gros écueil (dont vous semblez d'ailleurs sortir peu à peu, et on ne pourrait pas en dire autant de vos confrères). De toute façon je pense — et je ne crois pas être le seul de vos lecteurs — que l'astronomie commence à être un peu éculée par la science-fiction. C'est devenu une impasse. Alors qu'il existe d'autres domaines de la science où il est possible de « fictionner » fort joliment et où on est loin d'avoir tout exploité.

La physique, par exemple (et comme prototypes je citerai **« La force mystérieuse »** de Rosny et **« The poison belt »** de Conan Doyle, qui a d'ailleurs plagié Rosny).

La chimie, ne serait-ce que sous l'angle de la chimie des hormones, auxines, etc.

La biologie, tant sur le monde animal — ce que vous commencez d'ailleurs de plus en plus à exploiter — que sur le monde végétal. A ce sujet, il est tout de même humiliant de penser que **« France-Soir »** a été le seul, il y a quelques années dans **« Chéri-Bibi »**, à exploiter le filon de la synthèse chlorophyllienne ! C'est pourtant un sujet neuf et exploitable.

●

PLACE AUX AUTEURS DU CRU !

M. COLLET, Limoges (Haute-Vienne).

J'estime que votre revue se doit de défendre la culture européenne, patrimoine d'une richesse incomparable. C'est trop encore à mes yeux de voir des jeunes en « blue-jeans » boire du « Coca-Cola » en écoutant un « juke-box ».

Il existe d'excellents auteurs français dans votre revue. Pourquoi ne pas les publier plus souvent ? Certes vous êtes l'édition française d'un magazine américain. Mais si incontestablement la S. F. souffre actuellement d'une crise de croissance et d'une baisse réelle de qualité littéraire, elle le doit avant tout au space-opera, aux « Galaxie » et autres aventures des étoiles, qui ont ramené le genre au

niveau d'une sous-production pour gamins imberbes.

Vous êtes **les seuls** à garder quelque qualité littéraire, encore que, franchement, certains numéros m'aient paru un peu flancher.

Ne nous accablez pas trop de tout l'attirail pseudo-profond et pensant des Américains primaires. Donnez-nous de la bonne S. F. pour public intelligent, cultivé, européen.

●

LA PRIMAUTE DES IDEES

M. ABBATI, Neuilly-sur-Seine.

Il fut un temps où j'ai failli abandonner la lecture de **« Fiction »**. Je fais en effet partie des « grincheux », comme vous les avez appelés vous-même, qui trouvaient que le fantastique commençait à prendre une place trop importante dans votre revue.

Vous avez, semble-t-il, heureusement redressé la situation depuis quelque temps. Bravo ! Croyez-moi, ce n'est pas tellement le style que recherchent les amateurs de votre publication, mais bien plus la magnifique « idée » de science-fiction qui vous fait réfléchir et vous fait parfois entrevoir, l'espace d'un centième de seconde, la possible réponse au problème « d'où nous venons et où nous allons » et — pourquoi pas ? — peut-être même sur notre place dans la création.

●

« FICTION » AU COLLEGE

Mlle Noëlle HUMBERT, Lyon.

J'ai eu quinze ans en décembre dernier et je suis en première. Nous sommes 43 dans notre classe et environ une douzaine à lire **« Fiction »** régulièrement. Avant de vous écrire, j'ai interrogé mes camarades. Toutes sont de mon avis :

Je me rends bien compte que dans le genre fantastique, il ne doit pas être facile de se renouveler. C'est pourquoi on vous pardonne plus facilement qu'à d'autres le fait que vous serviez souvent du « réchauffé ».

J'espère que vous ne m'en voudrez pas de ma franchise...

●

LES FRANÇAIS NE FONT PAS LE POIDS

M. Jacques GOIMARD, Paris.

Il apparaît que vous n'avez absolument pas résolu le problème de vos auteurs français. Je me doute bien qu'ici les difficultés tiennent à l'offre plutôt qu'à la demande, mais peut-être sélectionnez-vous plus volontiers les nouvelles affirmant une personnalité (est-ce si urgent ?) que celles qui pourraient donner à notre S. F. les bases nationales qui lui manquent. Or il existe des problèmes qui nous sont propres, auxquels la S. F. américaine n'offre pas de solution. Quand **« Fiction »** les abordera-t-il ? (Petit test : de vos nouvelles françaises de S. F., combien se passent en France ? Aurions-nous si peu d'avenir ? »

Je ne peux m'empêcher de penser que la plupart des auteurs de S. F. français n'ont rien de plus pressé, après avoir fait une fois la preuve de leurs dons, que de se précipiter à pieds joints dans la facilité. Crise du sujet, bien entendu, mais aussi crise du personnel et à travers elle, il me semble, crise d'une société fermée à l'avenir et dont l'imagination est stérilisée. Il est regrettable de voir cette maladie se manifester aussi clairement dans la S. F., dernier refuge de l'imaginaire en France.

Ce qui me fatigue aussi, comme je l'ai expliqué dans une récente Tribune Libre à propos de **« Ceux d'Argos »**, c'est de voir ce pessimisme à deux sous que la plupart de vos auteurs français ne cessent de mâcher comme on mâche du chewing-gum, au point de lui faire perdre tout parfum. Je voudrais dire également qu'à force de lire des nouvelles post-atomiques, je

voudrais bien en lire une où les hommes reconstruisent et où ils ne passent pas leur temps à assister à l'effondrement de l'humanité ou à se perdre dans des religions bizarres. Si cela continue, je me verrai forcé d'écrire moi-même une nouvelle post-atomique « optimiste » et de vous l'envoyer.

●

ET LES LETTRES DE NOBLESSE ?

M. Georges ROY, Montpellier.

Je suis votre revue depuis le premier numéro et chacun des suivants valait l'achat. Je voudrais cependant formuler quelques impressions. Vous êtes les seuls à pouvoir révéler au grand public des auteurs tels que Marcel Béalu, Jean-Louis Bouquet, Jean Ray, et vous le faites, mais trop timidement. Vous accordez une trop large place au space-opera, tout juste bon pour l'américanisé moyen. Vous feriez mieux de vous lancer dans le véritable étrange : Pieyre de Mandiargues, Gracq, Obaldia, Lise Deharme ou même, pourquoi pas, Georges Bataille ?

Je ne demande pas une disparition de la S. F. de vos colonnes. C'est impossible et de toute façon ce n'est pas souhaitable. Je voudrais seulement que **« Fiction »** respecte son titre : « Revue Littéraire de l'étrange : fantastique et science-fiction ».

1° Vous dites revue **littéraire** et non pas revue scientifique.

2° Fantastique et science-fiction, sur le même plan en couverture, devraient l'être aussi au sommaire. Promettre de l'**étrange** et donner certaines de vos nouvelles de S. F. américaine, c'est tout simplement de l'escroquerie.

Quand on est la seule **revue littéraire de l'étrange** (tout au moins dans le grand public) il y a là de quoi être fier, mais cela comporte des devoirs.

En conclusion, publiez du space-opera, si c'est là pour vous le seul moyen de ne pas disparaître, mais que chaque numéro contienne au moins deux ou trois nouvelles « de prestige », pour que les amateurs de véritable étrange, d'authentique fantastique, puissent continuer à dire du bien de vous.

●

QUELLES TETES ONT-ILS ?

M. BODENGHIEN, Paris (17e).

Combien parmi les fanatiques de science-fiction connaissent leurs auteurs préférés autrement que par leurs livres, vos biographies, vos études et vos critiques ?

Nous connaissons les Dulles, Eisenhower, Khrouchtchev, etc., par la photographie ; nous savons de quoi ils ont l'air. Les petites mains possèdent leur Georges Guétary (souvent avec dédicace). Les fanatiques du jazz, leurs Armstrong, Bechet, Hampton et Gillespie. Il n'y a que nous, les amateurs de **« Fiction »**, qui ne possédons pas nos favoris.

Alors, une idée ! Augmentez le prix de **« Fiction »** de 20 ou 30 F, ou plus si c'est nécessaire, et donnez-nous une photo pleine page des Bradbury, Van Vogt, Asimov, Heinlein, etc. Vous en avez bien pour deux ou trois ans avant d'avoir épuisé le stock des écrivains célèbres, à raison d'une photo par mois. D'ici là, d'autres lumières auront surgi, ce qui vous permettra de produire leurs images pendant un bon bout de temps.



Dépôt légal : 2e trimestre 1959. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.